GUGLIELMO CAMERA

Abbé ALBERT JOUBERT

MARTYR DE LA FRATERNITÉ

Profil biographique et spirituel

Uvira 2016

NOTE DE LA POSTULATION

Le Postulateur de la Cause de canonisation de l'abbé Albert Joubert prie vivement d'être informé sur des Grâces spirituelles ou physiques que l'on aurait reçues par l'intercession du Serviteur de Dieu.

Écrire à :
POSTULATION XAVÉRIENNE
Viale S. Martino 8
43123 Parme (Italie)
Tél. 0039 0521 920511
Cellulaire : 0039 3332902646
Email : guglielmocamera4@gmail.com

Ceux qui voudraient offrir une aide pour la Postulation de la Cause, vous pouvez la déposer sur le compte suivant : **C.C.P. 27152206**

Vous pouvez demander des images, biographies, articles religieux en écrivant à la même adresse ou à celle qui suit :
POSTULATION GÉNÉRALE
MISSIONNAIRES XAVÉRIENS
Viale Vaticano 40
00165 Rome (Italie)
Tél. 0039 0639375421

Introduction

« Ce sont vos martyrs.
Recueillez les souvenirs. Vénérez les reliques »
(Bienheureux Paul VI, Pape)

Le Pape Paul VI, en novembre 1966, avait reçu en audience privée Mgr Danilo Catarzi, Missionnaire Xavérien et évêque d'Uvira. Le pape désirait s'informer personnellement et à partir d'un témoin oculaire, autour des événements tragiques qui ont eu lieu en 1964 au Congo. Dans l'Est du Pays, plus de 200 missionnaires, entre prêtres, religieux et laïcs, avaient donné leur vie jusqu'au martyre. Même Mgr Catarzi avait eu trois confrères tués, le frère Vittorio Faccin, le père Luigi Carrara et le père Giovanni Didonè, avec un de ses prêtres séculiers, l'abbé Albert Joubert. Le pape venait d'écouter avec émotion l'histoire des quatre martyrs : ils avaient offert leur vie en fidélité à Jésus le Bon Pasteur, en restant dans leur poste avec leurs chrétiens et avec une multitude de pauvres gens, victimes de toute sorte d'injustice et de violence, humiliés, privés de médicaments et dans la pauvreté la plus absolue. Alors, Paul VI affirma à voix basse et avec un ton paternel : « Ce sont vos martyrs. Recueillez les souvenirs. Vénérez les reliques ». Mgr Catarzi avait décrit au Pape le témoignage de ses missionnaires et du peuple africain avec la conviction qui vient de quelqu'un qui a vécu en première personne les innombrables souffrances. En effet, l'évêque d'Uvira avait vécu plusieurs mois en otage

dans son modeste évêché d'Uvira, avec ses missionnaires et un groupe de religieuses et de laïcs. Lui-même avait donc expérimenté directement la fidélité au Christ dans ces épreuves. Au cours des mois passés avec les *Simba*, il s'était rendu compte que plusieurs d'entre eux avaient absorbé l'idéologie athée proposée par le communisme chinois, russe ou cubain et qu'ils avaient fait l'expérience dans leur peau les « procès farce » d'origine chinoise, en subissant avec ses missionnaires toute sorte d'injustice et de violence.

Introduction de la Cause de canonisation

Quelques années plus tard, la Congrégation des Missionnaires Xavériens a voulu accueillir les nombreuses sollicitations venant de la part des paroisses italiennes d'origine des missionnaires martyrs et surtout l'invitation de Paul VI à « recueillir les souvenirs et à vénérer les reliques ». La Congrégation est donc devenue « acteur » de la Cause non seulement pour ses trois fils, mais aussi pour celui qui, en signe de fraternité sacerdotale, a choisi de rester avec les Missionnaires Xavériens italiens comme un vrai frère. En partageant avec eux les angoisses et les dangers jusqu'à s'associer dans l'effusion de son sang. Les Xavériens ont attendu longuement pour introduire la cause, dans l'espoir que, avant leurs missionnaires, d'autres frères congolais pouvaient être présentés par l'Église comme « martyrs » et comme modèles pour leur peuple.

Qui est l'abbé Joubert ? Il n'est pas facile de présenter la personne de l'abbé Albert et, comme Postula-

teur, je me suis trouvé en difficulté : d'abord parce qu'il n'était pas Xavérien, puis parce que je ne disposais pas de documentation pour la recherche, étant donné que je vis en Italie. Une solution toutefois a été trouvée et, je crois, qu'elle est satisfaisante.

Une précieuse recherche historique

Avec l'avis favorable de l'acteur de la Cause, c'est-à-dire la Direction générale des Missionnaires Xavériens, nous avons cherché au Congo une personne compétente et disponible dans la recherche et qui aimait la Cause des martyrs en question. Le père Faustin Turco, alors supérieur régional des Missionnaires Xavériens au Congo, a accepté la proposition à collaborer et à devenir le Vice-Postulateur de la dite Cause. Il s'est vite mis à l'œuvre, en passant dans différents archives de plusieurs diocèses, grâce à la disponibilité des Ordinaires de lieu. Le résultat de telle recherche a été publié dans un précieux volume de l'édition Conforti de Bukavu[1]. Nous disposons ainsi du portrait de l'abbé Albert, bien documenté et riche. C'est grâce à cette recherche du père Faustin que cette biographie documentée a pu voir le jour. À lui, mon sincère remerciement !

---

[1] Le titre de l'ouvrage est : Faustin TURCO, Témoins de l'Évangile à l'Est du Congo. Histoire et rebondissements de Faccin, Carrara, Didonè et Joubert, tués à Baraka et Fizi le 28.11.1964, éd. Conforti, Bukavu, 2016, 300 p. Par la suite, nous ferons référence à ce texte de la manière suivante : TURCO F., *Témoins…*

J'ai ajouté à l'ouvrage du père Faustin, mes recherches antérieures déjà publiées dans mes ouvrages sur le frère Vittorio Faccin, et sur les pères Luigi Carrara et Giovanni Didonè. J'ai confiance que le profil de l'abbé Albert offrira plusieurs éléments d'actualités pour un bon nombre de lecteurs.

Pour présenter le portrait ou l'icône de l'abbé Albert, il nous faut regarder l'arrière-plan de cette icône qui nous permettra d'apprécier la beauté et la grandeur de la personne de notre martyr. Cet arrière-plan est un milieu familial exceptionnel, clairement enrichi d'abondantes Bénédictions divines. Le père, Léopold-Louis Joubert, né en France, a été pendant dix ans au service des États Pontificaux, sous le guide du Bienheureux Pie IX, dont il gardera toujours un profond souvenir. Il est ensuite passé à un groupe de protection des voyages missionnaires des Pères Blancs dirigés dans les pays du Sud-Sahara. Il a aimé l'Afrique comme vrai frère des Africains, en les défendant dans ses droits fondamentaux et en luttant énergiquement contre la traite d'esclaves. Les gens montraient beaucoup d'affection envers le capitaine Joubert en le choisissant comme chef et administrateur. Il n'avait qu'un but dans son existence : faire du bien et le plus grand bien possible à ses frères africains éprouvés par la maladie, la pauvreté, l'émargination. Il a voulu s'unir religieusement à une femme africaine, en l'associant dans ses œuvres de charité. Ils ont eu dix enfants, fort enracinés dans la foi chrétienne. Deux de leurs enfants se sont consacrés au Seigneur dans le service presbytéral et une fille a vécu son existence comme consacrée. Dieu était véritablement le centre de la famille, il était aimé et servi dans les frères plus démunis.

L'abbé Albert, un vrai modèle

C'est dans ce type de famille que l'abbé Albert apprend le sens de la justice, l'amour fraternel au-delà de toute barrière ethnique et culturelle, le don total de lui-même jusqu'au martyre, la vie de l'abbé Albert, selon la précieuse documentation offerte par le père Faustin, est devenue un don constant dans l'obéissance à son Évêque dans les différents et importants services qui lui étaient attribués. Il avait promis obéissance à l'évêque le jour de son Ordination sacerdotale et il a toujours été fidèle à l'engagement pris devant Dieu. En suivant l'exemple de son père, lui aussi a fait tomber les barrières ethniques qui pouvaient empêcher une vraie fraternité universelle. Avec ses frères, blancs ou noirs, il a tout partagé. Et spécialement avec ses frères dans le sacerdoce. Sa mort sera le message plus fort de fraternité : il restera près d'un prêtre « étranger », « blanc », jusqu'au don suprême de sa vie.

Un souhait

J'espère qu'en parcourant ces pages, le lecteur mûrira la conviction qui a grandi en moi et qui s'est affermie : l'abbé Albert Joubert est un modèle à présenter aux fidèles et, avant tout, aux fidèles congolais. Dans le monde actuel, nous avons besoin de personnes comme lui qui nous invitent à faire tomber toute barrière entre fils et filles de Dieu, au-delà de la couleur de la peau, de la religion et du groupe ethnique. L'Église, en nous présentant des modèles de vie, nous propose un texte

évangélique vécu. Nous avons besoin de ces icônes. Nous souhaitons donc que l'Église puisse reconnaître et proclamer l'abbé Albert Joubert comme « martyr », pour nous encourager, à notre tour, à une fidélité plus absolue à Jésus et à ses frères et sœurs, surtout les plus délaissés.

P. Guglielmo Camera s.x.
POSTULATORE GENERALE

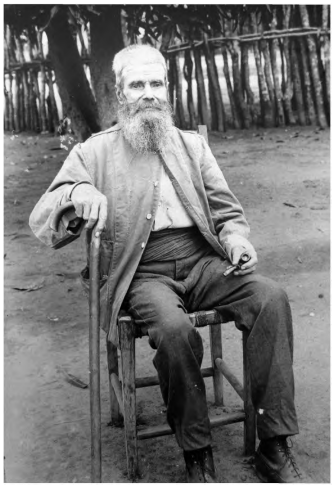
Aperçu Biographique

- 18.10.1908 : Albert Joubert naît à Saint Louis de Mrumbi (aujourd'hui Moba) de Léopold-Louis et d'Agnès Atakae.
- 1920-1925 : élève au Petit Séminaire à Lusaka
- 1925-1934 : étudiant de philosophie et de théologie au Grand-Séminaire de Baudoinville (aujourd'hui Kirungu)
- 1934-1935 : Année de probation au Petit-Séminaire de Lusaka
- 06.10.1935 : Ordination Sacerdotale
- 1935-1937 : Vicaire à la Mission de Tongoni (Vieux Kasongo)
- 1937-1941 : économe à la Paroisse de Kala
- 1941-1945 : Professeur au Petit-Séminaire de Lusaka
- 1945-1953 : Vicaire à la Mission de Moyo
- 1953-1956 : Curé à la Mission de Kabambare
- 1956-1957 : Directeur d'écoles à la mission de Kibangula
- 1957-1958 : Directeur d'écoles à la mission de Moyo
- 1958-1963 : Enseignant au Petit- Séminaire de Mungombe
- 1964 : Vicaire à la Paroisse de Kibanga
- 1964 : Vicaire à la Paroisse de Fizi où il meurt avec le père Didonè le 28.11.1964.

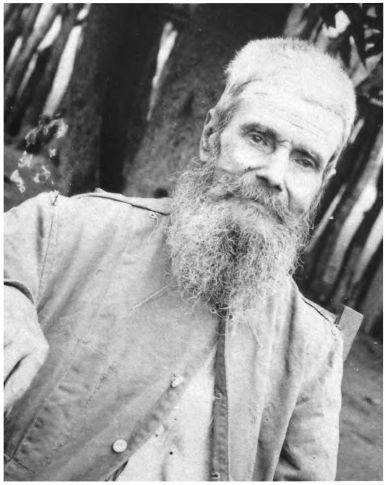
Léopold-Louis Joubert, père d'Albert (1842-1927)

Le père d'Albert, Léopold-Louis, est né à Saint-Herblon, en France, le 22 février 1842. À 18 ans, il est enrôlé comme volontaire dans l'armée française et il est envoyé à défendre les États pontificaux au temps du pape Pie IX. Les dix ans passés à Rome resteront les plus beaux de sa carrière militaire pour les profonds et cordiaux rapports personnels avec le Saint Père. À l'âge de 28 ans, il est accepté, toujours comme militaire, pour défendre les caravanes missionnaires, organisées par le cardinal Lavigerie et dirigées vers l'Afrique des Grands Lacs.

Après avoir pris congé de l'armée française, en 1887, à 45 ans, il décide de rester définitivement en Afrique et il habite à Mpala, où il est nommé administrateur du district



Capitaine Joubert dans sa vieillesse à Misembe (Baudoinville, en 1925).



Capitaine Joubert dans sa vieillesse à Misembe (Baudoinville, en 1925). Détail

du Tanganika. Son appellation « capitaine » est ultérieurement confirmée. Il reste au Congo comme missionnaire à temps plein, tout en étant marié. En tant qu'administrateur, il était très connu et apprécié. Plusieurs journalistes et chefs religieux et civils ont laissé des témoignages sur sa personne. Nous puisons dans ces témoignages.

Un administrateur saint

Un témoignage définit le capitaine Joubert comme « soldat et saint », missionnaire et militaire, coman-

Mausolée dédié au capitaine Joubert à Baudoinville en 1934

dant (capitaine) et catéchiste, qui a enseigné aux frères africains comment vivre et comment gagner son pain, avec une disponibilité et une attitude « angéliques ». Les gens le retenaient comme un héros et un saint pour le sacrifice qu'il déployait pour les autres et pour les causes sublimes auxquelles il a consacré totalement sa vie, comme la défense des droits des frères africains ou la lutte contre l'esclavage. Son attention privilégié était surtout envers les pauvres, les délaissés, les malades.

L'abbé Kimembe, après avoir su la nouvelle de la mort du « capitaine », le 27 mai 1927, nous laisse ce court mais précis portrait de Léopold-Louis… c'est la présentation d'un saint authentique qui aurait tous les atouts pour qu'il soit reconnu par l'Église comme modèle pour tous les chrétiens :

« *Le capitaine Joubert amena la paix dans notre région, arrêta la dépopulation en expulsant les Arabes. Il nous montra l'estime et de l'affection en se mariant chrétiennement à une fille de notre race. Par la lutte qu'il mena contre la croyance en la sorcellerie, il sauva la vie et épargna bien de souffrances à beaucoup d'innocents. Il soigna les malades sans jamais se laisser rebuter. Il avait pour les pauvres un amour tendre, jamais en défaut. Il donna deux de ses fils à notre clergé qu'il affectionnait spécialement. Nous l'appelions : le vrai roi du pays, le père des Noirs, un saint* »[2].

---

[2] Joseph KIMEMBE, *Abbé Stefano Kaoze. Biographie*, Dactylographié, pp. 10-11, dans TURCO F., *Témoins*… p. 33.

Modèle de laïc-missionnaire

Le père de l'abbé Albert semble avoir anticipé les temps de Vatican II, quand l'Église demande à tous les laïcs d'être annonciateurs et témoins du Christ, partout où ils se trouvent à mener leur existence, en union à la vie du Christ reçue dans le Baptême et la Confirmation. Léopold-Louis Joubert est modèle aussi pour les milliers de catéchistes qui épaulent les prêtres dans la formation et la croissance des communautés chrétiennes fidèles et cohérentes. Notre capitaine montre une fois de plus que les catéchistes sont absolument irremplaçables pour la croissance du corps du Christ qui est l'Église.

Un mariage fondé sur la foi et la charité

À l'âge de 46 ans, Léopold-Louis s'interroge sur le parcours de sa vie et, dans le discernement et la prière, il voit que Dieu l'appelle au mariage. Il souhaite toutefois avoir à côté la personne que Jésus lui avait préparée pour lui, celle qui sera la mère de l'abbé Albert. Ainsi, toujours dans la prière, il demande à Dieu de lui faire connaitre la personne qui pourra marcher avec lui dans la foi et le service pour toute la vie. Sa prière est exaucée. L'épouse s'appelle Agnès, le nom que lui-même lui donne le jour de son baptême : Agnès (1874-1958).

Agnès, mère d'Albert

L'épouse devient mère de dix enfants, dont deux prêtres (Albert et Jean). Malgré la charge importante

d'enfants, Agnès trouve toujours le temps pour s'associer à l'apostolat du mari et à ses œuvres de charité en faveur des délaissés, des pauvres, des malades. L'abbé Kaoze, premier abbé congolais et ami de famille qui connaissait bien Agnès, nous offre le portrait suivant de la maman de l'abbé Albert.

« *Agnès Atakae avait hérité de ses parents d'un caractère et d'un tempérament paisibles et heureux, ainsi que d'une docilité aimable. Tous ceux qui ont connu Atakae s'accordent de dire qu'elle est une personne distinguée, d'une bonne famille, bien éduquée. C'était une fille réservée, d'une pudeur très délicate, propre aux femmes montagnardes de Marungu. Dans son caractère foncièrement doux, on ne rencontrait rien d'ostentation, rien de fierté, tel qu'on rencontre chez des filles de fa-*

Albert et sa mère, le jour de la Messe des prémices à Baudoinville le 09.10.1935

milles parvenues. Pas une de ces femmes actuelles ne voudrait revêtir le tissu grossier indigène dont elles se rient. Agnès Atakae s'en revêtira tout Madame Joubert qu'elle sera. Il y a dans son caractère quelque chose de noble. Quand elle fut préposée aux autres filles, pour les petits travaux, elle se comporta envers elles en vraie maman. Pas de partialités, pas d'injustice. Au caractère paisible il faut rejoindre la gaieté et l'entraînement irrésistible. Au travail, elle savait entraîner son monde ; à la danse indigène de femmes, elle y mettait de la vivacité dans le chant, dans les battements de mains et dans la danse elle-même. Quand les femmes savaient qu'Agnès ouvrait la danse, celles-ci accouraient de toutes parts et personne ne pouvait tenir en sa maison. Baptisée sous le prénom d'Agnès, la grâce divine trouva en elle un ter-

Agnès Atakae, mère de l'abbé Albert Joubert (photo de 1956)

rain propice où elle poussa des racines profondes. Elle avait une prédilection pour les pauvres »[3].

Et Perpétue, sœur de Saint Joseph de Moba, affirme avec pleine certitude :

« *Agnès, la mère de l'abbé Albert, portait un grand cœur pour les démunis. Elle les recevait et les soignait comme ses propres enfants. Elle les accueillait dans sa maison, enfants ou adultes, elle leur préparait de la nourriture et elle les servait. Elle savait rassembler les gens et les accueillir* »[4].

Amitié entre l'abbé Stefano Kaoze et le capitaine Joubert

Nous avons dit que l'abbé Kaoze était un ami de la famille Joubert. Il y a de quoi. La raison nous montre une fois de plus la grandeur du capitaine Joubert dans sa lutte contre l'esclavage. L'abbé Kaoze lui-même nous explique ce qui est à l'origine de cette amitié. Nous citons le père Turco :

« L'abbé Joseph Kimembe connaissait bien l'abbé Albert Joubert car ils ont été ordonnés prêtres ensemble, en 1935. Grâce à l'abbé Joseph, nous connaissons une page d'enfance qui met en relation le capitaine Joubert et le jeune Stefano Kaoze, fils de Kyezi et de Kapazya »[5].

---

3 Stefano KAOZE, *Cahier manuscrit* (daté du 03.10.1948), dans TURCO, *Témoins*..., p. 34-35.

4 Perpétue KANYUMBU, « Témoignage sur Agnès Kalombe, la mère de l'abbé Albert Joubert », dans TURCO, *Témoins*..., p. 35.

5 TURCO, *Témoins*..., p. 58.

« Voilà qu'arrive la nouvelle qu'un Européen venait de battre l'esclavagiste Katele. On racontait que ce blanc, le capitaine Joubert, exigeait qu'on laisse les gens en liberté, qu'on ne fasse plus de cruautés. (…) Quelques mois plus tard de la disparition de sa sœur [vendue aux esclavagistes], Kaoze est capturé pour être vendu comme esclave, lui aussi. Au détour d'un sentier, ses ravisseurs se heurtent à quelques hommes du capitaine Joubert. Ils lâchent leur petit prisonnier et s'enfuient. Comme jadis le petit Moïse fut sauvé des eaux et avait échappé ainsi de périr dans le Nil, ici le petit Kaoze a échappé belle car le Seigneur avait des projets divins à son propos. Après la mort de Kyezi, pour éviter la loi du *kupyana* (être prise en héritage par un frère du défunt) Kapazya, restée seule avec son petit Kaoze, quitta le pays qui lui était hostile et vint s'installer chez son cousin Mwembezi, près de Mpala où les missionnaires venaient d'arriver (…).

Ils construisent et font la classe. Kaoze regarde, il épie et par l'attrait il est pris. Le Père Rœlens l'a découvert et l'enfant se confie. Il voudrait étudier mais Mwembezi, le tuteur et fumeur de chanvre, ne le veut point. Kaoze souffre, le désire, se fait battre… un jour deux hommes l'emmènent les mains liées : le jeune esclave est aussitôt libéré par Joubert. Rœlens l'a décidé et le veut. Mwembezi par une superbe tenue européenne est gagné et fait le fier. Huit jours après il n'ose plus refuser et dit *oui*. Sur ce, le petit Kaoze part à Mpala et entre à l'internat »[6].

---

[6] Joseph KIMEMBE, *Abbé Stefano Kaoze. Biographie*, Dactylographié, pp. 2-3, dans TURCO, *Témoins…*, p. 58-59.

Albert au Séminaire : à Lusaka (1920-1925) et à Baudoinville (1925-1935)

Nous continuons à suivre les notes biographiques présentées par le père Turco d'où nous tirons les éléments de sa formation de base au Séminaire, ainsi que les données de son ministère presbytéral.

Premières évaluations du séminariste Albert

Albert naît dans le beau scénario géographique de Saint-Louis de Mrumbi, le 21 novembre 1908. Il est baptisé le lendemain, le 22 novembre. À six ans, il reçoit la Première Communion et à sept ans la Confirmation.

À 12 ans, il entre au Petit Séminaire de son Vicariat, qui est situé dans le village de Lusaka, à une cinquantaine de kilomètres de Baudoinville. Il y reste pour la formation et l'étude de la langue et littérature latine. Le père Faustin, dans sa recherche, fait remarquer que l'année où Albert entre au Séminaire a une grande importance pour le contexte ecclésial africain : en 1920, le pape Benoît XV a béatifié les martyrs Ougandais. Cet événement a sans doute laissé des traces dans la vie des séminaristes de l'époque et, certainement, cela a été un message de grande épaisseur et d'encouragement pour leur chemin vers la sainteté. Les mêmes martyrs seront déclarés Saints par le Pape Paul VI le 18 octobre 1964, 40 jours avant le martyre de l'abbé Albert à Fizi.

Au terme des cinq ans prévus du Petit Séminaire, Albert écrit une lettre à Mgr Rœlens, Vicaire Apostolique de Baudoinville pour être admis au Grand-Séminaire. Il promet d'observer fidèlement tout le règlement du séminaire :

Monseigneur et Vénéré Père,

Après avoir achevé les deux années de la probation de Lusaka et voulant essayer de continuer cette vocation par l'abondance des grâces de Dieu, je vous demande, s'il Vous plaît Monseigneur, la permission d'être admis au Grand-Séminaire.

À ce point de vue-ci, je Vous promets que par la bénédiction du Tout-puissant je m'efforcerai d'être toujours obéissant aux règlements des mes supérieurs, et attentif pendant les classes, pourvu qu'enfin je puisse devenir un bon et intéressant prêtre aux âmes des fidèles.

Tels sont les vœux, Monseigneur, de Votre petit enfant.

Albert Joubert[7]

La demande d'admission au Grand-Séminaire est accompagnée par la présentation du candidat de la part des formateurs du Petit-Séminaire. La présentation doit suivre un formulaire remis aux formateurs : ils devront le remplir selon les indications reçues. Les formateurs sont tous de l'avis qu'Albert soit accepté au Grand-Séminaire pour continuer les études de philosophie et de théologie. Ces premières présentations du séminariste Albert, âgé de 17 ans, sont très intéressantes.

---

[7] Albert JOUBERT, *Lettre à Mgr Rœlens (Lusaka le 22.09.1925)*, dans TURCO, *Témoins…*, p. 45.

Le père Jules Meuleman[8] trace un rapport sur la base d'une grille proposée :

Albert Joubert.

Intelligence bonne. Jugement bon. Caractère : vaniteux, susceptible, indépendant ; léger, jeune. Aptitudes spéciales : musicien et travail manuel. Piété bonne. Conduite : il devra se corriger de cette susceptibilité. Docilité : assez indépendant, il devra travailler sur ce point. Application bonne. Politesse et maintien : bons. Ordre et propreté : bons.

Je le crois apte à entrer au Grand Séminaire.

J. Meuleman

Lusaka le 17 septembre 1925

Dans la présentation d'Albert non seulement on évoque les aspects positifs, mais sont données quelques pistes pour améliorer quelques aspects problématiques et qui suscitent plus d'attention. Ces indications sont très utiles pour un parcours de formation qui se respecte. L'autre formateur, père Joseph Vleugels[9], avec trois autres confrères, suivent le même formulaire en offrant un cadre dans l'ensemble favorable pour l'admission

---

8 Jules MEULEMAN, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.09.1925)*, dans TURCO, *Témoins…*, p. 45-46. Le père Jules est né dans le diocèse de Brugge, Belgique, le 12/04/1881 ; il est mort à Antwerpen, Belgique, le 21/12/1960.

9 Jozef VLEUGELS, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.09.1925)*, dans TURCO, *Témoins…*, p. 46. Le père Jozef est né à Olen, Belgique, le 22/07/1905 ; ils est mort à Varsenate, Belgique, le 06/05/1997.

d'Albert. Ils rédigent une évaluation très positive sur le candidat Albert :

Intelligence : bonne. Jugement : assez bon. Caractère : bon. Aptitude spéciale : musicien, menuisier. Piété : bonne. Conduite : bonne. Docilité : bonne. Application : bonne. Politesse et maintien : bon. Ordre et propreté : bon. Remarques spéciales : il pourra entrer au Grand Séminaire.

Le père Vleugels ajoute à cette présentation qu'Albert *a de la force et de la volonté.*

Longue et qualifiée formation au sacerdoce (1925-1935)

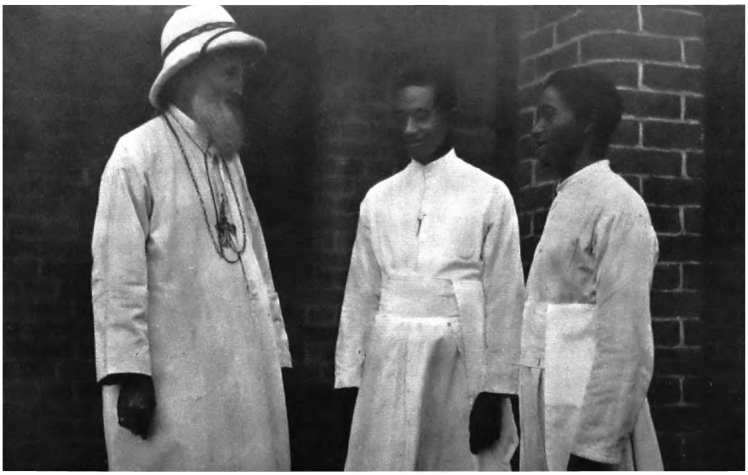
Le parcours au Grand séminaire prévoyait 9 ans d'études, interrompues par une année de stage ou de probation, comme indique Mgr Rœlens dans un rapport daté du 1934 :

« Les Séminaristes y font trois ans de philosophie et six ans de théologie. Nous avons été obligés d'allonger le temps des études de nos séminaristes parce que leurs cerveaux supportent difficilement la concentration de l'esprit, que demande d'eux, l'étude des matières abstraites de la philosophie et de la théologie. Nous prenons toutes les précautions, pour leur épargner trop de fatigue du cerveau. Ils reçoivent une nourriture, préparée à la manière à laquelle ils ont été habitués, depuis leur jeune âge, mais substantielle. En dehors de récréations et des promenades, qui sont réglées comme en Europe, ils ont journellement une heure

de travail manuel dans les champs de manière à ce qu'ils soient obligés de s'exercer les muscles ; sans compter les sports, auxquels ils aiment à s'adonner durant leurs temps libres »[10].

Un parcours d'études assez long, si on considère son temps, mais qui s'avère très opportun et lié aux exigences de l'époque, comme explique toujours Mgr Rœlens, nous offrant ainsi le parcours formatif :

« En y allant lentement, on obtient d'excellents résultats. (...) Avant d'être admis aux ordres sacrés, les séminaristes, qui ont achevé leurs études, sont envoyés à l'épreuve, dans une mission. Précédemment



Mgr Rœlens rencontre les séminaristes Albert Joubert et son petit-frère Jean Joubert à Lusaka en 1934

[10] Victor RŒLENS, « Note historique sur le clergé indigène (Baudoinville, le 21.05.1934) », dans TURCO, *Témoins*..., p. 47.

cette épreuve durait deux ans. Son Excellence Mgr Dellepiane, Délégué Apostolique du Congo, a été d'avis qu'une année suffit. Toutefois, si quelqu'un ne donnait pas pleine satisfaction sous tout rapport, l'épreuve pourrait être prolongée. Après cette épreuve, les séminaristes rentrent au Grand Séminaire pour une année. Ils y suivent un cours de pastorale et s'y préparent aux ordres majeurs, qu'ils reçoivent durant le cours de cette année.

Pour leur formation morale et spirituelle, on suit les usages des séminaires d'Europe. Tous les jours prière, méditation, examen particulier, visite au Saint Sacrement, lecture spirituelle. Entretemps, récitation du chapelet. Toutes les semaines, conférence spirituelle, fait habituellement par le Vicaire Apostolique ou son Coadjuteur. Recollection mensuelle, avec conférence. Retraite annuelle de cinq jours. Durant l'année, ils suivent un cours régulier de théologie ascétique selon le manuel de Tanquerey »[11].

Au Grand Séminaire de Baudoinville, Albert reçoit progressivement les « ordres mineurs », les rites préparatifs en vue de l'ordination presbytérale : l'ostiariat, le lectorat, l'exorcistat et l'acolytat. Dans ces étapes, une importance prioritaire était donnée au discernement

---

[11] Victor RŒLENS, « Note historique sur le clergé indigène (Baudoinville, le 21.05.1934) », dans TURCO, *Témoins…*, p. 47. Rœlens fait référence à l'ouvrage du père sulpicien français qui a vécu de 1854 à 1931 : Adolphe TANQUEREY, *Précis de théologie ascétique et mystique*, éd. Desclée, Paris 1924, 611 p.

pour avoir accès aux Ordres Majeurs. Le Sous-diaconat présupposait la promesse perpétuelle de chasteté, c'est-à-dire la prestation de serment de rester célibataires. Avant les ordres majeurs, le curriculum prévoyait une année de probation.

Admission aux Ordres Sacrés

Albert passe son année de stage, en 1934, à Lusaka. Dans la même parcelle existaient trois réalités ec-

Ordination presbytérale d'Albert Joubert à Baudoinville le 06.10.1935

clésiales différentes : la mission, le petit séminaire et deux écoles transférées en 1905 de Mpala (l'école des catéchistes et école normale). Albert est accueilli dans la communauté du Petit Séminaire avec son condisciple François Idaya, alors que leur camarade Thomas Maliyabwana passe le stage à la mission de Lusaka.

Concernant cette année de probation, nous avons aujourd'hui encore un témoin oculaire, l'abbé Martin Kiwele, qui a le bel âge de 100 ans. Il est entré au Petit Séminaire de Lusaka en 1933 et il a connu l'abbé Albert Joubert en 1934 :

> « *En 1934, il était mon professeur en 7ème latine (qui était la première année du Petit séminaire). Nous devions en effet passer 7 classes avant d'entrer au Petit Séminaire. L'abbé Albert nous ensei-*

Ordination presbytérale d'Albert Joubert (le 06.10.1935). De gauche : Pio, Albert, maman Agnès, Jean et un ami

gnait en latin. Tous les cours étaient en latin. Sa manière de donner cours était très claire. Il était patient et il nous a aidés nous tous, les huit élèves, à monter de classe avec une bonne préparation. Après 1934, je n'ai plus rencontré l'abbé Albert. Je sais qu'il était parti dans les différentes missions. En écoutant ce que mes confrères disaient de l'abbé Albert, je me souviens qu'on l'appréciait beaucoup, dans son travail et dans sa personne de prêtre »[12].

Famille Joubert le jour de la Messe des prémices d'Albert (le 09.10.1935)

---

[12] Martin KIWELE, « Témoignage sur l'abbé Albert Joubert », entretien oral eu à Kirungu, le 08.06.2016, dans TURCO F :, *Témoins*..., p. 48. Il a été ordonné prêtre à Baudoinville, le 26.09.1948. Il a toujours travaillé dans les missions du Vicariat de Baudoinville devenu par la suite diocèse de Kalémie-Kirungu :

Au terme de la probation, les formateurs dressent un rapport qui accompagne la demande d'admission du Séminariste aux Ordres Majeurs. L'avis des formateurs est positif pour tous les trois candidats. Nous reprenons ici ce qui concerne le futur abbé Albert.

Le père Dierckz[13] présente une limite d'Albert : la ponctualité dans la prière commune. Dans l'ensemble l'avis est favorable à l'admission :

En ce qui concerne l'abbé Joubert Albert : toujours régulier pour les exercices spirituels, excepté pour la prière du matin où il arrive très souvent en retard. Ceci, cependant, semble avoir pour raison qu'il doit attendre après la sainte messe pour soulager son corps et qu'il vient ensuite à la table du petit-déjeuner sans appétit. Pourquoi ne se dépêche-t-il pas pour s'habiller ou bien ne se lève-t-il pas quelques minutes plus tôt ?

Par ailleurs, c'est un travailleur bon et actif qui prend les choses à cœur et a de l'autorité auprès des étudiants. De caractère agréable, bon et ouvert et toujours prêt à aider et à se rendre utile.

Lyapenda (1949), Kalémie (1949-1959), Makutano (1961-1969), Mbulula (1969-1971), Kala (1971-1977), Kalemie (1977-1979), Nyunzu (1979-1987), Mutakula (1988-1997). Depuis 2001, il est à Kirungu.

13 Frans DIERCKX, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 04.08.1934)*, dans TURCO F., *Témoins…*, p. 49. Le père Frans est né à Tournhout, Belgique le 30.01.1906 ; il est mort à Antwerpen, Belgique, le 13.09.1991.

Quant à la question de savoir si on peut l'envoyer au Grand Séminaire pour se préparer directement à l'ordre supérieur, je réponds, Mgr, à mon humble avis et dans la mesure où je le connais : Oui.

Le père Persyn[14] envoie à Mgr Rœlens le rapport sur les trois séminaristes en stage à la mission de Lusaka :

Rapport du Conseil réuni, selon le désir de Son Excellence Monseigneur le Vicaire Apostolique, pour examiner la conduite et les qualités des trois séminaristes qui sont sur le point de finir leur année de probation à la mission de Lusaka. (...)
L'abbé Albert Joubert. Tous les Pères sont d'accord pour affirmer qu'il est le meilleur des trois. C'est un garçon plein de vie et d'entrain et qui a de l'initiative. Il s'est montré serviable et même délicat. Il a de l'autorité sur les élèves tout en étant bon.
La seule remarque que l'on a pu formuler à son sujet : c'est que assez souvent il vient en retard pour la prière du matin.

Le père Tack[15] était le supérieur de la mission de Lusaka quand Albert a fait son année de probation. Voici son rapport :

---

[14] Robrecht PERSYN, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 05.08.1934)*, dans TURCO F., *Témoins…*, p. 49. Le père Robrecht est né dans le diocèse de Brugge, Belgique, le 28.09.1903 ; il est mort à Varsenare, Belgique, le 26.06.1985.

[15] Achille TACK, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 10.08.1934)*, dans TURCO F., *Témoins…*, pp. 49-50. Le père Achille est né dans le diocèse d'Antwerpen, Belgique, le 06.04.1896 ; il est mort à Antwerpen, Belgique, le 07.07.1960.

Notes au sujet des abbés séminaristes en probation à Lusaka
(...) L'abbé Joubert. J'ignore aussi tout à son sujet comme professeur. En général, pour autant comme Père de la mission, je puis connaître et juger cet abbé. Il donne une très bonne impression. S'il peut rester bien humble et soumis, tout en gardant et en développant ses bonnes qualités, on aura en Lui un très bon prêtre. J'estime donc que c'est un très bon sujet à admettre au Grand Séminaire pour achever ses études et recevoir les Ordres Majeurs.
A. Tack, Supérieur de la Mission de Lusaka

Le père Van Acker[16] fait un deuxième rapport sur Albert (après celui de 1925). Il présente Albert prêt au service, délicat et simple, docile et créatif :

L'abbé Albert Joubert. S'est montré très dévoué à sa besogne. Tout en étant bon, il est ferme et a de l'autorité et est réservé. Il s'est montré très serviable, délicat simple, docile et plein d'initiative. Sa probation a été bonne et semble suffisante.

Le père Beeckmans[17] termine la série des rapports formatifs en disant qu'en Albert il y a les prémices pour un abbé digne de son état :

---

16 Auguste VAN ACKER, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 10.08.1934)*, dans TURCO F., *Témoins*..., p. 50.

17 Paul BEECKMANS, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.08.1934)*, dans TURCO F., *Témoins*..., p. 50. Le père Paul est né dans le diocèse d'Antwerpen, Belgique, le 25.12.1909 ; il est mort à Albertville (Kalemie) le 13.02.1955.

Monseigneur,
(...)
L'abbé Albert Joubert a montré de nombreuses qualités. Il a été fort délicat et aimable dans ses relations avec les Pères, tandis que vis-à-vis des enfants il s'est montré fort réservé ce qui a sauvegardé toute son autorité.
Plus intelligent que les autres abbés, il est désireux de s'instruire sur tous les sujets.
Sa piété semble sincère et sa franchise totale. En conséquence, je pense qu'il peut être admis sans crainte aux Ordres sacrés.

Déclaration écrite de fidélité aux engagements pris

Les Archives conservent une lettre manuscrite où Albert manifeste par écrit sa volonté et ses promesses avant le sous-diaconat en ce qui concerne la dimension de la pauvreté. Nous la reproduisons dans son entièreté[18].

Vues les dispositions des Statuts du Vicariat du Haut-Congo, qui prévoient que ce Vicariat devra pourvoir au logement et à la nourriture des prêtres indigènes, et leur procurer, s'ils ne les ont pas ailleurs, des intentions de messes quotidiennes, dont les honoraires seront à leur disposition, à charge pour eux de pourvoir par eux-mêmes à leur entretien personnel : habillement, livres, et autres menus objets personnels, et de verser annuel-

---

[18] Albert JOUBERT, *Serment avant le sous-diaconat (Baudoinville, le 31.01.1935)*, dans TURCO F., *Témoins*..., pp. 50-51.

lement une cotisation en vue de constituer une caisse de retraite pour le clergé indigène.

Le soussigné Albert Joubert, sous-diacre du Vicariat du Haut-Congo, s'engage à ce qui suit :

1. *Sachant que par le droit canonique, tout commerce et toute industrie faite par des ouvriers salariés dans le but de se procurer un gain personnel, est gravement interdit aux Clercs, il s'engage à ne jamais se livrer, même une fois en passant, à une opération de ce genre.*
2. *Il s'engage à ne jamais accepter personnellement aucun cadeau de n'importe quelle nature et de qui que ce soit, et à ne jamais en faire à personne, même aux membres de sa famille, sans l'autorisation préalable du Vicaire Apostolique ou de celui qu'il aurait délégué pour cet effet.*
3. *Il s'engage à ne jamais acquérir ou garder en possession personnelle ou en participation, aucun bien immeuble, aucun animal de basse cour, aucun article d'échange, ni aucun bien qui est considéré comme constituant la richesse dans le pays, sans autorisation spéciale du Vicaire Apostolique, donnée par écrit.*
4. *S'il lui revenait par héritage un bien pareil, il s'engage à en disposer aussitôt, soit en faveur des membres de sa famille auxquels il le céderait en pleine propriété et sans aucune redevance ; soit en faveur de la caisse de retraite ; soit en faveur d'une œuvre pie.*
5. *Il s'engage à n'acquérir à son compte personnel aucun bien meuble, dont la valeur dépasse 100 francs, sans autorisation préalable du Vicaire Apostolique ou de son délégué.*

6. *Il s'engage à verser chaque année sur l'excédant de ses honoraires de messe, entre les mains de l'économe général du Vicariat, en vue de la constitution d'une caisse de retraite pour le clergé indigène, la somme de deux-cents-cinquante francs. Dans le cas où cet excédant ne permettrait pas de verser pareille somme, il s'adressera au Vicaire Apostolique, qui fixera la somme à verser.*

Baudoinville, le 31 janvier 1935
Albert Joubert

Albert, après avoir été admis aux ordres majeurs, il reçoit le sous-diaconat (au Grand Séminaire de Baudoinville, le 03.02.1935) avec quatre autres séminaristes : Ignace Kaumo, Thomas Maliyabwana, François Idaya et Joseph Kimembe.

Le 19.05.1935, il reçoit l'ordination au diaconat, au Grand Séminaire de Baudoinville.

Serment en vue du diaconat

À la veille du diaconat, l'abbé Albert écrit de sa main ce document manuscrit que nous écrivons ci-dessous[19]. Il exprime ouvertement ce que comporte la vie comme consacré au ministère en tant que continuation du projet de Jésus comme évangélisateur.

Moi soussigné, Albert Joubert, après avoir présenté à l'Evêque la demande de recevoir l'ordre du Diaconat,

---

[19] Albert JOUBERT, *Serment avant l'ordination diaconale (Baudoinville, le 18.05.1935)*, dans TURCO F :, *Témoins…*, pp. 51-52.

en approchant de la sacrée ordination et après avoir diligemment réfléchi devant Dieu et avoir prêté serment, je déclare avant tout que je ne suis poussé par aucune contrainte ou violence ou aucune crainte à recevoir cet ordre, mais que moi-même je le désire spontanément et je le veux avec pleine et libre volonté, du moment que je vois et je sens d'être vraiment appelé par Dieu.

Je déclare de connaître parfaitement toute la charge et les devoirs qui viennent de cet ordre sacré, charge et devoirs que je choisis sciemment, que je souhaite d'assumer et que je propose, avec l'aide de Dieu, d'observer soigneusement pendant toute ma vie.

Je déclare de savoir surtout ce que comporte la loi du célibat : je m'engage fermement de la vivre volontiers et de l'observer intégralement jusqu'au bout.

Enfin, je promets avec toute sincérité d'obéir toujours, à norme des Saints Canons, à tout ce que mes Supérieurs m'ordonneront et que la discipline de l'Église me demandera. Je suis prêt à donner des exemples de vertu aussi bien qu'avec les œuvres qu'avec la parole, ainsi que je puisse recevoir la récompense du Seigneur.

Ainsi je promets, ainsi je fais vœu, ainsi je jure, et que Dieu m'aide à l'aide aussi des Saints Évangiles de Dieu, que je touche de mes mains.

Baudoinville, le 18 mai 1935
Albert Joubert

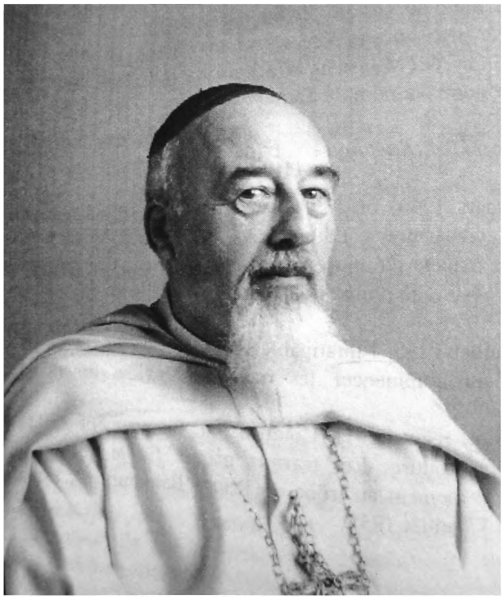
Albert est ordonné prêtre à la Cathédrale St Joseph de Baudoinville, le 06.10.1935

Albert est le 15ème prêtre du Vicariat de Baudoinville.

Ministère de l'Abbé Albert

Kasongo, vicaire paroissial (1935-1937)

Après l'ordination, sa première destination comme Prêtre est dans la mission de Kasongo comme collaborateur de l'abbé Noël Mala, l'aîné d'Albert de 2 ans de sacerdoce, qui deviendra en 1963 évêque de Kasongo. Il rend service dans la mission pendant deux ans. L'on se rappelle de lui, l'inauguration d'une succursale, appelée chapelle-école qui permettait de faire la catéchèse et de rassembler les fidèles éloignés.



Mgr Richard Cleire, Vicaire apostolique de Kasongo depuis le 10.01.1952

Les deux premières années de l'abbé Joubert à Kasongo représentent l'initiation à la vie presbytérale dans une communauté pastorale. Mgr Rœlens voulait que ses abbés puissent passer un temps de formation pastorale avec les Pères Blancs, déjà expérimentés, pour promouvoir un authentique esprit sacerdotal et apostolique et pour apprendre la pratique de l'apostolat[20].

C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter la fondation de la chapelle-école de la part de l'abbé Albert. Il s'agit d'un travail de fondation de nouvelles communautés chrétiennes, un travail typiquement missionnaire :

« Au cours d'une nouvelle palabre avec le chef et les notables, il fixe les heures des instructions au centre de la chapelle-école et les endroits, les jours et les heures, où les populations environnantes seront à leur tour instruites. On détermine encore les villages dont les habitants assisteront aux instructions et les catégories d'enfants qui fréquenteront les classes. Dans les milieux païens, on ne place que des catéchistes-instituteurs mariés et toujours au moins deux ensemble. Au début, quand ceux-ci étaient trop jeunes, on leur adjoignait un bon chrétien, d'âge rassis, qui leur servait de gardien et de guide. Plus tard ces aides furent supprimés.

Chaque matin, avant les classes, les catéchistes font, à la chapelle-école, une instruction religieuse, à une des catégories d'adultes qui habitent à proximité. Puis ils font la classe aux garçons, jusqu'à midi. Durant

---

[20] cf. Victor RŒLENS, « Note historique sur le clergé indigène (Baudoinville, le 21.05.1934) », dans TURCO F., *Témoins*..., p. 55.

l'après-midi, chacun va de son côté, dans la partie du territoire qui lui est assigné, de manière que tous ceux qui habitent dans un rayon d'environ 15 km autour de la chapelle-école aient au moins une instruction par semaine.

Puisque tout se pratique avec l'assentiment du chef et des notables, toute la population vient aux instructions. De là à se convertir, il y a de la marge »[21].

Dans le contexte de l'initiation pastorale de l'abbé Albert, nous trouvons une relation du supérieur des Pères Blancs, qui passe dans la communauté pour sa visite canonique. Du 16 au 23 septembre 1937, le père Hellemans est en *visite de règle* dans la communauté de Kasongo. Il laisse le rapport suivant qui exhorte la communauté à cultiver la formation continue, la ferveur spirituelle et apostolique notamment à l'égard de ceux qui se préparent au baptême[22] :

1. *Les conférences de théologie ont été négligées : il faut les reprendre ; de même les conseils sont trop espacés : pour mieux y remédier, l'horaire de la maison sera modifié comme suit : lundi, 18h, conférence de théologie et conseil ; 1er vendredi du mois, 11h30, préparation à la mort, 12h45 salut, 18h examen du mois, 19h lecture spirituelle.*

---

21 Victor RŒLENS, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, p. 24.

22 MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, *Diaire de la mission de Kasongo. Mission de Vieux-Kasongo (Tongoni)*, dns TURCO F, *Témoins...*, p. 55.

2. *J'encourage les confrères à donner eux-mêmes, comme ils l'ont fait dans le passé, l'instruction chrétienne aux postulants et aux catéchumènes, partout où cela sera possible, le missionnaire étant surtout missionnaire par la prédication.*
3. *Pour mieux se conformer aux décisions du Chapitre concernant les sorties, on proposera à l'approbation de Mgr le Supérieur Général, via le père Régional, et après essai, le programme des sorties dépassant les 15 jours.*
4. *Les conférences bimensuelles aux Sœurs doivent être reprises. Le père Steyaert en sera chargé.*

Kasongo, le 23 septembre 1937
B. Hellemans, Supérieur Régional

Après deux ans d'initiation pastorale à Kasongo, l'abbé Albert est nommé à la Paroisse de St Jean-Marie Vianney à Kala, qui est à plus de 600 km de Kasongo. Le seul voyage pour s'y rendre durera 15 jours !

Kala, paroisse St Jean-Marie Vianney (1937-1941)

À Kala, il vivra en communauté avec deux autres abbés avec la charge d'économe. Il s'agit de la première paroisse au Congo confiée complètement aux abbés. Quand Albert arrive à Kala, la mission avait quatre ans de vie. Dans ses lettres, l'abbé Kaoze, curé, présente la mission et offre des détails très intéressants, pleins d'enthousiasme pour le nouveau rôle du clergé séculier.

Les abbés ne reçoivent pas d'aide venant de l'étranger et doivent donc subvenir à la prise en charge de la paroisse. Le terrain de la mission doit être exploité, non pas avec des arbres décoratifs mais avec les arbres fruitiers. Ainsi pour ce qui concerne le personnel ouvrier : il faut en prendre selon les forces disponibles. Il n'est pas opportun embaucher à la mission les femmes, sauf pour des travaux qui leur sont typiques :

> « Les abbés décident qu'il n'y aura plus de femmes ou de filles à leur service pour le sarclage etc. Il y aura une exception pour le travail qui ne pourra pas être fait par un homme (par exemple piler).

Église de Kala où l'abbé Albert a rendu service de 1937 à 1941

Tous les abbés s'aideront à faire régner une grande propreté dans la maison-*barzas* et dépendances ».

Voilà, in extenso, la relation autour de la nouvelle expérience pastorale du clergé local :

« Je vous écris de Kala, où nous sommes installés depuis le mois de novembre : l'abbé Vincent Kiabi, l'abbé Georges Kalombe et moi ; vraie paroisse donc avec curé et deux vicaires. La population semble heureuse de notre présence parmi elle et il nous suffit de parler pour qu'aussitôt les gens affluent en foule aux instructions catéchétiques et à la Ste Messe. Dimanche dernier nous avons compté 150 hommes et femmes au catéchisme, qui suivait la grand-messe. Lundi dernier ils étaient 200. Les quelques chrétiens qui vivaient mal, font des efforts pour revenir à de meilleurs sentiments et j'entrevois déjà le jour où je pourrai les mettre en règle avec leur conscience et avec le Bon Dieu.

Avec la saison sèche, où les occupations sont moins nombreuses, le nombre d'assistants aux instructions et à la Messe s'accroîtra encore. Nous nous trouvons donc, Dieu merci, devant une population très bien disposée à se laisser travailler pour développer en elle une vie chrétienne plus intense et devant produire dans un avenir prochain des fruits que nous serons heureux de cueillir à la gloire du Bon Dieu. Nos catéchumènes seront nombreux cette année ; plus d'une fois j'ai entendu un païen ou une païenne me dire : *Il y a longtemps que je songe à devenir chrétien, pourquoi ne serait-ce pas cette année, puisque vous, nos prêtres, êtes venus vous-mêmes vous installer parmi nous ?*

Le matériel aussi marche de l'avant : quelques plantations ont été faites et nous avons visé plus aux arbres pro-

ductifs qu'à ceux d'ornementation. On va entreprendre bientôt la construction de notre église définitive. Nous avons commencé déjà à entasser les pierres de construction et aussitôt les cultures finies, tout le monde s'y mettra, car me disent-ils : *Nous voulons pour Kala, la première paroisse, une belle église*. Vous aurez appris qu'à l'autre rive du lac, la première paroisse de prêtres noirs a également été érigée par Mgr Joseph Birraux ; c'est l'abbé Adolfo Monela qui en a été nommé le premier curé. Nous marchons de l'avant et, Dieu aidant, le bien se fera de plus en plus parmi nos populations. Je compte sur vos prières »[23].

Spéciale sensibilité de l'abbé Albert envers les démunis

Un père, en visite canonique dans la communauté, fait un rapport dans lequel nous lisons un détail très révélateur du bon cœur de l'abbé Joubert. Dans le contexte, sa générosité était vue comme une imprudence, mais nous pouvons y voir aussi un réflexe hérité de la bonne éducation reçue de ses parents :

---

[23] Stefano KAOZE, « Lettre [sans le nom du destinataire] (juin 1934) », dans Dominique KIMPINDE (sous la dir.), *Stefano Kaoze : prêtre d'hier et d'aujourd'hui*, éd. Saint Paul Afrique, Kinshasa 1982, p. 146. Kaoze se réfère à l'ouverture de la première mission des abbés en Tanzanie : en septembre 1933, Mgr Joseph Birraux (1883-1947), Vicaire apostolique de Tanganika-Kigoma, confia à quelques-uns de ses prêtres séculiers le poste de Mulera, dans l'Uha.

« L'abbé Joubert, pris par pitié pour une famille de 13 enfants de Kalonja a donné un grand panier d'*ulezi* à la fille : les gens en parlent. Stephano l'a grondé. Albert avoue sa faute »[24].

Lusaka, enseignant et missionnaire au Petit-Séminaire (1941-1945)

Après quatre ans à Kala, l'abbé Albert est nommé au Petit-Séminaire à Lusaka. Évidemment il lui est offerte aussi la possibilité d'un service pastoral dans les différentes succursales, lorsqu'il est dégagé de l'enseignement. Parfois, l'abbé s'offre lui-même pour les *safaris*, surtout quand il s'agit de préparer les catéchumènes aux sacrements d'initiation chrétienne.

Organisation des safaris

Il est important de connaître comment sont organisés les *safaris*, ainsi que nous pouvons comprendre quelque chose en plus sur l'activité pastorale de l'abbé Albert. Tout en étant un enseignant, il n'oublie pas d'être avant tout prêtre et missionnaire. Le modèle fixé pour ces visites pastorales spéciales, appelées *safari*, est sans doute celui des Pères Blancs. Même le clergé local reconnaît la validité d'une telle méthode. Mgr

---

[24] Jean ROMME, « Relation de la visite à Kala du 03 au 05 juin 1940 », dans TURCO F., *Témoins*…, p. 60. En kiswahili *ulezi* signifie le millet, le céréale vivrière, appelé au Congo communément *sorgo*.

Rœlens nous offre un programme de *visite pastorale* dans les succursales :

> « Dès leur arrivée, ils font avertir les chrétiens de leur présence et les invitent à la messe et aux instructions. Ils veillent à ce que tous se confessent et les engagent à communier, même tous les jours, s'ils le peuvent, durant le temps de leur visite. Ils accompagnent aussi les catéchistes dans leurs courses pour faire le catéchisme dans les villages environnants, et en profitent pour aller voir les malades ; s'il s'agit de chrétiens, ils entendent leur confession et, si possible, leur portent la Sainte Communion.
>
> Ils contrôlent aussi la préparation des jeunes enfants chrétiens à la première communion (un catéchiste est chargé de leur faire un catéchisme spécial). Les prêtres visiteurs les interrogent et admettent à la Sainte Table ceux qu'ils en jugent dignes.
>
> Puis viennent les palabres ! Désaccords entre maris et femmes, petites dissensions entre voisins et qu'il faut tâcher d'aplanir : des époux se sont séparés, il faut tâcher de les réconcilier et les déterminer à reprendre la vie commune. Ce rôle d'arbitre et de pacificateur est très important, pour maintenir la paix dans les ménages et dans le village ; mais il faut une patience longanime pour écouter les plaideurs, et beaucoup de diplomatie pour mettre tout le monde d'accord.
>
> Avant de partir, les missionnaires et les prêtres visiteurs doivent aussi vérifier les registres des catéchumènes et noter les baptêmes de moribonds qui

ont été administrés depuis leur dernière visite, afin d'en dresser l'acte authentique.
Enfin, un travail important, lequel s'impose aussi au centre de la Mission, c'est l'admission au catéchuménat et le contrôle de celui-ci ainsi que l'admission des catéchumènes au baptême »[25].

Un autre héritage des Pères Blancs : la vie communautaire

Dans la manière d'organiser les *safaris* et la vie dans une communauté, il peut y avoir des différences entre le clergé local et les Pères Blancs. Les pères, dans leur règlement, nous offrent un encouragement pour repenser la méthode missionnaire structurée sur des éléments indispensables : la nécessité de la communauté même dans l'activité missionnaire. Les Pères Blancs ont la règle qu'en aucune station missionnaire ils ne peuvent être en dessous de trois. Une telle norme est retenue opportune aussi pour le clergé local. Mgr Rœlens l'explique :

« La règle fondamentale de la Société des Pères Blancs est la vie de communauté. Jamais, et sous aucun prétexte, ils ne peuvent être habituellement moins de trois ensemble, dans une résidence. Un missionnaire Père Blanc qui sort seul, pour le service de la Mission, ne peut pas être absent plus de 8 ou 15 jours de suite ; par exception 3 semaines, et

[25] Victor RŒLENS, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, pp. 27-28.

il doit être présent dans la communauté au moins les deux tiers du temps. (…) Les prêtres indigènes ne sont sans doute pas tenus par des règles aussi strictes : comme ils sortent toujours à deux, leurs absences peuvent être plus prolongées. On exige néanmoins qu'ils passent au moins la moitié de leur temps en communauté, afin de se maintenir dans la ferveur de leur vie sacerdotale »[26].

Les tournées apostoliques sont chargées d'activités qui, dans l'ensemble, procurent de la joie aux missionnaires. Le père Rœlens précise que cette joie se ressent également quand ils rentrent en communauté, au centre de la mission.

« Après une absence de quelques semaines, quel plaisir de se retrouver chez soi, dans une chambre, pauvre et modeste sans doute, mais suffisamment confortable, à l'abri des indiscrets, au milieu de ses bibelots familiers, avec ses livres dont la lecture et l'étude stimulent l'esprit quelque peu déprimé par le contact quotidien avec un peuple inculte et à mentalité si terre-à-terre. Puis, c'est la joie de la vie de famille, avec des confrères, unis par des liens d'intime et franche charité, l'agrément d'une conversation intellectuelle et de cette gaîté bienfaisante qui règne habituellement dans nos communautés : l'esprit s'y détend, le cœur s'y dilate, on s'amuse, on se permet même quelque

---

26 Victor RŒLENS, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, p. 30.

innocente niche dont la victime se réjouit autant que les auteurs. (...) on s'y retrempe aussi spirituellement par les exercices de piété qui s'y font régulièrement en commun »[27].

Moyo, Paroisse St Jean évangéliste (1945-1953)

Après quatre ans de service au Petit-Séminaire, l'abbé Albert est appelé pour une nouvelle charge de collaboration avec les Pères Blancs, dans la Paroisse de Moyo. Il lui est demandé de s'occuper d'un secteur particulièrement important de l'activité missionnaire : les écoles. Mgr Victor Rœlens nous offre les raisons pour un soin si spécial pour ce secteur missionnaire :

« Si nous avons des écoles partout et si nous réussissons à y attirer la jeunesse, la génération qui se lève sera à nous et quand les vieux tenants de la tradition de la superstition et de la polygamie auront disparu, le peuple sera gagné à notre sainte religion »[28].

En 1952, le Vicariat de Baudoinville est restructuré et un nouveau vicariat voit le jour : celui de Kasongo, avec les paroisses de Kasongo (fondée en 1903), Kamisuku (1936), Kabambare (1939), Moyo (1940), Mingana (1941) et Kibangula (1946). Avec cette cession,

---

[27] Victor RŒLENS, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, p. 33.

[28] Victor RŒLENS, *Instructions aux missionnaires Pères Blancs du Haut-Congo*, éd. Anversoises, Anvers 1923, p. 327.

cinq prêtres séculiers de Baudoinville sont intégrés à Kasongo : ce sont les abbés Bruno Kalumbwa[29], Ignace Kaumo, Thomas Maliyabwana, Albert Joubert et Pierre Lubeba[30]. L'abbé Albert ne rentrera plus travailler dans le Vicariat de Baudoinville. Il est désormais incardiné dans le Vicariat de Kasongo.

Kabambare, paroisse Ste Thérèse de Lisieux (1953-1956)

Paroisse gérée par le clergé local

Au cours de l'année 1953, l'abbé A. Joubert se rend à Kabambare. Les Pères Blancs quittent Kabambare et confient la paroisse à la gestion du clergé diocésain. Albert en devient le curé et il est assisté par deux confrères : les abbés Pierre Lubeba et Ignace Kaumo.

Mgr Cleire, Vicaire Apostolique de Kasongo, explique à son Supérieur Général, la raison de cette paroisse, fondée en 1939 et confiée, en 1954, au clergé séculier :

---

29 Mgr Gapangwa, évêque émérite d'Uvira, nous livre le témoignage suivant sur l'abbé Bruno Kalumbwa : « Il était un grand musicien, compositeur des chants liturgiques dont certains sont encore utilisés dans nos messes, comme le credo très prisé dans notre diocèse, le *Namsadiki Mungu moja* » (Jérôme GAPANGWA NTEZIRYAYO, *Le Jubilé d'or du diocèse d'Uvira* (1962-2012), éd. Conforti, Bukavu 2012, p. 4.

30 cf. Théophile KABOY, *Les étapes historiques du Diocèse de Kasongo*, éd. Kivu Presses, Bukavu 2007, p. 114-115.

« Ci-joint, je vous envoie l'état du personnel du Vicariat de Kasongo au premier janvier 1954. (…) En tirant sur toutes les ficelles, et en particulier en confiant la mission de Kabambare aux abbés, j'ai réussi à fonder encore une mission, Kisamba. J'espère que vous ne me jugerez pas présomptueux en confiant un poste à 3 abbés, alors que je n'en ai que 4… La première impression est bonne, les abbés sont contents et se sont mis au travail. Tous ont plus de dix ans de sacerdoce et je suis persuadé que la confiance que je leur montre leur fait du bien. La mission de Kisamba est l'une de celles dont le Vicariat a besoin pour reprendre ses droits sur le domaine de l'islam. C'est une fille de Mingana et j'espère qu'elle fera le même bon travail, car Mingana a mis fin à la prépondérance musulmane dans une région étendue »[31].

La paroisse revient à la gestion des missionnaires

En 1956, trois ans après avoir remis la paroisse au clergé séculier, Mgr Cleire, lors d'une visite dans la paroisse, change d'orientation et confie à nouveau la paroisse aux Pères Blancs. Nous ne disposons pas de documents qui nous permettent de comprendre les raisons de ce changement. Nous ne pouvons que formuler quelques hypothèses. Pourquoi Mgr Cleire a-t-il pris une telle décision ? Serait-il que les abbés n'ont pas su

[31] Mgr Richard CLEIRE, « Lettre à Mgr Durrieu, Supérieur Général des Pères Blancs (Kasongo, le 08.02.1954) », dans TURCO F., *Témoins…*, p. 67.

bien gérer la mission ? Le père Faustin exprime l'avis suivant :

> « Si, d'une part, nous pouvons supposer cette hypothèse, d'autre part, nous sommes tentés de l'exclure car notre recherche aux Archives (diaires, lettres des vicaires apostoliques, comptes-rendus à *Propaganda fide*) ne nous montre aucune critique à l'égard des abbés dans l'accomplissement de leur service à Kabambare. Nous formulons plutôt deux autres hypothèses qui nous semblent plus proches aux défis de l'époque : la situation sociopolitique du Pays qui allait vers l'indépendance portait Mgr Cleire à insérer les abbés dans les communautés des Pères Blancs pour interpréter ensemble les événements en cours. Ensuite, nous voyons que les trois abbés qui étaient à Kabambare ont été envoyés dans trois missions différentes pour diriger les écoles (Joubert à Kibangula, Kalumbwa à Kalima, Kaumo à Kasongo) : cela fait penser à une stratégie pastorale d'insérer les abbés dans le leadership éducatif où était fort le besoin d'avoir des cadres congolais dans la direction »[32].

Kibangula, paroisse St Paul Apôtre (1956-1957)

L'abbé Albert laisse Kabambare pour passer à la Mission de Kibangula, avec la tâche de directeur de l'école centrale, en travaillant avec les Pères Blancs. Dans la nouvelle paroisse, l'abbé est particulièrement

---

[32] TURCO F., *Témoins*…, p. 68.

disponible pour desservir les succursales, où il s'y rend un mois à peine, après son arrivée. Il était attentif aux écoles, mais il ne pouvait pas renoncer à annoncer le Christ dans les périphéries et en porter la vie à travers les sacrements, comme nous l'avons déjà remarqué précédemment, lors d'autres visites pastorales dans les succursales.

Défis pastoraux

Le journal de Kibangula décrit quelques défis pastoraux que les missionnaires rencontraient dans leur milieu. L'évangélisation demande du temps et une conversion constante, ainsi qu'une « souffrance » de la part des évangélisateurs. Ces défis auront certainement mis à l'épreuve l'équilibre qui semble appartenir à l'ADN de la Famille Joubert. Nous évoquons quelques problèmes pastoraux sur lesquels les missionnaires, religieux et abbés, sont souvent confrontés pour trouver des orientations qui soient toujours fidèles aux enseignements de l'Église.

a) L'accusation de sorcellerie

Mgr Rœlens interprète ce phénomène qui entraîne parfois des actes malheureux, à partir des tiraillements que les chrétiens vivent entre l'influence de la religion traditionnelle d'où ils viennent et la conviction de leur foi chrétienne qu'ils ont embrassée :

« Ils ont la foi, sans doute, et ils la gardent. Mais tous, même certains catéchistes, vivent encore sous l'appréhension de la sorcellerie et des esprits que cer-

tains identifient avec les démons. Ils redoutent leurs maléfices et surtout, quand un malheur leur arrive, beaucoup d'entre eux iront encore consulter le devin pour savoir quel *mlozi* (jeteur de sort) les a ensorcelés et ils gardent leur confiance aux talismans et amulettes, fabriqués par le *mganga* (médecin-sorcier) pour se mettre à l'abri des maléfices, se délivrer d'un mal ou se prémunir contre un malheur. (…) Avec le temps et l'instruction, ces craintes et pratiques superstitieuses diminueront. Mais disparaîtront-elles jamais ? Que de superstitions ont survécu – ou renaissent – dans les vieux pays chrétiens ! »[33].

b) Vivre en concubinage

« Triste constatation que, à quelques exceptions près, notre jeunesse masculine baptisée estime et juge normal de vivre en concubinage avant de se marier. Ce n'est pas qu'on manque de le leur dire comme pour autant d'autres questions, mais qu'ils n'admettent (et ne pratiquent pas) que quand une manière de se comporter est notée à observer, il faut s'y conformer » (20.10.1957)[34].

---

[33] Victor RŒLENS, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, p. 34.

[34] MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, *Diaire de la mission de Kibangula (1953-1959)*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, p. 178.

c) Le problème de la dot

La dot, une somme d'argent, ou l'équivalent en nature, que la famille du fiancé verse à celle de la fiancée, constituait un problème pour ceux qui ne disposaient pas de biens : les chrétiens finissaient par cohabiter sans bénédiction nuptiale, le mariage coutumier n'étant pas conclu. Ainsi la jeunesse formée avec soin vivait souvent dans l'empêchement de communier et, par conséquent, d'assumer des responsabilités dans la communauté. Le phénomène de la dot entrainait également la problématique de l'admission des filles au baptême, car elles pouvaient être offertes à un non-chrétien et empêchées de vivre leur foi. Une orientation pastorale va en s'affermissant : reconduire la dot à sa valeur ancestrale symbolique et viser le bien des jeunes époux.

d) Les filles finissent par pratiquer la religion du mari

« On a fait le calcul des *Wangwana* (les musulmanisés) dans ce groupe de succursales [de Lusangi] : ils sont la moitié de la population, l'autre moitié étant païenne ou chrétienne (baptisés ou catéchumènes). Malheureusement les catéchumènes ne le sont presque tous que de nom, et à les bousculer trop il y en a qui se feraient aussi musulmans ; les enfants ne sont rien en général, les filles pratiqueront la religion de leur mari : *cujus maritus ejus religio* »[35].

---

[35] MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, *Diaire de la mission de Kibangula (1953-1959)*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, p. 157.

L'abbé Albert est impliqué en première personne dans les initiatives pastorales. Une grande importance a le soin des malades. Dans le journal de Kibangula, on fait allusion à trois résolutions prises dans la pastorale : se donner dans la catéchèse, rendre visite aux communautés chrétiennes, prendre soin des malades de l'hôpital.

En particulier, le journal souligne l'engagement de l'abbé Albert qui, en sachant qu'il y avait un camion qui devait effectuer un voyage vers le nord du Vicariat, a organisé le déplacement des élèves en les accompagnant vers leurs villages et en ramenant d'autres qui venaient en vacances. Il profitait de ses voyages pour favoriser le transport des élèves qui souhaitent évoluer dans les études : « Comme on fera désormais tous les 15 jours le service de Lusangi, surtout aussi pour aider les malades à l'hôpital, M. l'Abbé Joubert accompagne dans le camion, qui sous la conduite du p. Meuleman, emmène des élèves vers Kasongo-Shabunda pour s'en retourner avec des élèves des missions du Nord qui désirent étudier à Kasongo et ici » (25.08.1956)[36].

Les missionnaires de Kibangula réalisaient des activités pastorales avec l'apport considérable des membres de la Légion de Marie qui facilitaient le retour des fidèles aux sacrements.

La mission de Kibangula organise son catéchuménat selon les *Instructions* venant du Vicariat apostolique. Le père Tack, dans son journal, rappelle que les néophytes

---

[36] MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, *Diaire de la mission de Kibangula (1953-1959)*, dans TURCO F., *Témoins…*, p. 71.

font une catéchèse post-baptismale qui va de Pâques à Noël et qui se conclut par une promesse de fidélité pour encourager la persévérance dans la foi.

Les déplacements de l'abbé Joubert ne sont pas terminés : il est envoyé à Moyo, où il avait déjà travaillé. Il faut avouer que l'abbé Albert reste fidèle à la promesse d'obéissance faite devant l'Évêque le jour de l'ordination sacerdotale !

Moyo, paroisse St Jean évangéliste (1957-1958)

Moyo est la mission où l'abbé Albert a vécu plus longtemps : une dizaine d'années (de 1945 à 1953 et

Petit Séminaire de Mungombe, où l'abbé Albert a vécu depuis 1958 à 1964

de 1957 à 1958). Pendant ces années, il a partagé son ministère dans une petite communauté multiculturelle avec les Pères Blancs, qui n'étaient ni congolais ni abbés. L'expérience enseigne que pour vivre une réalité multiculturelle, il faut de la patience et s'attendre aussi à quelques incompréhensions et souffrances imprévues.

Mungombe, Petit Séminaire du Diocèse d'Uvira (1958-1963)

Nous sommes presqu'au terme de la vie de l'abbé Albert Joubert. Le 27.08.1958, Mgr Richard Cleire, Vicaire apostolique de Kasongo, accompagne l'abbé Albert à Mungombe, où il sera enseignant au Petit Sémi-

Équipe des pères à Mungombe en décembre 1960 : à gauche l'abbé Albert Joubert

naire et où il connaîtra les premiers Xavériens arrivés au Pays.

Étant donné que dans les divisions des Vicariats il y avait un accord entre Évêques que les missions passaient au nouveau diocèse avec les abbés qu'y étaient présents, avec l'érection du Diocèse d'Uvira, en 1962, l'abbé Joubert est incardiné automatiquement dans le diocèse d'Uvira étant donné que le nouveau diocèse prend en charge le Petit-Séminaire qui était avant au Vicariat de Kasongo. Mgr Danilo Catarzi, Missionnaire Xavérien, sera le premier évêque d'Uvira.

Photo-Portrait de l'Abbé Albert Joubert au temps de Mungombe

Le congo dans la tourmente

À ce niveau de la biographie de l'abbé Albert, nous devons faire un arrêt pour considérer les événements du Congo dans la période de l'après-indépendance. Une période de grande souffrance pour toute la population. Cet arrêt nous permettra de comprendre la grandeur et le message que l'abbé Albert nous livre avec son martyre comme membre du diocèse d'Uvira. Il faut explorer, même si rapidement, le milieu religieux, missionnaire et politique de l'Est du Congo, en cherchant de saisir l'idéologie dominante des rebelles congolais et d'illustrer quelques caractéristiques de la longue révolution-rébellion.

Premiers signes préoccupants de l'après-indépendance

Avec l'indépendance, le Congo est entré dans une situation de confusion. C'est un Pays trop riche pour ne pas être objet de convoitise des grandes nations, assoiffées de minerais, dont le Congo est très riche. Autour du berceau de la nouvelle nation, trop de Pays voulaient faire sentir le poids de leur paternité, en déplaçant vers le Congo leurs conflits internationaux. Voilà donc la Russie, la Chine, Cuba, les États Unis, la Belgique, l'Afrique du Sud se précipiter dans le territoire congolais, en essayant de faire sentir leur influence et en exploitant le sous-sol, en pillant le peuple congolais.

Certainement ils ne sont pas restés en dehors du conflit les groupes ethniques congolais qui cherchaient à profiter du patronage des nations puissantes pour prévaloir contre d'autres groupes rivaux. La situation qui s'était établie aussitôt après l'indépendance ne semblait pas être préoccupante, comme cela s'est avéré par la suite. Les Missionnaires Xavériens qui venaient d'arriver dans le territoire congolais, précisément à Uvira, où ils avaient reçu la charge d'une nouvelle fondation, cherchaient de lire la nouvelle situation en rapide évolution. Celui qui dirigeait les jeunes confrères, le père Danilo, essaye, malgré son encore bref séjour dans le Pays, de faire une lecture de la situation qui allait s'affirmer. Voilà ce qu'il écrivait dans *Fede e Civiltà*, la revue officielle de pastorale missionnaire et d'études des Missionnaires Xavériens.

Un climat de « vraie persécution » contre l'Église Catholique

> « Le jour même où les Sœurs Xavériennes commencèrent officiellement leur travail à Kiliba, dans leur Mission (le 24 décembre), a eu lieu à Bukavu un coup d'État de la part des agents lumumbistes de la Province Orientale et a eu lieu la deuxième phase : le chaos politique et la persécution religieuse. À Bukavu, chef-lieu de la Province et siège de l'Archevêque, et à Kasongo ont été assiégées plusieurs Missions. Des missionnaires, religieux et religieuses, ont été mis au cachot et frappés. Le père René De Vos, Père Blanc

de la Mission St François Xavier de Bukavu, fut assassiné. Nos Évêques, avec une grande partie de prêtres européens, ont été obligés à évacuer. En telle occasion, le Supérieur des Missionnaires Xavériens fut nommé Administrateur Apostolique *ad nutum S. Sedis*, avec les facultés et la charge de gouverner la partie des deux Diocèses confiés aux Xavériens. Nos Missions, spécialement celles de l'Uréga (Kamituga et Mwenga) n'ont pas relevé d'importants dégâts. Toutefois, ne manquent pas d'épisodes vraiment dramatiques : fuite des Sœurs de leur Mission de Kiliba (elles se sont réfugiées au Burundi), emprisonnement des confrères à Baraka (ce qui a causé l'abandon de la paroisse). Dans ce milieu de confusion, nous avons vécu des moments de vraie persécution violente, par exemple à l'égard des Sœurs de St Vincent à Uvira (sans blessures physiques sur les personnes) et des écoles catholiques d'Uvira ».

Toujours dans l'article signé par Mgr Catarzi, il y a un tableau qui mérite d'être dressé :

« L'an dernier, quand éclatèrent les désordres au Congo, au moment de la proclamation de son indépendance, même quelques Missions catholiques ont été la cible de violences de la part d'éléments troublants. Bien que la population congolaise, qui par un tiers est catholique, n'ait pas participé à telles manifestations (au contraire, elles les a maintes fois rejetées), il est arrivé que la xénophobie conjointe avec la haine contre la religion chrétienne ait atteint en quelques cas son but. Des

épisodes semblables se sont vérifiés dans l'Archidiocèse de Bukavu, dans la Province du Kivu, où quelques Missions ont été détruites ou gravement endommagées. Un Père Blanc a été tué : le père De Vos, missionnaire belge, tué le 17 février 1961, dans son presbytère, à la périphérie de Bukavu, en face de l'église de St François Xavier où il était le curé. Après avoir éloigné, avec une stratégie, les soldats qui montaient la garde de la mission, des éléments islamisés ont assailli la Mission avec l'intention de tuer tous les missionnaires. Le Père De Vos, pendant qu'il s'apprêtait à les rencontrer pour traiter une trêve, il fut directement assailli et tué dans une pièce de sa résidence. Le sang de l'apôtre a lavé abondamment le mur, comme la photo que nous publions le montre.
Si le sacrifice du père De Vos s'inscrit sur la ligne normale de l'apostolat catholique et constitue donc un épisode d'une épopée qui continue depuis vingt siècles, cela ne diminue pas la responsabilité de ceux qui pouvaient prévoir et éviter de tels actes de barbaries »[37].

Un jésuite essaye d'interpréter la situation

Un père jésuite, congolais, cherche à connaître la rébellion congolais dans les années 1960-1965. Il faut tenir compte que l'auteur fait allusion à l'histoire de la rébellion seulement pour introduire le milieu où a eu lieu

[37] Danilo CATARZI, *Fede e Civiltà*, décembre 1961, pp. 711-713.

le martyre de la Bienheureuse Anuarite. Nous sommes dans le contexte d'une biographie. Étant donné que nous aussi nous sommes en train de présenter un « présumé » martyre, l'auteur congolais offre des indications précieuses autour du contexte religieux-politique-social de la réalité, parce que le martyre des Xavériens a eu lieu dans le même climat, dans la même zone géographique, dans la même époque (la martyre congolaise a été tuée trois jours après les Xavériens). Nous donnons la parole au père Matungulu.

a) La révolution congolaise et les rébellions

Dans les documents relatifs à la cause de béatification d'Anuarite, la Congrégation pour le Culte des Saints reconstruit, sur la base d'une relation du père Esposito et sur les informations fournies de l'agence DIA et d'autres sources, la trame des rebellions qui ont donné origine à la situation dramatique du Haut Zaïre. On fait allusion explicitement aussi à la présence des Xavériens « retenus en captivités et malmenés ».

Le 15 février 1964 est occupée le chemin de fer d'Ilebo. Le 23 février sont assassinés deux professeurs belges. Le 8 mars est attaquée la mission des Pères Oblats de Marie Immaculée, et quatre missionnaires sont tués. Peu après, est enseveli vivant un prêtre zaïrois, l'abbé Lankwan. Tout le diocèse d'Idiofa, où œuvrent les Oblats de Marie, est tous sens dessus dessous. Un grand nombre de pères et de frères de cette congrégation se refugient dans le noviciat des Jésuites, à Djuma, dans le diocèse de Kikwit. Théâtre de tous ces événements est le territoire de Kwilu, dans l'actuelle région du Bandundu.

Après environs deux mois, le 18 mai 1964, éclate au Kivu la rébellion de Gaston Soumialot : le diocèse d'Uvira et les zones environnantes sont dans la tourmente. L'incendie envahit une autre région du Pays. Le 27 mai, le Katanga septentrional et le Maniema tombent dans les mains des Mulélistes. Toute la zone est mise à feu et à sang : la désolation et la terreur se répandent partout. Beaucoup d'enfants assistent impuissants à l'exécution arbitraire de leurs parents. On assiste à une tragédie sans nom. Les derniers casques bleus se retirent, le premier ministre Adula donne les démissions. Le 6 juin 1964 lui succède Tshombe, en formant un nouveau gouvernement qui se propose de mettre fin aux rebellions. Après quelque temps, le 21 juillet, les rebelles avancent et occupent Baudoinville. Soumialot annonce sans aucune pudeur qui se sont créées deux zones de rébellion : celle orientale qui lui obéit et celle occidentale qui obéit à Mulele. Le diocèse de Kongolo est envahi par les rebelles le 28 juillet… En cette localité, avaient été assassinés à sang froid vingt missionnaires Spiritains. C'était le premier janvier 1962… Tous ces Pères auraient pu se mettre à l'abri sur la rive droite du fleuve ; s'il l'avait fait, ils n'auraient pas été tués. La population qui s'enfuyait devant l'avancée des soldats, nous avait conseillé de quitter le lieu. Mais avec nous, il y avait les sœurs, les séminaristes, les malades et les vieux qui s'étaient refugiés auprès de la mission : une centaine de personnes environ. Comment aurions-nous pu nous en aller nous tous ? Et puis, pourquoi partir ? Nous en avions parlé entre nous, et personne parmi nous ne voulait partir. Nous étions décidés à œuvrer à Kongolo, avec n'importe qui, sans choisir un parti ou bien l'autre…

Mais, reprenons la suite des événements. Le 4 août 1964, les rebelles occupent Kisangani et le 12 Ubundu. Le 13, après avoir mis à feu et à sang Kalemie et Kongolo, ils s'en vont. Le 15 août occupent le diocèse de Wamba, et, en particulier, le chef-lieu. Le 20 août, la vie de nombreux otages européens est menacée et en danger. Beaucoup d'Occidentaux trouvent la mort à Mungbere. Le 26 novembre, les parachutistes libèrent aussi les otages d'Isiro. À Wamba, les rebelles massacrent un grand nombre d'Occidentaux, dont Mgr Wittebols, d'heureuse mémoire. La libération des otages de la part des parachutistes belges n'impliquait pas seulement la lutte entre ces derniers et les rebelles, avec la suite de décès parmi les otages et les rebelles ; très probablement, parmi les victimes il y a aussi des congolais innocents. Les parachutistes belges laisseront la zone de Wamba le 29 novembre 1964. L'armée régulière n'arrivera à rétablir l'ordre à Isiro que peu après le martyre d'Anuarite. L'armée nationale congolaise, en effet, occupera Wamba seulement le 29 décembre 1964. Toutes ces rébellions ont provoqué la mort tragique de 182 religieux (114 prêtres, 29 frères, 38 sœurs et un séminariste). Et avec toute probabilité, il y a eu des milliers de morts parmi les populations congolaises de ces régions dévastées. Ces informations, rapportées par le père Esposito dans le dossier relatif au procès de béatification de la sœur Anuarite, ont été fournies par l'agence DIA du 18 avril 1966. Le martyre d'Anuarite a donc eu lieu dans une période où le Zaïre, le Congo d'alors, était aux prises avec une série de rebellions éclatées à partir de 1963. À Kisangani et dans le Kwilu, les rebellions étaient menées par des groupes mulélistes, nés du mou-

vement suscité par Mulele, ancien élève des Jésuites et originaire du Kwilu. Dans le Zaïre persistent jusqu'a présent les conséquences de toutes ces rebellions[38].

1964 : ANNÉE DE SANG ET DE GLOIRE

Le père Esposito Rosario, missionnaire au Congo et expert chercheur, que nous citons abondement, fait remarquer que l'année 1964 est une année de sang et de gloire pour l'Église qui est au Congo et que les Xavériens de parme sont saisis, vivent en captivité et subissent des tortures et que trois d'entre eux sont tués :

L'année de sang et de la gloire pour l'Église zaïroise, l'année dans laquelle les martyrs de tout âge, sexe et couleur sont fauchés, pour lesquels la Pieuse Mère Église a pleuré des larmes amères (et noluit consolari, quia non sunt). Le 18 mai dans le Kivu (Est) éclate la révolte de Gaston Soumialott : Uvira et la région environnante tombe, les Xavériens de Parme sont capturés et torturés. Trois parmi eux sont tués[39].

À noter aussi que l'auteur fait allusion aux Xavériens, mais surtout il parle par rapport au Congo comme lieu des « martyrs de tout âge, sexe et couleur ».

Étant donné l'importance du sujet, nous voulons écouter une autre opinion sur la révolte muléliste de l'année 1964 : nous la prenons de la recherche du père Turco.

---

[38] PESENTI, *La Beata Anuarite Nengapeta, Vergine e martire, pp. 19-25.*

[39] ESPOSITO ROSARIO F. (AVEC LA COLLABORATION DE E.SOMERS S.J.), Anuarite vierge et martyre zaïroise, pp. 107-108.

La révolution commence « avec la révolte de Mulele, chef révolutionnaire des *Simba*[40] : il veut reprendre le flambeau de Lumumba, victime des réactionnaires belges et congolais qui voulaient défendre la situation d'avant l'indépendance. Cette révolution, d'inspiration chinoise et marxiste, s'oppose au gouvernement central et s'étend rapidement dans l'Est du Pays (d'Albertville, à Kabalo, à Stanleyville), contre le gouvernement central alors dirigé par Tshombe. Elle essaiera d'atteindre Bukavu, vers le nord, mais sera stoppée à la frontière rwandaise. Nous pouvons relever trois raisons du succès initial de la révolution mulélistes.

L'historien Baur affirme que le mulélisme était une réaction à l'insatisfaction générale du Pays : « La révolution muléliste représentait la clameur désespérée des populations rurales découragées qui n'avaient connu de l'indépendance que des aspects négatifs »[41], à savoir, le manque de bonne gouvernance, la course au pouvoir, le désintérêt vis-à-vis du bien publique, l'incapacité à encadrer les structures de l'instruction primaire et secondaire.

---

[40] Pierre Mulele, né le 11.07.1929 dans la Province de Bandundu, à l'est de Kinshasa, avait fait partie du cercle restreint des collaborateurs de Lumumba et en 1960 avait été nommé ministre de l'éducation nationale à Kinshasa. Lors de l'arrestation de Lumumba, il était au Caire, et au lieu de rentrer au pays, il s'était refugié en Chine, où il avait puisé ses idées communistes-maoïstes, qu'il essaiera d'appliquer une fois de retour au Congo en 1963. Il lance la rébellion le 02.08.1963. Il a été tué à Kinshasa le 02.10.1968.

[41] John BAUR, *2000 ans de christianisme en Afrique. Une histoire de l'Église africaine*, éd. Paulines, Kinshasa 2001, p. 362.

En lisant les témoignages de nos missionnaires, nous repérons une deuxième raison du succès des mulélistes : leur recours aux pratiques liées à un pouvoir octroyé des féticheurs (*wafumu*) semait partout de la peur et du respect, ou bien, l'attitude de celui qui préfère ne pas se mêler avec des personnes qui ont un pouvoir capable de nuire. Le fait que les mulélistes brandissaient des branches, torse nu, forts de l'onction reçue des *wafumu*, marchaient contre l'ennemi sans rien craindre. La croyance en cette force magique faisait remporter la victoire.

La troisième raison remonte aux intrigues politiques liées au contexte mondial de guerre froide entre communisme et capitalisme, où l'Union Soviétique (URSS) et les États-Unis luttaient pour la suprématie. Gbenye, premier ministre soutenu par la révolution, s'aligne du côté communiste jusqu'à s'opposer au gouvernement de Kasa-Vubu et de Tshombe. Ces luttes ont déclenché un mouvement de violence qui a causé beaucoup de victimes.

Dans le diocèse d'Uvira, les *Simba* prennent du terrain par étapes : la plaine de la Ruzizi (15 avril), Uvira (15 mai), Ubembe (25 mai). N'ayant pas d'autre choix, Tshombe se résigne à engager des mercenaires pour stopper la révolution. Il se tourne vers les États-Unis et vers la Belgique qui consentent à augmenter leur assistance logistique et militaire. À partir d'août 1964 les villes sont reprises par l'ANC et les mulélistes connaissent des échecs cuisants. Des cruelles représailles sont à craindre. Dans ce contexte a lieu la mort de nos confrères »[42]

[42] TURCO, *Témoins*…, p. 107.

b) Qui sont les rebelles simba ?

Comme nous avons déjà dit, l'Église a déjà déclaré le martyre d'une religieuse congolaise, Anuarite Clémentine Nengapeta, et du Supérieur Général de la « Congrégation des Missionnaires Serviteurs des pauvres », le père Francesco Spoto. Ils ont été tués « in odium fidei » pendant cette période tourmentée de transition du Congo, au sein de la rébellion muléliste. Les causes de canonisation sur le martyre ont continué à mettre en lumière ces moments tourmentés de l'histoire congolaise, liés aux devises révolutionnaires et aux rébellions des années 1960-1965. Les biographies de ces deux martyrs sont donc une source de référence sûre pour lire les événements du Congo et pour interpréter les idéologies qui les inspiraient, parfois clairement orientées à l'athéisme et à l' « odium fidei », comme nous chercherons de montrer dans les pages qui suivent. Nous tâchons donc d'explorer quelque chose autour de l'idéologie et des événements qui ont caractérisé l'action des rebelles congolais, où ont connu la mort le frère Vittorio et les confrères Xavériens les pères Luigi Carrara et le père Giovanni Didonè, ainsi que l'abbé Albert Joubert du Diocèse d'Uvira.

Les rebelles portent le nom de « simba » qui, en kiswahili, signifie lion. Ils partent pour les actions militaires le visage décoré d'argile rouge ou de caolin, torse nu, couverts de toute espèce d'amulettes. Les chapeaux sont faits de feuilles de palme ou de peau de léopard. Les Simba ne peuvent ni doivent se laver ou se raser la barbe, ni encore s'arrêter ou se tourner en arrière pendant une bataille. Ils doivent toujours avancer,

parce que, protégés par des exorcismes rituels, ils sont convaincus que les balles de l'ennemi ne sont pour eux qu'une éclaboussure d'eau. Celui qui tombe c'est parce qu'il n'avait pas respecté les prescriptions. Les balles de l'Armée Nationale Congolaise, ANC, ne constitue donc pas du tout un danger !

Mgr Bertolone note dans sa biographie sur Spoto :

La plupart de ces Simba étaient des garçons malheureux et démunis. Au début, ils semblaient des bons gens et bien disposés envers les Missions[43].

Les Simba avait un certain nombre de prescriptions rituelles et aussi morales, qui duraient pour un certain temps : par exemple, ils ne pouvaient pas avoir des relations sexuelles, jusqu'au moment où ils choisissaient comme personnes de service soit des hommes soit des fillettes ; ils ne pouvaient pas toucher ni les personnes ni les objets « non consacrés ». Donc, s'il fallait leur offrir une cigarette ou leur donner un message, il fallait les déposer par terre. La mère terre faisait tomber toute impureté, et le Simba alors pouvait prendre possession de l'objet. Très rapidement, tout ce complexe de prescriptions, dont quelques-unes avaient un aspect assez noble, tombèrent en désuétude totale[44].

Reprenons la présentation d'Esposito :

Les attaques ont lieu dans une atmosphère d'euphorie macabre. Il y a quelque temps, un octogénaire qui

---

[43] Vincenzo Bertolone, *E il mandorlo fiorì. Tracce del 'Volto' in padre Francesco Spoto*, éd. Dehoniane, Bologna 1999, p. 192.

[44] Ibidem, pp. 192-193.

habite à Kisangani depuis 1911, fut interrogé par un journaliste sur ce qui était arrivé…

Il répondit : « Je ne suis pas fou, mais je vous assure que plutôt de voir les choses que j'ai vues, il vaut mieux que tu boives du poison toi et tes enfants ! Cela, au moins, plutôt que de voir comment ta maman, ta femme, tes filles et tes sœurs sont atrocement violentées sous le soleil, ou bien que ton père, et tes frères soient faits en morceaux, tout vivant, à coup de machette, d'ici peu. Moi je ne serai plus en ce monde, mais la dernière chose que je peux encore demander à Dieu est qu'il délivre le Pays de telles choses ».

Après avoir dit ces paroles, les larmes descendaient sur les joues rugueuses du vieil homme. Et il n'est pas le seul qui, en me parlant de ces événements, éclate aux sanglots.

Cherchons donc à comprendre davantage cette tragédie « inhumaine ». Le vieux qui laisse son témoignage est à Kisangani. La chute de Stanleyville (actuelle Kisangani), le 4 août 1964, et ce qui en est suivi, peut être considérée emblématique pour comprendre les atrocités commises au nom de la révolution :

Stanleyville est appelée « capitale de la République Populaire du Congo ». Commence l'orgie de sang pour souligner la victoire. Ils tuent Balepa, secrétaire provincial, ensemble aux notables de la ville, Musanga Jules, Mundeke Augustin, Sabiti Mabe, Alfred Bonongoli, Yolebo Marcel. Pris au dépourvu, ils sont fusillés ou égorgés chez eux. Les persécutions furent macabres, en d'autres mots, diaboliquement théâtrales. Tous les matins, les gens doivent aller applaudir le meurtre des leurs chers ; les victimes sont choisies surtout parmi les

intellectuels, retenus la longue main du pouvoir. Mais c'est surtout l'exécution de Georges Kobonyange, ministre provincial de Stanleyville, qui suscitera une vraie terreur. Personne n'aurait plus arrêté les Simba ! Les comandants donnent seulement un ordre : « Tuer, tuer, tuer tous les chefs des différents partis qui ne soient pas le leur... à mort ! »

Puis, arrive le général Olenga ; on craint d'autres massacres. Mais il semble que le général lui-même est étonné de savoir qu'en quelques jours pus de 30.000 personnes sont exécutées. Les carnages continueront jusqu'à quand le Gouvernement Central ne parviendra pas à avoir le dessus sur les Simba dévastateurs...

Entretemps, d'autres Simba continuent à détruire l'intérieur de la Province. Le 8 août ils sont à Isiro ; toujours plus aveuglés par la haine, ils attaquent surtout les missions, et les massacres deviennent plus cruels. Pour être jugés « intellectuels », et donc des potentiels ennemis, il suffit de savoir lire et écrire. Tombe victime aussi Mubaya, le Gouverneur de la Province de l'Uele. Des missionnaires, des enseignants, des fonctionnaires et commerçants payent le prix des « meteka » : expression de mépris pour indiquer « ceux qui ont une vie aisée ». Domine le colonel Yenge, avec ses différents subalternes tels qu'Olombe et Ngalo. Le 14 août tombe Buta. Le lendemain, les Simba sont à Wamba. Le cercle se restreint[45].

---

[45] PALADINI-MINA, *Anuarite, martire africana: Zaire 1939-1964*, pp. 73-75.

c) Les différentes idéologies des rebelles

Pour comprendre si dans le meurtre d'autant de prêtres, religieux, religieuses, blancs ou autochtones, il y avait de l'*odium fidei*, nous devons creuser sur les bases idéologiques qui inspiraient les rébellions unies aux atrocités des rebelles Simba. Nous suivons la documentation qui nous offre la biographie du Bienheureux Francesco Spoto, présentée par le postulateur de la Cause de canonisation, Vincenzo Bertolone, maintenant Évêque de Catanzaro. La cause de martyre du père Francesco Spoto a permis d'approfondir les différentes positions idéologiques des rebelles et cela à partir de témoignages rassemblés et synthétisés par le père Esposito, déjà cité.

d) Deux catégories de rebelles

L'évêque de Mahagi, Mgr Runiga, présentait dans une de ses lettres, deux catégories de rebelles. Sa réflexion est remarquable : « la présence de missionnaires blancs ou noirs qui enseignaient une autre liberté, celle qui vient de l'Évangile, était l'obstacle principal à la liberté de conception communiste ».

(...) Les quartiers généraux, que les rebelles dirigeaient au Zaïre, étaient de deux factions qui se répartissaient la jeunesse zaïroise de jour en jour plus violente et anarchique, au fur et à mesure qu'elle gagnait du terrain.

a. C'est ainsi que se trouva au Zaïre une jeunesse rebelle, d'obédience politico-économique qui s'attachait en général aux seuls européens civils et aux

Zaïrois riches. Et cela pour prendre possession de leurs biens et de leur pouvoir.

b. *La seconde catégorie de rebelles était plutôt d'obédience idéologique : ces rebelles étaient dirigés par des Zaïrois qui avaient fait leurs études en Union Soviétiques et en Chine. Ces derniers sont des rebelles d'obédience soviétique-chinoise qui attaquaient (ou combattaient) de préférence les Missionnaires européens et les prêtres, religieux, religieuses zaïroises.*

Notre Diocèse de Mahagi-Nioka a perdu un abbé et un séminariste à Mahagi, tandis que tous les autres prêtres et les religieuses avaient réussi à fuir.

Le père Francesco Spoto a été victime de cette catégorie de rebelles d'obédience soviétique-chinoise, pour lesquels l'obstacle principal à la liberté de conception communiste était sans aucun doute, la présence de Missionnaires blancs et noirs qui enseignaient une autre liberté, celle qui vient de l'Évangile de Jésus-Christ[46].

e) Le communisme athée, grand modèle pour la révolution congolaise

Toujours en relation à la mort du père Francesco Spoto, nous relevons l'idéologie de base du mouvement des *Simba*. À noter l'affirmation : *L'idéologie pour laquelle les Simba étaient prêts au sacrifice suprême était, comme il a été déjà dit, le matérialisme athée révolutionnaire et antireligieux typiquement marxiste-léniniste, africanisé sous certains aspects*.

Nous citons :

---

[46] BERTOLONE, *E il mandorlo fiorì*…., p. 196-197.

L'action méthodique, psychologique, politique des cadres dirigeants du parti lumumbiste, qui visait principalement à endoctriner les jeunes recrues congolaises qui pour compléter la formation passaient des longues périodes en Union Soviétique et en Chine, où ils apprenaient les techniques de recrutement et d'encadrement idéologique-militaire, transforma les jeunes simples, pour la plupart pauvres et donc insatisfaits de leur condition, en des guerriers enthousiastes et prêts à donner la vie pour l'idéologie du Chef.

L'enthousiasme des jeunes devint rapidement – procès bien connu à toutes les idéologies totalitaires – fanatisme délirant jusqu'au point d'effacer les valeurs dans lesquelles ils s'étaient identifiés jusqu'alors et pour lesquelles ils avaient cru, à savoir les racines du village, du clan, de la vie pauvre mais saine, basée sur le respect pour les chefs de famille et sur la gratitude envers les bienfaiteurs, parmi lesquels les missionnaires chrétiens.

Il n'a pas fallu longtemps pour que ces jeunes, attirés par le port des armes, se révoltent contre ceux en qui ils avaient cru et dont ils avaient bénéficié.

Les Simba priaient, adoraient Patrice Lumumba, même « in memoriam ». Ils disaient : « Notre Lumumba est un autre Annibale qui tient tête aux belges. C'est bien lui qui est en train de se battre pour nous obtenir l'indépendance ». « Lumumba est plus grand que Jésus Christ. Celui-ci est le Messie des blancs, tandis que Lumumba est le Messie pour les noirs ».

« Les missionnaires blancs sont des menteurs. Ils prêchent Jésus, sauveur des blancs, mais notre sauveur est Lumumba ; c'est lui que nous devons prier et adorer ». Le père Rosario Esposito nous informe que : «

Les Simba passaient des moments assez raisonnables à des moments d'extrême méchanceté ». L'idéologie pour laquelle les Simba étaient prêts au sacrifice suprême était, comme nous l'avons dit, le matérialisme athée révolutionnaire et antireligieux typiquement marxiste-léniniste, africanisé sous certains aspects. Inévitablement ont été donc touchés des hommes (religieux et religieuses, blancs et autochtones) et des institutions religieuses (protestantes et catholiques) : les missions, les églises, les écoles, les hôpitaux, les dispensaires, les centres de santé, les foyers, etc. Avec la sécession et la guerre contre le Congo « officiel », les casques bleus et les mercenaires, les religieux et aussi les soi-disant partisans furent assimilés à tous les autres blancs exploiteurs et racistes[47].

Une foule de témoins, un martyrologe sans fin

La longue liste de martyrs

Voilà donc cette nouvelle, longue et glorieuse « litanie des martyrs congolais », où on insère les missionnaires européens, assassinés souvent cruellement, dans les années 1964-1965 : ils remplissent presque 2/3 du « martyrologe » du père Luc de l'Arbre (de la page 37 à la page 150, sur un total de 222 pages !)

---

[47] BERTOLONE, *E il mandorlo fiorì*, ... p. 193-194. Il y a plusieurs renvois à la biographie d'Anuarite écrite par le père Esposito, mais aussi à la *Positio*, qui a été construite sur des témoignages jurés ou sur des documents sûrs.

Je ne fais que rappeler ici les dates, les chiffres et l'appartenance. Les symptômes de la tempête effrayante se manifestèrent ici et là déjà dans la première moitié de l'année 1964. Ainsi, déjà au commencement de la rébellion de Mulele au Kwilu, en janvier 1964,

- Le 22.01.1964, à Kilembe, sont massacrés 3 Oblats de Marie Immaculée ;
- Le 26.06.1964, à Nakiliza, est tué le provincial des frères maristes, le frère Ettinger Edoardo ;
- Le 22.07.1964, à Kindu, est tué le frère mariste Lucien Vandamme ;
- Le 07.08.1964, à Kabondo (Kisangani) est assassiné l'abbé Vincent Munyororo, aumônier militaire ;
- Le 11.08.1964, à Lubuye (Albertville) sont abattus deux Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) : Le 07.09.1964, un frère de Mill Hill et trois sœurs O.L., en fuyant les rebelles, se noient dans la rivière Lulonga, près de Bonginga ;
- Le 23.10.1964, à Tshumbe est tué le père Lambert Jansen, passioniste ;
- Le 08.11.1964, un père de Mill Hill est assassiné devant son église à Yamboyo (Basankusu).

Mais le coup fatal et infernal s'est déchaîné aussitôt la diffusion via radio de la nouvelle de la descente des parachutistes belges sur la ville de Kisangani, à l'aube du 24 novembre 1964, et de l'immédiate libération de la ville et des nombreux otages qui y étaient concentrés. Souvenons-nous que Kisangani avait été proclamée la capitale du mouvement muléliste.

- Le 24.11.1964, dès que la nouvelle de la « libération » de Kisangani est répandue, à Paulis, le soir, sont

tués le père Armani Remo, missionnaire combonien de Trente, un missionnaire protestant américain et 10 autres blancs ;

- Le 25.11.1964, à Stanleyville/Kisangani sont massacrés 10 Prêtres du Sacré Cœur et 15 sœurs de trois congrégations différentes ;
- Le 25.11.1964, à Paulis, sont tués 4 dominicains ;
- Le 25/26.11.1964, à Mambasa, parmi les Pygmées, sont tués 4 Petits Frères de Jésus :
- Le 26.11.1964, à Watsa, sont massacrés 6 dominicains et 9 sœurs dominicaines de Namur ;
- Le 26.11.1964, à Wamba, est tué l'évêque Wittenbols Joseph avec sept autres Prêtres du Sacré Cœur ;
- Le 27.11.1964, à mi-chemin entre Djolu et Kisangani, deux Mill Hill sont massacrés par les rebelles farouches qui s'enfuient de Kisangani ;
- Le 27.11.1964, à Aba (Mahagi), après un interminable calvaire, sont massacrés six Pères Blancs et 4 sœurs de Marie ;
- Le 27.11.1964, à Bafwasende, sont tués 7 Prêtres du Sacré Cœur ;
- Le 28.11.1964, à Baraka et Fizi, sont tués 3 Missionnaires Xavériens et l'abbé Joubert ;
- Le 01.12.1964, à Paulis, dans la nuit entre le 30 novembre et le 1er décembre, est martyrisée la sœur Anuarite Nengapeta, proclamée bienheureuse par St Jean-Paul II, à Kinshasa, le 15.08.1985 ;
- Le 01.12.1964, à Bunia, sont assassinés 3 Pères Blancs (Missionnaires d'Afrique) ;
- Le 01.12.1964, à Rungu, sont tués 3 dominicains et 3 comboniens.

Les dernières victimes missionnaires des coups de queue de la tempête mortifère, ont été les suivants :

- Le 27.12.1964, à Birindi, meurt le père Spoto Francesco, supérieur général des Missionnaires Serviteurs des Pauvres, suite aux blessures subies en novembre dans la mission, où il avait voulu rester seule pendant qu'il avait ordonné aux confrères de se mettre à l'abri dans la forêt[48] ;
- Le 22.02.1965, à Mahagi, sont tués l'abbé Gonsalve Tsandi et un grand-séminariste, tandis que l'évêque, avec des abbés et des frères et des religieuses africaines ont pu se mettre à l'abri en brousse vers la mission de Logo ;
- Le 06.06.1965, à Gifuza (Idiofa), l'abbé Lankwan est tué avec un séminariste et deux élèves.

Jusqu'au terrible coup final :

- Le 30.05.1965, à Buta, où furent massacrés 3 pères capucins, 20 pères croisés et 7 frères de St Gabriel, en mettant fin à un calvaire interminable, commencé déjà en septembre 1964 pour les capucins et depuis le 24 novembre 1964 pour les frères de St Gabriel.

Toutes ces souffrances qui ont été infligées aussi bien aux blancs qu'aux noirs, nous renvoie aux « Acta Martyrium » de l'Église primitive. Souffrances inouïes, supportées pour le Christ.

---

[48] Je fais remarquer que l'Église a déjà reconnu le père Francesco Spoto martyr, tué *in odium fidei* : Benoît XVI approuve le décret sur le martyre le 26.06.2006 et il le proclame Bienheureux le 21.04.2007.

Nous rappelons trois événements tragiques qui ont été documentés. Ils sont significatifs pour nous faire comprendre la situation et le milieu où notre frère Vittorio a donné la vie. Ils nous font comprendre également comment son corps a été maltraité après la mort.

a) Le chemin de croix des Pères Blancs

Ce qui est présenté ci-dessous est tiré des témoins oculaires. La persécution aussi contre le clergé et les religieux autochtones difficilement peuvent être justifiés seulement avec des motivations politiques ou des revendications racistes, si on excluait l'*odium fidei*. Dans le témoignage qui suit, ressort avec clarté l'attitude persécutrice vis-à-vis de l'Église. Ce n'est pas seulement une question raciale. Il est question de l'appartenance au Christ et à l'Église. On peut lire les témoignages qui suivent avec les dispositions d'âme avec lesquelles nous pourrions lire les Actes des Martyrs de l'Église primitive. (J'ai ajouté les différents sous-titres pour faciliter la lecture).

Pris en otage

Le 11 août 1964, à Lubuye. Le matin, à 6h, un groupe d'hommes se présentait à la mission et demandait aux Pères de les accompagner immédiatement au Quartier Général des troupes de l'Armée Populaire de Libération. Il y avait, en ce moment-là, les pères Van Den Broeck et Jaeger. Le père Stove venait de commencer la Ste Messe mais il devait l'interrompre subitement.

Le père Van Audenaerde était au Collège pour célébrer chez les Sœurs. En ce moment-là ils ne nous ont pas maltraités, au contraire, ils ont été très courtois. D'autres groupes se dirigeaient vers les Sœurs et les Frères. Ils ne volaient rien à la maison, mais ils cherchaient une radio-émetteur (ce qui n'existait pas à Lubuye).

Les sœurs pouvaient rester. Tous les autres se sont mis en route. Le père De Vinck a dû interrompre lui aussi la Messe. Ensemble nous sommes partis en parcourant les 3 km qui séparent la mission du Quartier Général. Ils nous ont obligés à déposer nos lunettes, à prendre en main une tige de manioc et à chanter. Mais encore ils ne nous frappaient pas. À 500 mètres du Quartier Général, nous devions faire un tour et passer pour le marché, après avoir enlevé les chaussures et les chaussettes, les pieds nus.

Au Quartier Général, les jeunes étaient très excités et ils nous menaçaient avec leurs fusils et avec leurs machettes. Quelqu'un recevait au dos des coups de bâton. À la fin, nous pouvions rentrer au Quartier Général. À l'intérieur tout était plus calme ; ils nous demandaient nos documents, mais nous n'avions pas pu les amener de chez nous.

Procès farce, mauvais traitements, premiers meurtres

Le Secrétaire se fâchait et il disait : « La radio dit que nous sommes communistes, qu'il faut s'opposer à nous ; les Pères font de la politique, ils cachent des militaires. Ils vont la payer cher ».

La camionnette les aurait ramenés pour chercher nos documents. Entretemps ils continuaient à nous frapper,

le frère Primus avait une plaie profonde à la tête et, parfois, il tombait. Ils refusaient de l'amener à l'Hôpital. Nous passions proches de la maison des frères. Ce n'était plus question de chercher les documents, mais ils se sont mis à tout casser et à piller. Les Pères De Vinck et V.D. Broeok restèrent près des frères. Nous continuions vers la mission. Là, les jeunes étaient en train de tout piller. Ils nous menaçaient en disant que nous mourrions tous ce jour-là.

Nous nous sommes donnés l'absolution générale l'un l'autre. Ils nous ont fait monter sur la camionnette et redescendre. Les pères Stove et Lenaers marchaient suivis à 5 mètres d'un jeune garçon avec un fusil. Après 20 mètres, le père Stove a regardé en arrière et il a été immédiatement frappé à mort avec une balle. Il tomba sans dire aucun mot ni sans faire aucun geste.

Le père Laeners regardait lui aussi en arrière et il fut abattu. Le docteur disait plus tard que les balles avaient saisi la partie gauche du thorax et que la mort avait été immédiate. Alors ils ont fait descendre de la camionnette le père Audenaerde. Il passait outre les cadavres de ses confrères et se mit à courir en criant : « Je vais au ciel, Dieu gagnera ! ». Ils lui tirèrent deux coups de fusil et il fut atteint au bras droit. Le père s'arrête tout en saignant. (Nos couronnes du Rosaire étaient restées à la mission). Le garçon voulait encore tirer mais le chargeur était vide. Ils firent descendre le père Dejaeger pour le tuer, lui aussi. Mais un autre garçon leur ordonna de ne pas tuer tout le monde.

Le père Van Audenaerde pouvait remonter sur la camionnette, mais ils lui ordonnèrent de ne pas salir avec son sang les matelas (volés). Le père saignait

beaucoup. Nous avions lié une chaussette autour du bras. Nous continuions le voyage pour aller déposer les effets volés et nous sommes passés à nouveau devant la maison des Frères, mais il n'y avait personne. Chez les Sœurs et dans un autre endroit, les jeunes cherchaient encore d'autre matériel volé. Ils nous déposèrent au Quartier Général et ils nous ont donné la permission d'aller à l'Hôpital. Mais nous n'avions pas le courage d'y aller tout seuls. L'après-midi, un jeune nous a accompagnés à pied. Nous pouvions ainsi soigner le père Van Audenaerde et nous constations que l'os du bras droit avait été cassé nettement par la balle. Les corps des deux Confrères ont été amenés le lendemain à l'Hôpital et ils ont été enterrés aux cimetières près du Christ Roi.

L'abbé Thomas, Congolais, cru mort à cause des coups subis

Les sœurs congolaises ont été très maltraitées. Les Maisons ont été complètement pillées chez les Sœurs et les Frères. L'abbé Thomas, que nous croyons mort, a été très malmené et abandonné dans un mauvais état devant sa maison. Mais il a repris conscience plus tard et il s'est caché dans la maison ; puis il a pu se traîner avec peine, avec l'aide des chrétiens, jusqu'à l'hôpital. Sa tombe avait été déjà creusée, mais, par la grâce de Dieu, elle n'a pas été employée[49].

---

[49] Récit tiré d' un texte dactylographié, conservé dans les Archives Générales des Missionnaires Xavériens à Rome.

Albertville

Le révérend Père Régional, de retour d'Albertville, m'a donné quelques nouvelles que je me précipite à vous communiquer, en sachant que vous tous, vous étiez unis à nos confrères de cœur et d'esprit ainsi que dans la prière. Tous les Pères et Abbés ont été amenés avec force à Albertville depuis les missions de Sola, Makutano, Bulula et Nyunzu. À Albertville il y avait ainsi 18 pères et 6 abbés. Le 11 août, le père Michielsen était chez les Sœurs ; il a pu se cacher à la clinique et y rester.

Cruautés, souffrances, menaces de mort

Tous les autres ont dû marcher pied-nus pour 6 km jusqu'au camp militaire. On a pu amener les blessés à la clinique, grâce surtout à l'intervention du docteur.

Ils sont restés au cachot pendant 8 jours, habillés seulement des caleçons et d'une chemisette ou d'une liquette. Ils ont été frappés et maltraités à plusieurs reprises, ces jours-là. Parfois, ils devaient, sous la menace des fusils, célébrer la Messe ou, du moins, faire semblant comme s'ils étaient en train de célébrer.

Puis ils sont restés pendant trois semaines à la clinique, logés parmi les mulélistes. Ils recevaient la même nourriture, surtout des haricots. Ils étaient régulièrement frappés et menacés. On prenait un ou deux et on les faisait sortir. Nous entendions tirer des coups de fusil. Puis on les faisait entrer à nouveau. Ainsi nous n'étions jamais tranquilles, jamais sûrs, toujours avec la menace d'être tués. Jour et nuit, ils étaient dérangés

et empêchés de trouver un peu de repos, même pas la nuit. Ils devaient aller travailler avec les peu d'habits qu'ils portaient.

Les Sœurs blanches et noires habitaient ensemble dans une petite maison près de la clinique. On ne les a pas beaucoup importunées.

Le père Karel Stoops avait deux bras et l'épaule fracturées. Le père Jan Defour voulait sauver encore un peu de matériel en le cachant dans le plafond ; mais il est tombé de l'échelle et il s'est fracturé la cheville et le talon.

Ainsi sur ce pied, il a été obligé de marcher plusieurs km. Le père Cogels a un bras fracturé et le corps couvert de plaies. Le père Jan Martens a été fortement frappé, surtout à la tête et, dans cette situation la tête saignante, il a été obligé de danser. Le père Meeus a deux bras cassés.

Face à toutes ces souffrances, nous ne trouvons pas de paroles pour exprimer ses sentiments. Et pendant que nous énumérons les souffrances corporelles, comment deviner toutes les autres souffrances, qui sont moins visibles mais pas moins terribles ? Nous comprenons alors comment tous ont été retrouvés dans un état d'extrême épuisement, sans plus de forces physiques et psychiques. Et, d'autre part, ce qui étonne, ils étaient tous animés d'une force surnaturelle extraordinaire[50].

---

[50] Récit tiré d' un texte dactylographié, conservé dans les Archives Générales des Missionnaires Xavériens à Rome.

b) L'assassinat de Stanleyville (22-28 novembre 1964)

Il s'agit d'un rapport bien documenté par des témoins oculaires comme le frère Richard Mabanza. Ceux qui ont livré leur témoignage sont dignes de confiance. En lisant leur récit, on ne peut pas rester indifférent. On a l'impression d'être face à des martyrs authentiques. Le 22 novembre 1964, ils logeaient à la Procure des Pères du Sacré Cœur à Stanleyville : ils étaient 74 missionnaires (Pères, Frères et Sœurs) et une famille de Protestants. Ils venaient des missions d'Opienge, Banalia, Yaleko, Basoko, Stanleyville, Opala, Ikela, Lolo et d'autres missions. (J'ai ajouté les différents sous-titres pour faciliter la lecture).

Prisonniers des Simba

En un seul jour, les Pères, les Frères et les Sœurs de Ponthierville étaient mis au cachot par les rebelles Simba et envoyés par le train en direction de Stanleyville. La plupart des Pères, qui étaient arrivés en train de Ponthierville et qui s'étaient arrêtés à la rive gauche du fleuve Congo, étaient amenés le soir du dimanche directement en prison à la rive droite. Se trouvaient ainsi à la mission de la rive gauche seulement le père Ten Bosh, avec le frère Damien et trois frères congolais : Jean-Marie, Cyprien et Richard. Vers minuit du dimanche, les Simba vinrent réveiller les Pères et les Frères, en conduisant avec eux les Sœurs qui étaient arrivées de Ponthierville. Ils en avaient eu pitié et ils les avaient amenées à la Mission, afin qu'elles puissent se reposer. Mais ils obligèrent le père et le

frère Damien à les suivre jusqu'au cachot. Les sœurs arrivées de Ponthierville allaient loger chez les Sœurs Dominicaines, où se trouvaient déjà deux sœurs franciscaines.

Intervention des parachutistes belges

Mardi matin, le 24 novembre, arrivèrent les avions américains avec les parachutistes belges qui entreprenaient la grande opération de sauvetage des européens qui, depuis plusieurs mois, étaient tenus en otage par les rebelles et continuellement menacés de mort.

De la rive gauche on voyait circuler des avions sur la ville, sans comprendre la raison pour laquelle les pilotes se limitaient à survoler la zone sans tirer de coup. Les simba, de leur côté, ne faisait que tirer sur les avions, mais sans les frapper car ils volaient trop haut.

En peu de temps, les européens de la rive gauche venaient libérés par les parachutistes et ils étaient conduits immédiatement vers l'aéroport pour être transportés avec les avions américains jusqu'à Léopoldville.

Procès-farce, style chinois

Malheureusement, à la dernière minute, les simba avaient exécuté l'ordre qui leur avait été donné par leurs chefs, à savoir, d'exterminer tous les européens en cas d'attaque des soldats, et ils avaient déjà commencé à tirer comme des fous sur les religieux et sur les civils qui étaient leurs prisonniers, sans distinction. 28 européens furent ainsi tués, sans compter ceux qui mourront suite aux blessures reçues dans l'attaque.

Vers 11h, les rebelles se dirigent vers la mission de la rive gauche, en amenant avec eux les pères qu'ils gardaient en captivité, en les accusant d'avoir caché une radio-émetteur avec laquelle ils auraient transmis les informations aux avions. Ils ont commencé à chercher partout, pendant plus d'une heure, sans rien trouvé, étant donné que nous n'en avions pas. Ils s'en allèrent insatisfaits, pour revenir à 13h30 en demandant qui avait tiré un coup de fusil et pourquoi. Mais les pères n'avaient aucun fusil et donc personne ne pouvait avoir tiré.

C'était toutefois évident que les rebelles cherchaient un prétexte quelconque pour pouvoir s'acharner sur les prisonniers, n'ayant plus aucun pouvoir contre les militaires qui avaient conquis la rive droite de la ville.

Ils insistaient en accusant le père Ten Bosch d'avoir tiré. Le père niait le fait. Les simba se fâchaient et obligèrent le père Ten Bosch et le frère Damien à enlever les souliers ainsi que les chaussettes et à s'assoir au sol. Les frères congolais ont été forcés à s'en aller dans leurs chambres et à y rester...

Cruautés des simba sir les prisonniers

Pendant tout l'interrogatoire, les simba frappaient le père avec la crosse du fusil sur la tête et au dos. Après cela, le comandant ordonnait de ramener tous les européens en prison. Quelques simba ajoutait en disant qu'il fallait mettre au cachot aussi les frères congolais, parce qu'ils connaissaient tous les secrets des européens. Se formait alors un cortège de simba qui criaient et qui gesticulaient en entourant les Pères, les Frères et les Sœurs pour les conduire au cachot.

La prison qui avait été choisie, était la vieille maison du Directeur CFL (société de transports de chemin de fer). Cette maison n'était pas loin de la mission et elle avait une cave qui n'avait que 4 petites prises d'air. Pas de lumière, et beaucoup d'humidité. Les soldats qu'avant était à Stanleyville et qui avait été chargés de surveiller l'Armée Nationale Congolaise, avaient choisi cette maison comme leur base et la cave comme leurs toilettes. Eh bien, c'est dans la saleté de cette cave qu'ont été enfermés les Pères, les Frères et les Sœurs. Il n'y avait pas assez d'espace pour que tous puissent s'assoir par terre. Certains étaient couchés, d'autres assis et la plupart debout. À tour de rôle, ils s'asseyaient ou se couchaient. À tour de rôle ils pouvaient respirer un peu d'air plus sain à travers les 4 petites prises d'air. Il ne leur fut pas permis de sortir pour qu'ils se soulagent et ils étaient obligés de le faire dans la cave. Le lendemain seulement il leur fut permis de quitter la cave pour quelques moments.

Non seulement les blancs en prison

Dans cette cave il y avait : les pères Trausch, Shuster et Ten Bosch, les frères européens Henri Vanderbeek et Damien Brabers ; les frères congolais Richard Mobanza, Cyprien Dupou et Jean-Marie Likosi ; sept sœurs de Ponthierville, 4 sœurs dominicaines et 2 sœurs franciscaines de Stanleyville. En plus, il y avait deux familles de pasteurs protestants, M. Harrison avec sa femme et les 4 enfants ainsi que M. Taylor. Enfin il y avait un cultivateur de Ponthierville, M. Cool.

Plus tard les simba prenaient à part le frère congolais Richard et ils voulaient l'obliger à violenter une sœur. Devant son refus catégorique, ils l'ont maltraité sévèrement. Après lui, ils tentèrent d'obliger le frère Damien, mais ils obtinrent le même échec. Puis, c'était le tour du père Trausoh et du frère Henry. Plus ils voyaient leur échec, plus ils devenaient cruels, avec des coups et des injures. Les simba décidèrent alors d'appeler une à une les sœurs au niveau supérieur de la maison. Leur but était évident. Mais les sœurs refusèrent catégoriquement. Pris de fureur, les simba descendirent alors dans la cave, séparèrent une sœur des autres à coup de poings, de pied et avec les fusils, l'amenèrent au niveau supérieur et la donnait à 4 simba... Et ainsi de suite pour toutes les sœurs. Quand, en pleurant, une sœur descendait épuisée, c'était le tour d'une autre. Et toutes durent subir une telle infamie, sauf la femme du pasteur protestant, mère de 4 enfants, parce que considérée trop âgée. Pendant toute leur captivité, personne ne leur amena de la nourriture. Ils souffrirent surtout la soif. Le frère Jean-Marie reçut un peu d'eau dans le casque d'un simba, en payant 200 francs. Plusieurs en burent une gorgée. Toute la matinée du 25 novembre, les pauvres prisonniers restèrent dans la cave en parlant, en pleurant, en priant, en attendant des événements imprévisibles. Chaque casque d'eau qu'ils pouvaient avoir coûtait toujours plus cher !

Vers 16h de l'après-midi, un camion venu de Yanonge, portait d'autres prisonniers : les pères Van den Vegt, Verberne et Newkamp et les trois sœurs de Yanonge. Le père Van den Vegt était blessé à la tête.

L'enseignante des écoles catholiques Awezaye Marta nous disait que les simba obligèrent les Pères et les Sœurs à se déshabiller en public. Les Pères restèrent en caleçon et les Sœurs à torse nu et seulement avec les caleçons. Elles cherchaient à se couvrir de quelque manière, pendant que tous étaient obligés à marcher pieds-nus jusqu'au cachot pour un km. Arrivés à destination près de la cave où il y avait leurs confrères, les simba obligèrent les Pères à descendre, pendant qu'ils entretenaient les Sœurs au niveau supérieur pour « s'amuser ».

Un massacre cruel

Vers 17h, les simba appelaient tous au niveau supérieur, dans la grande salle, où leur comandant prenait la parole : « Étant donné que vous tous vous êtes venus au Congo non pas pour prêcher l'Évangile mais pour faire de la politique salle, maintenant nous allons vous fusiller tous ». Les frères congolais, fort étonnés, ils demandèrent anxieusement si, eux aussi, ils allaient subir le même sort. La réponse ne se fit pas attendre : « Qu'est ce que vous croyez ? Vous n'êtes que des traitres, amis de Tshombe et des américains. Vous autres, vous ensevelirez avant vos camarades, puis nous vous tuerons et nous vous jetterons dans la même fosse ».

Ils commencèrent alors à tirer sur tous les présents, sauf les trois frères, la dame du pasteur protestant et ses 4 enfants. Quand tous furent tombés à terre, ils obligèrent les 3 frères à porter les corps en dehors de la pièce sur la véranda. Au fur et à mesure que les frères passaient un corps, les rebelles coupaient la gorge à ceux qui râlaient encore.

Qu'est-ce qu'a dû penser le père Shuster quand ces braves frères le déposèrent parmi les cadavres, après être passé devant les simba qui le croyaient déjà mort et qui ne lui coupèrent pas la gorge ? Après avoir porté tous les cadavres devant la véranda, les simba exigeaient des frères qu'ils puissent jeter tous les cadavres au fleuve, distant à peu près un km. Mais la nuit était déjà tombée, et le frère Richard obtint qu'on puisse attendre jusqu'au lendemain. Les simba étaient d'accord. Mais la sœur Marguerita, qui n'était pas encore décédée, en écoutant cette conversation, appelait le frère à côté en lui disant : « Frère, s'il vous plaît, jetez-moi dans l'eau cette nuit-même. Je le préfère ! » Les Simba se précipitèrent et ils lui tranchèrent la gorge. Quand les frères portèrent la sœur Olimpia à l'extérieur, elle reprit conscience. Elle s'est enlevé la bague au doigt et, en voyant la Mère Supérieure à son côté, elle lui enleva aussi sa bague. En remettant les bagues au frère, elle lui disait : « Mettez cela dans votre poche ». Un simba qui s'était aperçu que la sœur parlait avec le frère, se précipita pour lui trancher la gorge. Mais la sœur, qui avait portait la chemise en fermant le col avec le bouton, elle a dit au simba (en surprenant le frère) : « Attend un instant ». Elle s'est enlevé le bouton du coup et elle s'est adressée au simba en disant tout haut : « Coupe maintenant ! ». Et il lui trancha la gorge. Quand on transporta le père Ten Bosch, les frères s'aperçurent qu'il n'était pas mort et il leur adressa la parole : « Mes frères, je ne guérirai plus. Mes jambes sont paralysées ». Presque tous se lamentaient. Les frères ne faisaient qu'entendre des gémissements, des prières et des jaculatoires. Quelques-uns criaient : « Frères, jetez-nous dans l'eau du fleuve ! ».

Au terme de leur travail, les frères furent à nouveau enfermés dans la cave des simba. Le lendemain matin, le 26 novembre, les frères ne pouvaient plus emmener les cadavres au fleuve parce la rive gauche était sous le feu des parachutistes belges qui tiraient de la rive droite pour faire fuir les Simba. Ces derniers n'ont même pas remarqué que le père Shuster avait disparu (étant donné leur état psychophysique, on comprend facilement cette mégarde).

Les sœurs de Kamina qui l'ont soigné, raconteront plus tard que le père avait réussi à se cacher dans une maison voisine, après que les Simba l'avait laissé à moitié mort. Il était sorti en dessous d'autres cadavres et il s'était trainé, tout en étant gravement blessé au bras et à l'épaule, jusqu'aux buissons de la maison où ils étaient prisonniers et là il s'est caché. Les frères, demandaient et obtenaient des rebelles de pouvoir creuser une fosse où ensevelir chrétiennement les cadavres des Pères et des Sœurs. Avec une seule bèche, et vieille en plus, ils ont peiné toute la journée pour creuser une fosse commune dans le terrain dur. Ils n'avaient presque plus de force quand vers le soir, ils purent descendre dans la fosse les premiers cadavres. (Quand, par la suite, il leur fut demandé quels étaient les cadavres qu'ils ont déposés dans la fosse, ils ne s'en souvenaient plus).

Ils laissèrent la fosse ouverte pour le lendemain et ils furent à nouveau enfermés dans la cave, en attendant leur exécution.

Le lendemain matin, le 27 novembre, épuisés et dégoutés, les frères proposaient aux Simba d'aller à la

Mairie pour demander un camion et des hommes qui pouvaient les aider. Ainsi ils obtinrent aussi la permission de chercher un peu de nourriture pour eux et pour la dame du pasteur protestant et pour ses 4 enfants. Les 2 simba accompagnèrent le frère Richard et le frère Jean-Marie vers la mission, alors que le frère Cyprien était enfermé dans la cave avec la dame et les 4 enfants…

Stanleyville, le 29 novembre 1964.[51]

c) Martyre de Mgr Wittebols et ses confrères Prêtres des Sacrés Cœurs

(Père Wolter : « Le diocèse de Wamba sous le régime de la terreur »)

Dans les *Acta martyrum* que nous rapportons, il est difficile de ne pas voir le triomphe de la foi et du martyre en fidélité au Christ et aux frères et sœurs dans la souffrance. On raconte toute « l'histoire » du sacrifice, parce que seulement ainsi on peut saisir les aspects sacrificiels que dans un avenir, j'espère proche, le Peuple de Dieu verra comme une célébration d'amour, de la puissance de l'Esprit du Christ chez les faibles, qui deviennent ainsi des authentiques « signes » de la présence du Christ qui offre la vie par amour. Dans les événements présentés il est difficile de dire qu'il n'y a pas d'*odium fidei* et il est impossible de ne pas penser à un

[51] Récit tiré d'un texte dactylographié, conservé dans les Archives Générales des Missionnaires Xavériens à Rome.

authentique martyre, qu'il faudrait proclamer pour la gloire de Dieu. Nous suivons la significative, même si brève, description rapportée par notre frère congolais dans la biographie de la Bienheureuse Anuarite. Dans le témoignage qui suit, il me semble émerge avec clarté, que les rebelles savaient distinguer différentes qualités de blancs à partir des différentes responsabilités que ces derniers avaient du point de vue sociopolitique. Ils distinguent entre belges et non-belges. Les communistes ont des traitements différents ! Nous rapportons les témoignages ayant en esprit qu'il s'agit d'italiens et comme tels, ils pouvaient être épargnés. Naît une conviction : il ne s'agit pas de couleur de la peau, mais d'une réelle persécution religieuse, d'*odium fidei*. S'il s'agit de haine contre les blancs, comment justifier alors la présence de blancs, communistes, qui collaborent avec les rebelles noirs ? Peut-être que les chinois, les russes et les cubains sont-ils noirs ? Telles sont les questions qui ressortent spontanément en lisant le témoignage qui suit. Je suis sûr que les lecteurs pourront se poser d'autres questions relatives au climat de haine et de persécution, qui n'a certainement pas de saveur politique. (J'ai ajouté les sous-titres).

Dans la prison des Simba avec des sévices chinoises

Le 17 novembre nous nous sommes rendus compte de la croissante haine des Simba. Pendant la nuit, le père Ch. Bellinckx ouvrit à peine la fenêtre de sa chambre à coucher. Le hasard voulut que justement pendant cet instant un Simba passait et il constata le fait. Le lendemain matin, très tôt, un lieutenant et six soldats

arrivèrent à la mission et ils nous rassemblèrent tous dans la cour interne. Le lieutenant s'en prit contre le père Bellinckx, en l'accusant d'avoir eu l'intention de fuir pendant la nuit et en ajoutant qu'un pareil délit devait être puni à l'instant avec la peine capitale. Le père fut arrêté et jeté au cachot. Peut-être impressionné par notre réaction, l'énergumène accepta de sursoir à l'exécution, en la remplaçant avec une autre punition plus adaptée. Le coupable dut enlever la soutane et se coucher à raz le sol. Nous avions imaginé qu'il s'agissait du terrible supplice du « commande antiaérien ». Il s'agit d'une torture chinoise introduite au Congo par les Simba. Deux soldats saisirent les bras du père et, de toutes leurs forces, rapprochèrent les bras en parallèle des coudes aux poignets au long de la colonne vertébrale, en liant solidement les avant-bras avec une corde subtile et résistante. Le malheureux cria de douleur. Puis les militaires lui saisirent les pieds et ils les renvoyaient en arrière, le plus haut possible, en les fixant aux bras avec d'autres cordes. Seulement la poitrine et le mentaux touchaient le sol. Pour intensifier la torture, les bourreaux versèrent de l'eau sur les cordes. Le pauvre dut rester pour un quart d'heure en cette position. Nous étions là, muets et immobiles à cause de la terreur, sans pouvoir faire d'autre que prier. Ils le délièrent. Incapable de faire ne serait-ce qu'un petit mouvement, le malheureux restait couché au sol. Il a fallu que nous le soulevions et que nous le portions sur un lit, où, peu à peu, il retrouva ses mouvements. Mais nos peines n'étaient pas terminées. Notre calvaire n'était qu'au commencement.

Libération de Stanleyville et retombés sur les prisonniers

C'était le 24 novembre, jour de la libération de Stanleyville de la part des parachutistes belges. Un grec avait appris la nouvelle à travers la radio et il nous l'a communiquée en cachette. Nous craignons le pire. Le soir même, se déchaina l'enfer. Nous étions cinq pères et deux frères coadjuteurs à côté de Mgr Wittebols, occupés à réciter les prières du soir. Du coup, la porte s'ouvre avec fracas. Une bande de Simba se précipite sur nous en nous pointant le fusil à la poitrine. Ils nous ont pris à coups de pied et nous frappèrent avec la crosse des fusils, en nous poussant dans un angle où les sévices continuèrent pour quelques temps. Ces brutes nous poussèrent après vers la résidence des pères (la mission de Wamba comprend trois grands bâtiments indépendants : au centre la mission proprement dite, à droite le couvent des sœurs, à gauche la résidence de l'évêque). Là se trouvaient les autres pères, eux aussi frappés jusqu'au sang. Ils nous ont obligés à enlever nos souliers et nos chaussettes et à remettre les lunettes et les montres. Le supérieur de la mission a dû ouvrir le coffre-fort, dont le contenu est passé entièrement dans les poches de nos bourreaux. Ils nous ont mis à la ligne sur la terrasse de la cour interne. Ils nous ont conduits dans cet endroit aussi d'autres européens (planteurs de café), qui formaient un deuxième rang derrière nous. Un parmi eux, a perdu le contrôle, il sauta dans la cour et chercha à s'enfuir. Les Simba le poursuivirent, le saisirent et le ramenèrent sur la terrasse où, jeté par terre, il fut perforé avec des lances et il rendit l'âme sous nos

yeux. Un spectacle horrible ! Ils nous ramenèrent en prison, à pieds-nus, en file indienne, et en courant. Le cachot était à environs 500 mètres de la mission. Nous étions 34. À la tête de ce sinistre cortège courait Mgr Wittebols. Sans lunettes, affecté d'une grave myopie, le malheureux trébuchait à tout moment, dans l'obscurité de la nuit ; cela lui valait une vraie ruée de coup de poings sur le visage, de bastonnades sur la tête, de coups avec la crosse des fusils dans les côtes. Pendant tout le parcours, les Simba couraient au long de la file, en nous infligeant le même traitement pour accélérer l'allure. Nous cherchions d'éviter les coups, mais personne n'y parvenait. Pour le pauvre évêque, cela fut un vrai martyre. Surtout un des bourreaux le serra aux côtes et il le frappait sans arrêt. Épuisés, plus morts que vivants, nous arrivions au cachot. Dans la cour interne, ils nous obligèrent de nous coucher à raz le sol, et les Simba, avec leurs chaussures lourdes, s'amusaient à courir sur ce tapis de corps. Malheur à celui qui cherchait à lever le dos : il était aussitôt piétiné et obligé à se remettre dans la position horizontale. Pour varier le jeu au massacre, qui finissait par les fatiguer, les bourreaux enlevèrent leurs ceintures et ils nous frappaient du fouet comme des bêtes de somme. Inutile de crier ou de se plaindre. Une petite réaction attirait sur son auteur une double ration de coups correctifs. On entendit un ordre : « Ça suffit, pour aujourd'hui ! ». Enfin ! Il y avait une porte ouverte qui nous conduisait à la prison. Nous nous précipitions dans cette direction-là pour esquiver les coups qui continuaient à pleuvoir sur nous. À cause de la hâte et de l'obscurité, personne ne vit le profond caniveau qui passait devant la porte. Le premier, le père Vandae-

le, y tomba, un autre trébucha sur lui et roula le long de la pente jusqu'au fossé, puis tomèrent un troisième et un quatrième. Il se forma un enchevêtrement de corps qui trottinaient et se démenaient comme des fous. En voyant la scène, quelques Simba qui montaient le garde réunis autour d'un feu, prirent des braises ardentes et ils les jetèrent au milieu de la mêlée. Plusieurs pères furent brûlés. Finalement, nous nous trouvions dans une grande salle dépouillée : c'était le cachot (pièce sans fenêtre). Il faisait noir comme dans un four. Assis sur le ciment au long du mur, nous commencions à sentir les douleurs lancinantes de nos membres déchirées et de nos blessures ensanglantées. Nous avons passé la nuit blanche et elle nous semblait interminable. Le père Vandemoere fut pris par plusieurs attaques de vomissements. Mgr Wittebols souffrait un vrai martyre. Les douleurs atroces au dos lui empêchaient de rester assis pour plus de cinq minutes. Il se levait, il faisait quelques pas, il s'asseyait pour se lever à nouveau et ainsi pour toute la nuit. Seulement à la lumière du jour naissant, nous voyions les traces de sang qui tâchaient nos soutanes blanches. Tous nous perdions du sang. Le col et la partie du thorax de la soutane de Mgr Wittebols formaient une seule, grande tâche de sang. Nous passions la journée dans la prostration la plus totale. Vers 17h, nous entendions un nouvel ordre : « Tous dans la cour interne ». Qu'est-ce que nous aurons à subir encore ?

Procès éclair et avec des prétextes

Un capitaine, habillé avec élégance, vérifia notre identité et il nous divisa en trois groupes : d'un côté

les américains, de l'autre les belges et enfin les non-belges. Dans le groupe des américains, il y avait deux missionnaires protestants, un américain et un anglais, qui avaient partagé le cachot avec nous. On les jeta à terre ; un Simba les frappa à plusieurs reprises à la nuque avec le talon. Quelques militaires les saisirent et les jetèrent sur la camionnette comme des bagages. Ils les amenèrent au fleuve pour les jeter et les noyer. Puis c'était le tous aux belges : ils ont subi les pires injustices. Mgr Wittebols fut le bouc-émissaire. Ces furieux l'accusèrent d'être l'ennemi des noirs. Ils évoquèrent pour preuve que chaque matin, au petit-déjeuner, il se faisait servir un enfant noir, à manger comme plat fort. En plus, ce qui était considéré comme délit extrême, il cachait une radio-émetteur secrète dont il se servait pour appeler les américains à Wamba.

Évidente haine religieuse

Ils lui arrachèrent la croix pectorale et ils la mirent au coup du père Beutener, en déclarant que, dès lors, ce dernier était l'évêque de Wamba. Puis, ils revinrent sur l'affaire du poste-émetteur. En s'adressant à Mgr Wittebols, ils lui dirent sous un ton de défi : « C'est le moment de nous montrer ton pouvoir. Appelle les américains ». Ils l'obligèrent à crier en flamand : « Je suis au cachot à Wamba. Venez me libérer avec vos avions ! ». À la fin, le capitaine intervint et il renvoya les diffamateurs. Puis il fit un discours, en déclarant en bref d'avoir été envoyé par l'État Major de Stanleyville pour nous libérer. « Rentrez à la mission, il ajouta, mais évitez de faire de la politique » (Le terme « politique »,

dans l'argot des Simba, signifiait « critique au régime »). Vers 7h, les portes de la prison s'ouvrirent devant nous. Deux pères durent soutenir l'évêque, qui n'était pas en mesure de marcher. Nous évitions le plus possible de marcher sur les cailloux que nous n'avions pas sentis la veille, quand nous passions par là à pieds-nus. Une toilette sommaire, un bref goûté et puis au lit. Vers 1h du matin, ils frappèrent à la porte. C'était toujours les Simba. Ils avaient l'air gentil, voir sympathique. Ils contrôlèrent pour l'énième fois nos documents pour repérer les belges, ces derniers reprirent le chemin du cachot. Ce fut la dernière fois que nous avons vu notre évêque et nos sept confrères belges.

Le martyre de l'évêque et des otages

Nous passions la matinée du 26 novembre sans des nouveaux accidents, mais dans une atmosphère d'oppression. Qu'en est-il de notre évêque et de nos confrères belges ? Vers 13h nous entendions des coups d'arme automatique. Peu après, un capitaine se présenta à la mission pour faire l'inspection de l'appartement de Mgr Wittebols. J'en ai profité pour lui demander le sens de ces coups d'arme automatique que nous avons entendus à midi. Sa réponse fut évasive et embarrassée : « Je n'étais pas là, mais je pense qu'on a fusillé quelqu'un ». Était-ce vrai ? Le lendemain matin, arriva un Monsieur élégant qui se présenta comme « l'officier judiciaire ». Il nous demanda quel était le siège de l'évêque, il fit l'inspection des pièces (bureau et chambre), ferma les portes à clef et il empocha les clefs. Puis, il écrit avec la craie sur la porte d'entrée la parole « Décédé ». Il fit de même

sur la porte des chambres de nos confrères belges et des six colons. Notre obscur pressentiment était donc devenu une cruelle réalité. Ils étaient morts ? Dans l'après-midi, un élève de l'école de Stanleyville demanda de me voir. Il connaissait plusieurs Simba qui l'avaient laissé passer. C'est bien lui qui me donna les détails de l'horrible carnage. Le matin, dès l'aube, quelques Simba avaient parcouru toutes les routes de Wamba pour convoquer les gens à l'exécution des blancs. Tous devaient être munis de lances ou de couteaux. Quand toute la population fut rassemblée. Ils firent sortir de la prison les 24 condamnés, qui portaient seulement le caleçon, et ils les obligèrent à se coucher par terre sur la pelouse au long du mur. Quelques Simba avancèrent vers eux armés de mitra et tirèrent à la tête et au dos.

Horribles cruautés. Honneur spécial : l'assassinat de l'évêque

Le colonel avait revendiqué l'honneur d'abattre personnellement, et premier de la série, Mgr Wittebols. La population fut obligée à mutiler les cadavres à coup de lances et de couteaux. Le gardien de la mission, un vieux et fidèle serviteur, dut couper avec la hache une jambe de son évêque, pour lequel il avait toujours eu une profonde vénération. Ce qui restait des corps fut chargé sur une camionnette et fut jeté dans le Wamba, une petite rivière qui coule près de la mission. Le niveau de l'eau était bas, parce que c'était pendant la saison sèche : par conséquent, les cadavres restèrent où ils avaient été jetés et se décomposèrent sous le soleil tropical (Quelques temps après, à Paulis, les mercenaires nous promirent

de rentrer à Wamba le 2 janvier et de donner aux victimes une digne sépulture). Deux jours après, les Simba tuèrent quatre autres belges, dont deux médecins, le dr Lambert et le dr Swerts. Ce dernier était le meilleur spécialiste de lèpre au niveau du Congo et il dirigeait depuis 1947 la léproserie de Pawa, créée par la Croix Rouge. Pawa est une mission du diocèse de Wamba.

Le sort des sœurs et leur foi

Que s'était-il passé à nos sœurs, dont nous n'avions plus de nouvelles ? Elles aussi avaient été arrêtées après le 24 novembre, frappées abondement et enfermées dans un hôtel sous haute surveillance. On leur avait arraché les habits et, pendant toute la nuit, les malheureuses avaient dû subir les pires injustices de la part de leurs sadiques bourreaux. Le lendemain, elles ont été ramenées dans leur couvent. À partir de ce moment-là, et jusqu'à leur libération. Elles se sont données à la pratique du rosaire perpétuel. Trois religieuses récitaient neuf rosaires d'affilée, puis d'autres prenaient le relai, et, cela, jour et nuit, sans interruption. Même les missionnaires protestantes, renfermées avec elles, participaient chaque jour à la prière pendant une heure entière.

Le martyre le plus douloureux

Après ces événements, la surveillance à laquelle nous étions soumis, devint plus stricte. Comme seule occupation, nous pouvions prier et lire, entassés dans une seule pièce. Le moral de plusieurs parmi nous était très bas ; nous étions impatients dans cette inactivité forcée.

La preuve plus dure, toutefois, était l'incertitude sur le sort qui nous attendait, la peur du lendemain. Le terrible colonel venait toujours à Wamba et nos gardiens se plaisaient à nous répéter : « Il veut vous tuer vous tous, cinq aujourd'hui, cinq demain, etc. ». Quand une voiture s'arrêtait devant la mission, les cœurs battaient plus forts, les voix se taisaient et les mains cherchaient dans les poches la couronne du rosaire. La prière était notre unique espérance et notre seul réconfort pendant ces heures obscures. Le 8 décembre, nous avons été obligés de reprendre la route de la prison, cette fois-ci sans être frappés. Les pères étaient dans une pièce, les sœurs dans une autre.

Trente minutes après notre arrivée, le capitaine et un colonel étranger vinrent contrôler notre nationalité. La plupart des pères étaient hollandais. Leur déclaration fut acceptée sans vérification.

Liberté pour un « camarade » yougoslave et pour d'autres non-belges

Parmi nous, il y avait le frère Léon, un yougoslave né et grandi en Allemagne. Il se déclara yougoslave. Le colonel lui tapa amicalement la main sur l'épaule et lui dit en souriant : « Très bien ! Un camarade communiste ! Enfin ! Viens, tu es libre ». Donc le colonel se mit à parler la langue slave. Évidemment il fut à l'école de Tito. Quand vint mon tour, je déclarais d'être luxembourgeois. « Luxembourgeois ?, répéta le capitaine tout énervé. Mais c'est la même chose qu'un belge ! » Je protestais énergiquement. Et le colonel intervint : « Non, un luxembourgeois n'est pas un belge. Le Luxembourg est

un petit pays indépendant. Moi, j'y ai été. Le Luxembourg n'a rien fait pour nuire au Congo. Tu es libre ! » Je respirai à pleins poumons. À la fin, huit parmi nous furent relâchés : trois luxembourgeois, un espagnol, un français, un suisse, un yougoslave et… un wallon, qui était considéré comme combattant contre les belges pour réclamer l'indépendance ! Dans l'après-midi du lendemain, les autres aussi furent libérés. Toutefois, les sœurs durent encore payer un lourd tribut à l'animalité de leurs oppresseurs. Le 10 décembre, pendant que nous terminions le petit-déjeuner, nous avions aperçu les sœurs qui se dirigeaient, deux à deux, vers la prison. Quelques minutes plus tard, une voiture des Simba s'arrêta devant la mission : « Rentrez au cachot ! » C'était comme aller mourir. Au long de la route, les Simba reprirent à nous frapper de la manière plus sauvage. Les derniers 200 mètres furent parcourus en courant, comme si nous étions en train de faire une compétition. Derrière nous, les Simba, en courant, cherchaient à nous frapper avec les crosses de leurs fusils et nous cherchions à échapper les coups. Ils nous mirent à la ligne, dans la cour interne. Dans un angle, en tremblant, il y avait aussi les sœurs. Le colonel infernal était là, et il passait d'un groupe à l'autre, en blasphémant et en injuriant. Qu'est-ce qui allait se passer ?

Un officier russe à faveur de la mort des religieux

À quelques pas de chez nous, il y avait quatre officiers étrangers qui discutaient avec animation. Un parmi eux portait un chapeau russe avec la peau d'un ours. La discussion visait le sort qu'il fallait nous réserver. Il s'agis-

sait de vie ou de mort. « Il faut les tuer tous ! » - « Non, nous n'avons pas le droit ! ». La discussion se prolongeait sans que les positions changent. Survint le comandant de Wamba. Un des officiers l'interpela : « Vous êtes le comandant de Wamba, c'est à vous de décider. Nous sommes étrangers et nous n'avons pas le droit d'intervenir ». Le comandant restait calme en fixant ses souliers. Puis, il releva la tête et il dit : « Je ne peux pas le faire, je n'ai pas reçu aucun ordre du général à ce propos ». Peu après, le directeur de la prison vint chez nous : « Tous ceux qui sont médecins, qu'ils avancent ! ».

La souffrance des prisonniers continue. Par la suite, les prisonniers seront libérés par les mercenaires. La conclusion du récit du rédacteur anonyme, me semble très belle et opportune.

Conclusion : ce sont des authentiques martyrs

Les ouvriers évangéliques zélés et courageux qui sont tombés en ces jours sur le champ de bataille de la mission ont beaucoup souffert, mais maintenant leur calvaire est terminé et, grâce à la bonté et à la miséricorde de Dieu, ils reposent dans la paix du Seigneur. Ils ne sont plus avec nous sur cette terre, mais nous savons que leurs souffrances et leur sacrifice serviront à la gloire de Dieu, au triomphe de l'église, au renouvellement spirituel de leurs communautés chrétiennes et au bien de ce Congo qu'ils ont beaucoup aimé. Ils ont été jugés dignes « d'être outragés à cause du nom de Jésus » (Ac 5,41), et nous pouvons légitimement confier que désormais ils intercèdent au ciel pour leurs frères

religieux, en protégeant ce champ d'apostolat qu'ils ont lavé par leur sueur et par leur sang. On peut tuer les missionnaires, mais le Christ vit, et son appel continue à résonner, comme les paroles adressées par le père Dehon à ses missionnaires : « Vous allez loin travailler pour le Règne du Sacré Cœur de Jésus, au prix de grands sacrifices et de grandes fatigues. Votre vie est une vie de réparation et d'immolation, comme notre vocation le demande. Soyez généreux jusqu'au bout, désirez mourir en mission, pour que votre sacrifice soit complet et sans réserve » Témoins du Christ et victimes de leur dévouement aux âmes, les 29 missionnaires de Stanleyville et de Wamba, fils spirituels du père Dehon, ont été généreux jusqu'au bout et fidèles aux consignes de leur vénéré Fondateur. Notre souvenir, ému et reconnaissant, va aussi aux 21 autres victimes, dont un abbé de Stanleyville, 19 religieuses européennes de cinq congrégations différentes et une religieuse congolaise de la congrégation de la Sainte Famille (Wamba). Au total nous comptons 50 victimes dans le seul diocèse de Stanleyville et de Wamba. Isti sunt qui, viventes in carne, plantaverunt Ecclesiam sanguine suo. *En ce qui concerne Mgr Wittebols, qui fut pour la Bienheureuse Anuarite un père spirituel de grande expérience, nous pouvons affirmer qu'il exerça la tâche de pasteur jusqu'au martyre. Il aurait pu dire : « Je vais à la troisième session du Concile ». Il imita, par contre Jésus, son Maître, en restant dans son diocèse. Il donna la vie pour ses brebis qui étaient en danger. « Il les aima jusqu'au bout »*[52].

---

[52] PESENTI, *La Beata Anuarite Nengapeta, Vergine e Martire, pp. 226-243.*

L' Abbé Albert vers le don total de sa vie

Kibanga, paroisse Notre Dame (du 14.04.1964 au 10.09.1964)

Dans ce climat de souffrance et de haine, fruit surtout de l'engouement de l'or et des richesses du sous-sol à piller de la part des puissances étrangères (Europe Occidentale et orientale, Chine, Afrique du Sud), dans l'immense et riche Congo, nous continuons le récit de l'abbé Joubert, en le suivant de près.

Après cinq années de service au Petit-Séminaire de Mungombe, en 1964, il a été nommé à Kibanga, à sud de Baraka, dans le nouveau Diocèse d'Uvira. Il est avec l'abbé Thomas Maliyabwana, son camarade d'ordination. Ils sont chargés de rouvrir la mission abandonnée depuis longtemps (1883). Le père Turco présente ainsi l'ouverture de la mission de Kibanga :

> « Dans les rapports annuels de pastorale que le père Catarzi signe en décembre 1961 et 1962, il envisage la fondation de quelques missions, entre autre Kibanga[53]. En fait, il s'agit de rouvrir la mission qui avait été fondée en 1883 et fermée en 1893. Elle est à une quarantaine de km de Baraka,

[53] cf. Danilo CATARZI, « I disordini sociali non hanno arrestato il lavoro missionario », dans *Fede e civiltà*, décembre 1961, p. 717 ; Danilo CATARZI, « I principali problemi della Diocesi », dans *Fede e civiltà*, avril 1963, p. 8.

dans le Diocèse d'Uvira. En 1963, Mgr Catarzi doit en avoir parlé avec Mgr Mala (1901-1964), évêque de Kasongo (natif de Kibanga) mais nous n'avons pas de documents écrits signés par Catarzi. Toutefois, il y a une coïncidence de faits : l'abbé Maliyabwana, du Diocèse de Baudoinville, demande à Mgr Mala de revenir à Kasongo et d'y être incardiné[54]. Mgr Mala propose à l'abbé Maliyabwana, en septembre 1963, de rouvrir Kibanga. C'est alors que, le 18.04.1964, Mgr Mala confie la paroisse Notre Dame de Kibanga à M. l'Abbé Thomas Maliyabwana[55]. Mgr Catarzi approuve l'initiative et y envoie l'abbé Albert Joubert qui était à Mungombe »[56].

Albert à Kibanga, persécuté et en danger de mort

Dans la recherche du père Turco, nous trouvons une donnée absolument déterminante dans l'histoire du martyre de l'abbé Albert. Il connaît par expérience que la révolte muléliste n'a pas comme seul objectif la persécution des blancs, mais il y a quelque chose d'autre qui assume une grande importance pour les mulélistes. Cet élément vient de ce que leur fondateur, Mulele, avait

---

54 cf. Thomas MALIYABWANA, « Lettre à Mgr Mala (Kabalo, le 22.07.1963) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

55 cf. Thomas MALIYABWANA, « Lettre au Père Économe Général de l'Archidiocèse de Bujumbura (Kibanga, le 12.10.1964) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

56 TURCO F., *Témoins*..., pp. 122-123.

appris dans son entraînement en Chine, c'est-à-dire la haine contre la religion. Les deux prêtres de la paroisse de Kibanga ne sont certainement pas des blancs, et pourtant ils sont persécutés et menacés à mort. Le père Turco l'explique.

> « 20.09.1964 : Arrivée à Fizi de l'abbé Albert Joubert. Le 10.09.1964, il avait été saisi à Kibanga, avec l'abbé Thomas Maliyabwana, par les mulélistes et traîné jusqu'à Fizi. L'abbé Thomas en parle : « Tout à fait à l'improviste, quatre jeunes *lions*, comme on les appelle (soldats mulélistes), habillés de la paille et sur la tête une peau de léopard, portent dans leurs mains qui une lance, machette bien aiguisée et hache. Ils arrivent devant notre maison pour nous arrêter. La consternation de la chrétienté fut grande et des femmes pleurèrent amèrement car ils croyaient à notre décapitation. Ils ont demandé notre dernière bénédiction et nous voilà emmenés captifs loin de notre mission, dans les montagnes de l'Ubembe. Arrivés à la destination, ceux qui nous ont appelés nous ont consolés en disant : *nous vous appelons pour vous soustraire du danger de la jeunesse indisciplinée qui voyage partout.* Cela n'empêche que deux jours après, nous étions en prison et on nous a frappés à volonté. Le jeûne fut fréquent. Chaque jour offrait des inquiétudes, car on pouvait venir à chaque instant nous maltraiter et même nous tuer. Sur la route de Fizi, dans un village où nous avions passé la nuit, j'ai été frappé seul et on m'a fait boire une boisson que j'abhorre. Nous arrivons à Fizi. On nous conduit chez le Général et

le Commandant Major de toute l'Armée populaire de la région. Celui-ci a pris notre défense et nous a libérés immédiatement et sans condition et nous avons remercié le bon Dieu »[57].

Il est accueilli à Fizi et il choisit la fraternité sacerdotale

C'est là que Joubert a jugé bon de rester à Fizi, probablement pour trois raisons : parce qu'à Fizi il y avait le comandant muléliste qui les avait défendus et libérés, puis parce que la situation politique était floue à Kibanga et parce qu'à Fizi il pouvait donner main forte au père Didonè qui était resté seul.

Les laïcs de Fizi se rappellent des deux mois passés avec l'abbé Joubert et ils soulignent sa proximité et son franc-parler : « Dès son arrivée à la mission de Fizi, il a été bien accueilli par le père Jean qui a pu effectuer quelques tournées dans les succursales. L'abbé Albert dans presque tous ses sermons, insistait sur l'amour et le respect du prochain. Il faisait beaucoup de conversations avec les jeunes, les vieux et quelques fois aussi avec les Simba. Il n'avait peur de personne et il aimait toujours dire la vérité »[58].

---

[57] Thomas MALIYABWANA, *Lettre au Père Économe Général de l'Archidiocèse de Bujumbura* (Kibanga, le 12.10.1964), dans TURCO F., *Témoins…*, p. 121.

[58] MUTUMBI ALIMASI (sous la dir.), *L'assassinat de l'abbé Albert Joubert et du père Jean Didonè le 28.11.1964 à Fizi*, Ronéotypé, Fizi 1995, p. 3.

Kibanga, centre révolutionnaire

Et l'abbé Thomas dit : « C'est ainsi que je suis de retour à Kibanga »[59] : il rentre à Kibanga mais il n'y restera pas longtemps car en décembre 1964 il écrit une lettre de Baraka, puis il est parti en Tanzanie où il a fait plusieurs semaines en prison accusé d'être pro-Tshombe, comme l'indique une correspondance du 06.04.1965[60]. En juillet, quant il fut libéré, il n'est plus rentré à Kibanga. D'après nos recherches, la raison peut être double. D'une part, l'abbé Thomas n'appartenait pas au diocèse d'Uvira : Mgr Morlion l'avait excardiné de Baudoinville (le 17.02.1964) en vue de l'incardination à Kasongo ; entretemps Mgr Mala, qui l'avait envoyé à Kibanga, est décédé et d'autres priorités pastorales ont surgi. D'autre part, la situation sécuritaire de Kibanga préoccupait Mgr Catarzi car il avait reçu les informations des pères Mogliani et Cima qui étaient passés par Kibanga en janvier 1966 : « la base rebelle de Kibanga était encore en parfaite efficience, - écrit Cima -, avec un imposant dépôt d'armes, un grand camp d'instruction militaire et environ 140 cubains castristes qui avaient la tâche de dresser les forces rebelles et d'organiser des embuscades meurtrières, sur la route de grande commu-

---

59 *Idem.*

60 cf. Thomas MALIYABWANA, « Lettre au Père Économe Général de l'Archidiocèse de Bujumbura (Baraka, le 29.12.1964) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016 ; cf. Paul Pierre LANIO, « Lettre au Vicaire général de Kasongo (Kigoma, le 06.05.1965) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

nication de l'intérieur, pour arrêter les colonnes militaires de renfort »[61].

Fizi, paroisse St Jean Baptiste (20.09.1964-28.11.1964)

Les paroisses de Baraka et Fizi sont confiées à la charge pastorale des Missionnaires Xavériens. Les pères Carrara et Didonè s'entraident et facilement se déplacent dans les deux paroisses. Ainsi le frère Vittorio

Église de Fizi en 1972

[61] Palmiro CIMA, « Racconto della morte », dans Vittorino Martini, *Sangue sul lago. P. Gino Carrara, testimone di Cristo sulle rive del lago Tanganika, nell'Est del Congo Belga*, éd. Tipografia Moderna, Piacenza 1974, p. 172.

Faccin : il se rend disponible aux interventions des deux paroisses. Quand l'abbé Albert vient à Fizi, il trouve le père Didonè seul car le père Carrara était plus souvent à Baraka pour dispenser les sacrements, étant donné qu'à Baraka il n'y avait que le frère Vittorio. Compte tenu de la situation, l'abbé a fait un choix d'amour fraternel. Il était bien conscient du danger qu'il pouvait courir, puisqu'il venait d'expérimenter le cachot et ce que signifiait vivre dans un territoire occupé par les mulélistes.

Un grand travail pastoral

Le père Turco rappelle le grand travail pastoral de la paroisse de Fizi :

> Du 25 janvier au 03 février 1964, le père Carrara effectue son premier *safari* à l'intérieur, dans la succursale de Ngandja (Fizi). C'est sa lune de miel. Les plus grandes satisfactions du point de vue de l'évangélisation lui viennent des communautés de l'intérieur. « Je suis émerveillé en voyant la foi de nos chrétiens des succursales. Tous, sauf les malades, cherchent à participer aux liturgies. Parfois ils font quatre et même six heures de route à pied pour nous rejoindre. Je vois venir les mamans avec leur bébé au dos et les vieux avec leur bâton. Je me rappelle avoir vu de mes yeux une vieille estropiée qui marchait en tremblotant. Elle venait de l'endroit le plus reculé de la mission pour passer le test d'admission au catéchuménat en vue de recevoir les sacrements d'initiation chrétienne et le sacrement de mariage. (…) Jeunes ou adultes,

personne n'avait encore vu un prêtre de ce côté-là. Aucun prêtre n'avait encore songé parcourir ces villages et passer sur ces sentiers… Tous donc m'observaient, m'accompagnaient et me suivaient sur un long trajet »[62].

Les laïcs impliqués dans la pastorale

Un événement de suivi pastoral mérite d'être évoqué. Il s'est passé à Kalongi, dans les Hauts-Plateaux de Minembwe, au début de 1964. C'était le moment où le père Didonè formait ses catéchistes pour qu'ils animent leurs communautés respectives. Le père Didonè a suspendu pour six mois le catéchiste de Kalongi, Ernest Lwatangabo car ce dernier avait déclaré la dissolution d'un mariage. Le mari de ce couple, par réaction, était devenu protestant. Pour montrer la gravité de la décision, le curé avait donné au catéchiste la pénitence de reconstruire la chapelle de la communauté. C'est ce qu'il fit. Mais, entretemps, le père fut tué. C'est le père Ghirardi, quatre ans plus tard, qui pu constater que le catéchiste avait bien reconstruit la chapelle de la communauté. Il fut alors réintégré dans son service[63].

---

[62] Luigi CARRARA, « Lettre à ses parents (Fizi, le 11.02.1964) », dans Vittorino MARTINI, *Sangue sul lago. P. Gino Carrara, testimone di Cristo sulle rive del lago Tanganika, nell'Est del Congo Belga*, éd. Tipografia Moderna, Piacenza 1974, pp. 145-146.

[63] cf. Vittorino GHIRARDI, *Missione e martirio, memoria martyrium*, vol. 2, Ronéotypé, Parme 28.11.1990, p. 477.

Conscients du danger

L'abbé Albert arrivait à Fizi, après avoir connu un impact violent avec la révolution. Mais aussi les Xavériens de Baraka et Fizi s'étaient aperçus de vivre dans une situation précaire et dans un sérieux danger de vie. Si nous pensons que l'abbé Albert était habitué à vivre dans des communautés sacerdotales multiculturelles, comme nous avons déjà constaté, nous ne pouvons pas douter de sa capacité de communiquer et de partager avec les Xavériens Italiens qui étaient là. Chaque signal de danger, chaque préoccupation était certainement partagée. Ce que nous sommes en train de narrer, à partir des témoignages des Xavériens écrites dans leurs lettres, était certainement un sujet de partage fraternel aussi avec l'abbé Albert. Les écrits qui suivent sont des lettres adressées aux membres des familles des martyrs xavériens. Les lettres ont été conservées aux Archives de la Direction Générale des Xavériens à Rome.

Problèmes sociaux et révolution

L'année 1964 qui était aux portes semblait porteuse de beaucoup de calamité et le frère Faccin en voyait les signes. La lettre qui suit ne porte ni le jour, ni le destinataire, probablement à cause de la censure :

Sans lieu ni date

Les bandits de Pierre Mulele sont à plus de 1500 km d'ici. Nous ne donnons plus d'importance à ces choses.

Même à Baraka il y a des petites révolutions, les tracasseries dont nous n'avons pas de responsabilités mais pour lesquelles nous sommes accusés. À part tout cela, les gens nous aiment bien et nous respectent.

Les mulélistes sont au village : paix en danger

Nous sommes en mai 1964, l'année où les Xavériens sont tenus en otage par les jeunes révolutionnaires de Mulele à Uvira. Les confrères de Baraka, de Fizi et de Nakiliza sont au courant des déplacements des révolutionnaires *simba* et savent qu'ils pourraient vite arriver aussi à Baraka et Fizi. Les pères des missions où sont arrivés les mulélistes ont abandonné leur poste. Le frère Vittorio ne veut pas donner des soucis à sa famille, mais il est très inquiet sur la manière dont la situation est en train de se dérouler, en ayant constaté que les jeunes révolutionnaires ont adopté la méthode communiste classique de la Chine et de la Russie. On vit le cœur battant :

Uvira, le 07/05/1964

Mes bien-aimés,

Peut-être entendrez-vous des nouvelles-radio autour des désordres qui ont éclaté près d'Uvira. Il s'agit du « Mouvement des Jeunes Mulélistes ». Ne vous en faites pas puisqu'ils ont promis qu'ils ne toucheront pas aux Pères ni aux Missions ni aux Blancs. C'est un vrai système communiste : nous sommes impressionnés quand ils sont ivres car, alors, ils ne raisonnent plus. Les Pères de la Mission de Mulenge, centre des

Révolutionnaires, ont fuit l'autre jour, pendant la nuit. Ils ont parcouru environs 100 km, à pied, à travers les montagnes. Ils sont arrivés après deux jours de marche à pied. En traversant les montagnes, ils ont pu raccourcir un peu le parcours. Les deux Pères, qui sont allés à la recherche des fuyards par la route principale, ont été bloqués par le « Mouvement » et depuis deux jours nous n'avons plus de nouvelles d'eux. Nous ne nous préoccupons pas s'ils ont été tabassés, mais du fait qu'ils n'ont pas de vivres avec eux. Nous supposons qu'ils ont été amenés à la mission de Mulenge, car les Mulélistes ne veulent pas que nous laissions vide la mission. Souvenez-vous de nous tous dans vos prières en ce temps de crise où nous vivons le cœur battant. Chez nous, ici à Baraka, tout est calme, mais on prévoit qu'un jour ils arriveront aussi ici. Espérons qu'ils parviennent à vite éteindre de tels désordres. À mon avis, il me semble qu'il est question d'envie du pouvoir. Ils ne sont pas fâchés contre nous, mais le problème est que quand on est au pouvoir, on sait ce qui nous attend : faire les valises et partir.

Leur ignorance est telle qui les rend craintifs, avec la peur d'être toujours roulés. Même les gens plus paisibles tombent dans ce piège innocemment. Le chantier de l'église évolue petit à petit. S'il paît à Dieu, un jour viendra où elle sera achevée. La ville d'Usumbura a changé de nom : maintenant c'est Bujumbura. Je suis toujours uni avec vous dans la prière en Jésus et Marie. Une chère salutation à vous tous et à nos proches. Après demain, je rentre à Baraka.

Fr. Vittorio

Arrivée imminente des mulélistes

Le frère Vittorio est conscient que les jeunes lions (*simba*) pourraient arriver à Baraka n'importe quel moment. Il sait par expérience que les promesses faites par les *simba* mulélistes de respecter les missions et les pères ne correspondent pas à la réalité. Il se prépare donc à n'importe quelle éventualité. Bien sûr, il demande que ses familiers puissent recourir à l'intercession de la Vierge Marie, dont il a une confiance immense :

Baraka, le 25/05/1964

Mes bien-aimés,

Je ne sais pas quand vous pourrez lire cette lettre. Pour l'instant, tout est calme ici. On entend dire que les amis arriveront vers la fin de la semaine. Nous sommes ici dans l'attente. Ce qui va se passer, Dieu seul le sait. Nous demandons seulement une ardente prière à la Mère Céleste. Pour toutes les nouvelles que vous entendez par radio et par d'autres documents écrits, ne pleurez pas sur nous ; souvenez-vous de nous dans la prière, afin que Dieu soit glorifié et qu'il donne à nous tous la force de témoigner de sa Gloire. Le père Supérieur, en attendant les événements, il va se retirer au Burundi pendant 15 jours[64]*. Nous avons de l'espoir que tout se résoudra bien, mais il y a toutefois des questions. Uni dans la prière, votre*

Vittorio

---

[64] NDT. C'est le père Mario Giavarini (1935-2014) qui était le curé de Baraka (15.01.1962-24.05.1964) et qui, depuis ce voyage du mois de mai 1964 n'a pas pu rentrer à Baraka.

Les *Simba* sont arrivés

Le ton de la lettre paraît décidément dramatique. Le frère Vittorio ne veut pas effrayer ses proches, mais ce qu'il dit ne peut qu'être un lourd interrogatif autour de sa vie même. La tension reste haute. Il demande des prières pour qu'il soit totalement fidèle à Jésus et à Marie.

Sans lieu ni date

Mes bien-aimés,

J'espère que cette lettre vous arrivera. Les « braves » sont arrivés[65].

Nous n'avons absolument pas été touchés. Seulement les véhicules, y compris la bicyclette (déjà remise) et la barque. Ils ont tout pris. Ils ont promis qu'ils vont tout nous remettre.

En ces jours, ils nous envoient des sentinelles nocturnes pour notre protection.

C'est un signe de délicatesse. Une chose est claire : qu'entre eux, ils s'égorgent comme des chèvres. Le climat est toujours très tendu. Priez afin que le nom de Jésus soit glorifié et que la Maman céleste nous protège.

À noter ce que le père Virginio Mondin ajoute dans la même lettre :

Cette lettre m'est arrivée à Uvira le 10.06.1964. Ici nous vivons assez tranquilles sous la protection de l'ar-

---

[65] NDT. Allusion aux « Braves » du célèbre romain italien *Les fiancés* d'Alexandre Manzoni. Les Braves étaient des hommes armés mal élevés qui défendaient le pouvoir des bourgeois du village au détriment du reste de la population.

mée de Khrouchtchev. Souvenons-nous réciproquement dans la prière. L'orage passera. Nous espérons que ne tombera pas la grêle.

Uvira, P. Virginio Mondin, originaire de Priabona

Terreur muléliste

Les *simba* mulélistes se révèlent comme ils sont : ils égorgent sans pitié. Cela préoccupe sérieusement : ils sont « trompés par la doctrine chinoise », que le frère Vittorio connaissait bien en ayant entendu de vive voix les confrères qu'il avait rencontrés en Italie aussitôt après l'expulsion de la Chine communiste et qu'ils étaient réduits à des larves humaines. L'annotation sur la « doctrine » est d'une importance unique. On ne voit pas de voix d'issue.

Baraka, le 19/06/1964

Mes bien-aimés,

Je profite du M. Iserantant pour vous faire part de notre existence ici. Depuis quelques jours, ils ont terminé d'égorger, mais ils continuent du côté d'Albertville et de Bukavu.

Pendant que je vous écris, à l'extérieur de la porte il y a 11 sentinelles qui conversent entre eux. Tous sont des bons garçons : dommage qu'ils se sont laissés tromper par la doctrine chinoise. Je suis resté tout seul avec le père Sartorio. Jamais comme en ces jours nous nous sommes sentis tout seuls. Ce qui nous donne plus de soucis c'est que nous ne voyons pas de voie d'issue pour une amélioration dans un avenir proche.

Priez pour nous tous et pour ces pauvres chrétiens qui s'égarent pour avoir été trompés. Vôtre en Jésus et en Marie

Vittorio

Atmosphère toujours tendue

Nous sommes aux dernières lettres du frère Vittorio Faccin. Ce sont des lettres et des nouvelles dramatiques. On s'aperçoit qu'il est dans les mains de Dieu, mais en même temps, il fait ressortir avec clarté le caractère dramatique de la situation. Il est encore plus convaincu « qu'il est très difficile de connaître leurs intentions ». Les derniers mots de la lettre sont une demande de prière pour les chrétiens, signe qu'ils font désormais partie de son existence plus authentique et plus cachée. Les projets pour la mission sont soumis à un avenir incertain… « si le Bon Dieu nous laissera ici ».

Baraka, le 30/06/1964

Mes bien-aimés,

Je saisis l'occasion des enseignants qui partent en vacances pour vous envoyer quelques nouvelles. Je ne sais pas, mais je crois que même la maman, dans une telle circonstance, est d'accord d'acheter la radio pour avoir des nouvelles d'ici, au cas où mes lettres ne parviendraient plus régulièrement. Nos sentinelles sont toujours fidèles et leur nombre varie : 7-6-5-3, etc.

Dimanche passé, le 28/06/1964, j'ai été interpellé avec le haut-parleur de l'église et j'ai été convoqué par les gens des danses du cià-cià-cià. Ainsi j'ai dû subir sept heures de chaise. Ils m'ont ramené à la maison à une heure du matin.

L'atmosphère est toujours tendue. Pour le moment, il ne semble pas qu'il ait beaucoup de danger pour nous. Une chose est certaine : il est très difficile de connaître leurs intentions. Le grand chef est passé ici à Baraka la semaine passée. Dans son allocution, il a dit que tous les missionnaires peuvent rester à leur poste pour le bien des écoles, mais à une seule condition : qu'ils ne se mêlent pas dans les affaires internes aux mulélistes. Je ne sais pas ce que peut signifier cette monition étant donné que le VII et le V commandement sont complètement inconnus d'eux. L'église n'est pas encore achevée, mais à l'état actuel, le bâtiment peut bien accueillir les fidèles et on peut prier même avec une certaine dévotion.

Les deux sacs ayant la forme de taie d'oreiller, ne sont pas encore arrivés, mais dans la condition actuelle je ne sais pas estimer quand ils nous parviendront. Au début du mois, même l'eau est arrivée à la mission, après 2300 m. de tuyaux. Ce travail m'a coûté beaucoup de sueurs et de critiques mais. Tout compte fait, tout le monde voit maintenant le bien-fondé du projet. Ce n'est pas encore complètement terminé. Le plus a été fait. Le reste, si le Bon Dieu nous laisse ici, il sera fait. Qui en bénéficieront-ils ? Je ne sais pas ! Hier nous avons commencé à faire des grosses briques cuites au soleil pour la construction d'une petite maison (la petite maison au Canada !) près de l'église, au bord du lac Tanganika. C'est vraiment un endroit magnifique pour les vacances d'été. Vous tous, vous êtes invités à venir, étant donné qu'ici il y a toujours l'été. Je vous prie de transmettre les nouvelles à Maria, etc. Pour le moment, je n'écris qu'à vous. On m'a remis le vélo il y a plus de deux semaines et, pour le moment, c'est bien le seul vé-

hicule que nous avons et qui fonctionne sans essence… c'est aussi une chance !

Uni dans la prière en Jésus et Marie (à 20h chez vous et à 21h chez moi, à Baraka, où nous pouvons communiquer à travers le téléphone de Sainte Thérèse).

Priez pour nos chrétiens qui sont durent tentés dans leur foi à cause de certaines pratiques païennes.

Vôtre Vittorio

Les Mulélistes continuent à gagner du terrain

Nous arrivons presque aux dernières nouvelles et pratiquement à l'avant-dernière lettre du frère Vittorio. Il fait appel une fois de plus à la prière pour ses chrétiens qui sont gravement en danger. Il manifeste toujours davantage un cœur de « père ».

Baraka, le 05.08.1964

Chers parents,

Quelques lignes en vitesse. Il y a quelqu'un qui part et cherche à porter ce message en cachette. Ici nous sommes calmes. Je continue la construction commencée il y a quinze jours. C'est en briques non cuites. La santé est bonne. Si vous le pouvez, envoyez-moi par avion des chaussettes en laine, de la même qualité que vous connaissez, car j'ai du mal à porter celles en coton. Les révolutionnaires continuent à gagner du terrain. Quand est-ce ça finira? Notre vie est dans les mains de la Maman céleste. Priez pour nous et pour nos chrétiens qui sont dans des dures épreuves.

Je vous embrasse vous tous en Jésus et en Marie.

Vôtre Vittorio

Ave Maria !

Dangers imminents et imprévisibles

C'est bien la dernière lettre que nous avons du frère Vittorio Faccin. Il demande simplement de « verser des larmes au pied de la Maman Céleste ». Il semble vraiment une prémonition et une prise de conscience.

Baraka, le 22.11.1964

Mes bien-aimés,

J'espère que cette lettre vous parviendra. La santé est bonne, même s'il y a eu des difficultés qui, par ailleurs, perdurent encore. Il nous est impossible de communiquer avec le monde libre : nous avons soif de liberté, mais quand cela sera-t-il possible? Chaque jour est un jour d'attente. Il est impossible d'expliquer ce qu'on a vu et entendu ces derniers temps. Cela restera toujours gravé dans nos cœurs. Je suis avec le p. Luigi. Tous mes compagnons sont partis l'un après l'autre et il semble qu'ils soient en Italie. La Maman Céleste qui d'une manière miraculeuse, nous a assistés jusqu'à présent, continuera à nous venir en aide. Je suis convaincu que nous nous en sortirons sains et saufs.

Vos prières sont les bienvenues au ciel. Continuez à prier pour ces pauvres gens. Versez vos larmes aux pieds de la Maman Céleste, Mère des apôtres. J'ai reçu les chaussettes et les bonbons. Merci. Priez. Je vous embrasse tous très fort : papa, maman, frères, sœur, neveux, beau-frère, etc.

Vôtre en Jésus et Marie,

Vittorio

Luigi Carrara, compagnon de Vittorio Faccin, s'attendait au Calvaire

Le père Luigi, compagnon de mission du père Giovanni, dit sans mâcher de mots, qu'il est dangereux de rester sur place. Il demande à ses parents de prier. Ainsi écrit-il dans sa dernière lettre à la famille, le 22 octobre 1964, un mois avant son martyre :

Papa, maman, frères et sœurs bien-aimés,
Je suis en bonne santé. La providence m'assiste de manière incroyable : ni cachot, mi bastonnades ! Je suis à Baraka depuis le 16 octobre, en train de remplacer les deux confrères actuellement en Italie. Je ne suis pas seul. Nous sommes avec le frère Faccin. Avant je faisais la navette entre Fizi et baraka, mais il était difficile de se déplacer. Maintenant, j'ai déménagé ici. L'atmosphère semble se calmer, à notre égard. Mais nous pouvons réaliser très peu de choses : nous sommes entre le presbytère et l'église. Mais nous vivons. Et en ces jours, je peux le dire, nous vivons dans une certaine tranquillité. Les frères séparés (les protestants) ont quitté le milieu depuis longtemps. Nous sommes là. Cela nous rapproche des gens et, dans l'avenir, nous espérons de faire encore un peu de bien. Je vous ai écrit dans le passé, mais probablement vous n'avez pas reçu la lettre. C'est dangereux. Souvenez-vous de moi devant le Seigneur, avec les trois autres qui sont dans les mêmes conditions. Je pense à vous souvent. Je vous embrasse tous dans le Seigneur, surtout maman et papa. Nous sommes dans les mains de Dieu. Priez et faites prier beau-

coup. J'espère que vous recevrez cette carte et, bientôt des écrits plus longs. Je vous embrasse,
Luigi
PS : la nourriture ne nous manque pas. C'est bien la paix qui nous manque. Beaucoup sont sur le chemin du Calvaire.

Lettre testament du père Giovanni Didonè à son catéchiste

09.11.1964 : Didonè écrit à Raphaël Pupu, catéchiste de Mzinga dans le secteur de Ngandja où la majorité des habitants étaient rwandais. Cette lettre a toute la tonalité et le contenu d'un testament que le curé écrit à ses chers fidèles : il leur assure sa ferme volonté à être avec eux, il pressent que le pire va arriver et il les exhorte à persévérer dans la foi et l'amour de Dieu.

« Mon bien-aimé Raphaël, (...) Je t'écris pour te donner un peu d'espérance pour les jours à venir. Soyez des hommes debout, je vous en supplie. Ne perdez pas votre élan. Dieu est là parmi nous. Ceux qui désespèrent ne reçoivent pas facilement la miséricorde de Dieu[66]. C'est au moment de l'épreuve que nous pouvons justement témoigner de notre foi et de notre amour pour Dieu. Vous voyez, nous, les pères, nous sommes à Fizi. Bien sûr, c'est loin de chez vous. Mais Dieu est partout

[66] Étant une phrase de difficile traduction, nous mettons ci-dessous le texte original en kiswahili: *Tafazali, mkae imara, msiregee – Mungu yuko. Wale wanaoregea hawastahili huruma kwepesi.*

et il nous assiste tous. Soyons debout. Ne pensez pas que les pères rentreront chez eux. Sachez-le bien : plutôt que de rentrer chez eux, les pères préfèrent mourir dans leur mission »[67].

Mourir plutôt qu'abandonner les brebis ! Et Raphaël a été fort marqué par cette lettre, la dernière de son cher curé. Le père Mazzocchin dira que le catéchiste de Ngandja est resté fidèle à sa mission : « Je voyais le vieux Raphaël, traverser les montagnes et continuer à servir la diaconie jusqu'aux années 1980, quand j'étais curé à Fizi »[68].

Persécutions à Baraka

Il nous reste un témoignage très significatif d'un habitant de Baraka. Il parle sans mâcher des mots de *haine religieuse*. Les mulélistes ne supportent pas d'écouter les cloches qui appellent les fidèles de Baraka à la prière. Les menaces et les injures sont à l'ordre du jour.

Monsieur le Capitaine est originaire du Kasaï et il

---

[67] Giovanni DIDONÈ, « Lettre à Raphaël Pupu (Fizi, le 09.11.1964) », dans Vittorino GHIRARDI, *Missione e martirio, memoria martyrium*, vol. 1, Ronéotypé, Parme 28.11.1990, p. 347 et 349.

[68] Piero MAZZOCCHIN, « Témoignage sur les événements de Baraka et Fizi de 1964 », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 22.05.2016. Le père Piero, né le 09.02.1935, est le Xavérien qui a travaillé pendant plus longtemps dans la région de l'Ubembe : du 26.04.1969, jour de sa première arrivée au Congo, en 2004, quand il y a eu la remise de la paroisse de Baraka à la gestion du clergé diocésain.

réside depuis longtemps à Baraka. Il est très ami, voire, collaborateur, des missionnaires. Dès le début, il a adhéré au mouvement muléliste : mais, dernièrement, peut-être à cause d'une crise de conscience ou suite à l'insécurité, il a quitté clandestinement Baraka et il s'est refugié à Bujumbura avec toute sa famille. Il nous a confirmé les rumeurs qui courent. Ensuite, il peut nous fournir quelques détails sur la dure existence vécue par nos Confrères depuis la fin du mois de mai. Il nous a dit que, dernièrement, le frère Vittorio avait subi plusieurs, même si courtes, incarcérations. Les injures étaient à l'ordre du jour. Et elles devenaient féroces quand le frère ou M. le Capitaine, lui-même, sonnaient les cloches pour inviter les chrétiens à prier. Les mulélistes n'ont jamais voulu que le Frère arrête le chantier car il donnait du travail à ses ouvriers. Il faut bien travailler pour ne pas trahir la Révolution... M. le Capitaine assure qu'un lundi (peut-être le 09 octobre) quelques insensés excités gênés par la présence du Père, avaient décidé de mettre fin à sa vie. Plusieurs fois ils ont été menacés et persécutés. Cela arrivait quand parvenait de Bukavu ou d'Uvira des mauvaises nouvelles. Alors les rebelles, gênés par les défaites ou pour ne pas être déconsidérés, se faisait un point d'honneur de tourmenter ces innocents : prison, injures, menaces[69].

[69] AAVV, *Fratel Vittorio Faccin*, PPS, Editore, pp. 7-8.

Deux martyrs, déjà reconnus

L'Église les a reconnus martyrs. Ils ont été tués par les mulélistes *in odium fidei*.

La Bienheureuse Anuarite

Plusieurs auteurs ont commenté le martyre de Sr Anuarite, membre d'une Congrégation congolaise. Le martyre a eu lieu le 1er décembre 1964 dans la Province Orientale à cause des Simba. Il est vrai qu'elle a préféré mourir plutôt que de subir une violence sexuelle, mais il est aussi vrai que de la part des bourreaux il y avait un authentique *odium fidei*. Voici un témoignage très significatif, présenté avec des opportunes explications. Les sœurs de la Sainte Famille, Congrégation à laquelle appartenait la Sr Anuarite, étaient en voyage vers Wamba et elles croisent une camionnette d'un haut gradé rebelle :

Les religieuses furent obligées à descendre pour rendre hommage à l'autorité en question. Une manœuvre qui n'est pas toujours aisée ni pour les jeunes militaires, ni pour des religieuses qui dans la vie sont entrainées à bien d'autres choses que des exercices athlétiques. Une d'elles, Sr Anne-Françoise, plutôt robuste de constitution, ne fut pas très élégante dans ses mouvements : ses difficultés furent comprises comme des signes de mépris. Yuma Deo s'envenima et s'en prit avec toute la communauté, en donnant une explication théologique à sa colère :

– *Enlevez-leur tous ces Rosaires et toutes ces croix ! Cria en s'adressant à ses subalternes. Et il continua :*
– *Votre Dieu n'est pas un blanc. Le Dieu des noirs est Lumumba. Nous ne vous tuerons pas, parce que vous êtes de notre couleur. Mais il faut que vous enleviez vos habits et vous portiez les mêmes habits que les autres femmes !*

Chacune des malheureuses chercha à défendre, comme elle pouvait, les sacrés objets, mais il n'y eut rien à faire : les Simba s'abandonnèrent à des scènes violentes, à des gestes et des actes offensifs, et tous les insignes des religieuses furent jetées par terre. Un rebelle les réunit, il en fit un tas et le comandant les piétina ouvertement. Puis lui et les autres, ils les prirent en main et ils continuèrent à les détruire en les jetant en brousse et en prononçant des horribles blasphèmes.

Cet épisode est extrêmement grave et malheureux. En effet, les Africains attribuent aux signes de la religion, ainsi qu'aux gestes et aux paroles sacrées, une signification et une valeur que nous (les européens) difficilement nous pouvons estimer dans la juste mesure ; peut-être ils étaient plus que nous en mesure de comprendre ce sentiment, plus que les Romains de l'antiquité ou plus que les populations médiévales. C'est une signification qui probablement remonte des conceptions animistes, voire magiques. C'est un sentiment qui, par ailleurs, dans le Christianisme, a sa familiarité et son analogie dans l'administration des Sacrements. Ces derniers ont lieu seulement au moment où la frontière entre le visible et l'invisible est jointe par la parole et par la matière du Sacrement même. La question est que pour un africain, - mais aussi pour toute population jeune – piétiner

le symbole est la même chose que piétiner la chose qui est exprimée par le symbole ou le signifiant : pour cela, c'est vraiment horrible et insensé.

Le récit du témoignage dactylographié sur cet épisode dit textuellement : « Le visage d'une des religieuses exprimait une colère silencieuse, mais tellement vigoureuse, que nous craignons qu'elle pouvait être tuée à l'instant ». Tout compte fait, il nous semble que ce grave point de désaccord doive être considéré un vrai tournant de la passion de la Sr Clémentine. Le « Major Robert » ne semblait pas estimer différemment les circonstances. Il dit à Yuma Deo :

– *De tout ce que vous êtes en train de dire, elles, dans leur cœur, s'en enfichent complètement. La solution est de les tuer toutes et tout de suite.*

Puis, il ajouta :

– *Maintenant vous rentrerez à Bafwabaka. Vous enlèverez ces habits, puis chacune de vous aura un travail à faire.*

Il était évident que la mesure militaire et logistique allait se transformer clairement en une vraie persécution.

Le Bienheureux François Spoto

En cherchant à rassembler une documentation significative autour de la possibilité d'introduire un procès *super martyrium* de trois prêtres missionnaires et un religieux missionnaire, tués quelques jours avant le martyre du Bienheureux Francesco, dans le même milieu révolutionnaire, dans la même zone géographique, et de

la part de la même catégorie de rebelles, il me semble très significatif de citer le résultat de l'enquête diocésaine sur le martyre du Bienheureux Francesco Spoto. Nous rapportons ce qui suit (j'ai ajouté les sous-titres).

Dans le territoire de l'Ituri, les Simba arrivèrent vers la fin du mois d'août 1964, précédés par la malheureuse renommée de pillages, destructions et morts.

Dans une lettre du 08.06.1993, au père Matteo Saladino, Vice-Postulateur, SE Mgr Kuba, en évoquant les vicissitudes qui intéressèrent le père Francesco Spoto, écrit :

« (...) Au mois d'août 1964, les Simba ont envahi l'Ituri, y compris Biringi. À partir de leur arrivée en Ituri, il n'y a plus eu de communication entre les différentes paroisses.

(...) Je ne pouvais plus me déplacer pour aller à quelques km de la mission ».

Et pourtant, au début, leur attitude vis-à-vis des missionnaires et de tous les fidèles ne fut pas très clairement menaçante : beaucoup d'intimidations, mais pas de danger.

Un autre élément parvint à freiner une partie, si voulons modeste, de ces jeunes guerriers : avoir été élèves, hôtes, amis des missionnaires ; avoir joué, travaillé, étudié et prié avec ceux que maintenant ils auraient dû torturer et tuer.

Le déroulement des faits montre, abondamment, que la tactique choisie par les Simba ne changeait plus d'avis, malheureusement ! Et quand ils n'agirent pas en personne, ils déléguèrent les très jeunes, ou les garçons de la « Jeunesse ». Il y en avait, en effet, une vingtaine

qui continuaient à stresser les trois missionnaires avec une tenace telle que le père Spoto écrit dans son journal avec beaucoup d'amertume :

HAINE SATANIQUE !

« (...) Quelle haine satanique ! Jusqu'au dernier instant, ils ne veulent pas perdre l'envie de tuer ! C'est un drôle d'acharnement ! Nous ressemblons à des malfaiteurs dangereux »[70].

À partir de ce que nous venons d'exposer largement, il nous semble que les raisons de l'agression violente que le père Spoto subira est à cause de la haine vis-à-vis de la foi. Il nous semble non négligeable aussi la considération que souvent les intellectuels, qui faisaient fonction de maîtres idéologiques et de chefs de la jeunesse congolaise, « respectaient la consigne du communisme qui considérait la religion comme 'l'opium des peuples' ». « Ceux-ci, - les missionnaires et leurs élèves -, vous aveuglent, mettent de l'obscurité dans vos yeux ; c'est bien nous qui vous portons la lumière », disaient-ils.

Mgr Kuba a mis en évidence un autre aspect qui avait sans doute une forte influence parmi les jeunes congolais. « Les anciens élèves renvoyés de nos écoles, devenus âpres, car ils étaient partis à cause d'indiscipline, cherchaient à se venger contre leurs anciens éducateurs en les calomniant de toute sorte de mal afin qu'ils subissent la mort. Ils disaient, en effet, que c'était à cause d'eux qu'ils sont devenus aigres et malheureux ».

---

70 BERTOLONE, *E il mandorlo fiorì...*, pp. 194-195.

Il en va de soi que les fonctionnaires des partis et les évolués sécessionnistes soufflaient sur le feu : ils étaient poussés par les politiciens insatisfaits, (...) ils ont attaqué les quelques blancs qui étaient restés, y compris les Missionnaires blancs et blanches et aussi tous les Prêtres congolais, religieux et les laïcs qui étaient proches des blancs et considérés par les Simba comme responsables de leur misère sociale.

Haine contre la religion

Tous devaient mourir, les Missionnaires blancs étaient recherché par les rebelles (Simba) d'abord à cause de leur race et ensuite à cause de leur religion catholique ou protestante... ce sont ces Simba qui, dans la même région, ont tué la sr Clémentine Anuarite Nengapeta quelques jours avant le père Spoto. Ce sont eux qui parsèmeront la mort parmi les prêtres et les sœurs congolais, eux aussi, souvent oubliés, Martyrs de la foi. Mgr Kuba continue : « D'après ce que j'ai écrit brièvement à propos de la rébellion et de la mort de nos Missionnaires et de nos frères et sœurs congolais, j'en conclus que le père Francesco Spoto est vraiment Martyr de la Charité, de l'amour ».

Le message évangélique est contre la morale simba

Voici l'écho de ces quelques témoignages de fidèles congolais :

M. Herman Banga affirme :

Comme raison, il y a le choc des prédications et de la Parole de Dieu prêché par les hommes de Dieu, le dé-

sir des biens matériels qu'ils pensaient trouver dans les paroisses, donc les politiciens eux-mêmes qui n'avaient aucune religion. Ils disaient : « Vous (les missionnaires) vous êtes pleins de vous-mêmes, nous détruirons tous vos biens matériels », et d'autres paroles méchantes et d'autres injures contre la religion. Pour cela, il fallait, coûte que coûte, les tuer pour s'accaparer de leurs biens.

Théophile Kumbau dit :

Les Bancs, ainsi que leurs collaborateurs, chrétiens, enseignants, catéchistes, étaient mal vus. Les paroles des Simba et leurs gestes par rapport à la religion en étaient une manifestation. Si vous refusiez de leur donner ce dont ils avaient besoin, ils vous tuaient. Les missionnaires étaient recherchés car ils constituaient un blocage à la manière d'agir des Simba.

Walter Mokili déclare :

Je ne saurais pas donner des raisons. C'était un phénomène à l'ordre du jour. Les Simba cherchaient et haïssaient les prêtres à cause de leur prédication ; les salariés à cause de leur mode de vie. Ils employaient des mots très offensifs, sales et calomnieux. Les missionnaires et les collaborateurs étaient recherchés coûte que coûte pour être tués, à cause de la vérité qu'ils enseignaient.

La concordance de ces déclarations, donc, est une ultérieure démonstration de l'idéologie qui motivaient les Simba : enlever le blocage de la religion car, à leur avis, la prédication de l'Évangile créait obstacle au système politique et opprimait la liberté de l'homme.

Une remarque pour terminer

Michel Baumgarten a écrit :

« Il y a des époques où les discours et les écrits ne suffisent pas à rendre généralement compréhensible la vérité nécessaire. Dans des telles périodes, les actions et les souffrances des saints doivent créer un nouvel alphabète pour révéler à nouveau le secret de la vérité. La nôtre est une telle époque ». Quelques temps avant d'être assassiné par les intégristes islamistes, le 02.08.1996, Mgr Pierre Clavière, Evêque d'Oran (Algérie), avait dit : « (…) Étant chrétiens, nous savons que notre foi comporte le silence de nous voir exposés à la persécution, au danger pour le nom de Jésus. Nous savons que le disciple n'est pas plus grand que son Maître et que Jésus ne nous a jamais permis une vie facile. (…) Si jamais nous avons imaginé une religion en dehors du monde, un refuge protégé (…) nous nous sommes trompés de porte »[71].

[71] BERTOLONE, *E il mandorlo fiorì* …, pp. 196-200.

Les xavériens au kivu et leur témoignage

Une tragédie annoncée

Nous citons le père Antonio Trettel, missionnaire Xavérien au Congo, qui analyse les événements de 1964 et, en particulier, l'assassinat des Xavériens, les pères Carrara et Didonè, le frère Faccin et l'abbé Albert Joubert, 50 ans après le meurtre. Les Xavériens participent ainsi à une histoire de douleur de tout un peuple.

Le martyre des missionnaires de Baraka et Fizi, le 28 novembre 1964, n'était pas, malheureusement, un fait tragique isolé ou tout à fait imprévisible, mais bien plutôt une foudre meurtrière de plus, au milieu d'une tourmente apocalyptique énorme, qui était en train de secouer non seulement le tout jeune diocèse de Uvira (né seulement en 1962), mais bien plus loin, toute la grande moitié de l'est et, en particulier, du nord-est de l'immense Congo. En effet, en deux mois de temps seulement, la rébellion s'était emparée d'une bonne moitié du pays. (…)

La 'révolution muléliste', menée par Pierre Mulele, se déclenche dans un premier mouvement, le 22 janvier 1964, dans le Kwilu (Bandundu), région d'origine de Mulele et de Gizenga, et s'étend rapidement dans toute la région : chefs coutumiers et policiers sont impitoyablement massacrés, tandis que les agents de l'administration et les Européens sont évacués en toute hâte par les forces de l'ONU.

Dans cette année tragique entre toutes, Uvira avait été l'une des premières cibles des ces troubles mulélistes. Au mois de mai '64, en effet, s'était allumé un deuxième foyer de la révolution muléliste dans la pleine de la Ruzizi, conduite par les chefs rebelles Gbenye et Soumialott[72].

C'est la rébellion du Kivu, préparée au-delà du lac Tanganika, à Bujumbura, la capitale du Burundi. Son premier objectif était justement Uvira, étant donné que les rebelles étaient au courant que la population rurale du milieu était fatiguée des constantes *exactions injustes des soldats de l'armée nationale en débandade. Aussi les mulélistes sont-ils accueillis à bras ouverts par les gens qui les renseignent et les protègent.*

C'est le 15 mai 1964 que des troupes rebelles mulélistes saisissent la ville d'Uvira. Beaucoup d'étrangers (surtout belges) et quelques missionnaires quittent en hâte la ville. Seulement restent une douzaine des xavériens et une dizaine de religieuses (en particulier, des xavériennes) et quelques laïcs européens : ils sont tous concentrés à force avec l'évêque Catarzi et retenus en otage à l'évêché-économat général d'Uvira. Leur situation se fera de plus en plus difficile et dangereuse, surtout lorsque quelque avion des occidentaux, en aide à l'armée de Mobutu, commence à bombarder la ville[73].

---

[72] MISSIONNAIRES XAVÉRIENS – RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, *Aimer jusqu'à donner sa vie, regards sur le martyr Faccin, Carrara, Didonè et Joubert 50 ans après, 28 nov. 1964 et 2014*, p. 9 et 15-16.

[73] MISSIONNAIRES XAVÉRIENS – RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, *Aimer jusqu'à donner sa vie, regards sur le martyr Faccin, Carrara, Didonè et Joubert 50 ans après, 28 nov. 1964 et 2014*, p. 18.

Un groupe de Missionnaires pris en otage par les simba à Uvira

Groupe de Xavériens prisonniers des Simba à Uvira

Il y a plusieurs témoignages *de visu* autour de cette période de captivité des missionnaires à Uvira. Le frère Guglielmo Saderi est resté entre les mains des Simba pendant presque cinq mois à Uvira, c'est-à-dire tout au long de la captivité, et il garde de ces jours-là un vif souvenir. Il avait eu l'occasion d'entendre des confrères expulsés de la Chine combien les communistes avaient torturé les Confrères Xavériens après des procès-farce. Le frère Saderi est convaincu que ces systèmes ont

Première équipe des Xavériens au Congo arrivés en octobre 1958
(De gauche : Vagni, Fellini, Pansa, Catarzi, Viotti et Tomaselli)

été adoptés aussi en Afrique par ceux qui avaient été à l'école chinoise ou russe autour des méthodes de guérilla et de haine contre la religion. Entendons son témoignage :

Tous les chefs de la révolution avaient été en Russie ou en Chine pour les instructions militaires sur la manière de conduire une guérilla. Ils avaient adopté pleinement le style communiste. Je me souviens qu'avant d'être affecté à la mission du Congo, j'ai été à Parme au servie de la communauté. En ce temps-là, les pères expulsés de la Chine me cherchaient pour avoir du linge ou des habits et ils me racontaient leurs adversités et persécutions jusqu'à l'expulsion, avec des procès-farce. Eh bien, je dois affirmer que chez nous, à Uvira, il

Première arrivée au Congo du frère Faccin et du père Didonè, compagnons dans le martyre avec l'abbé Albert
(De gauche : Masolo, Mondin, Faccin, Didonè, Lambert et Giavarini)

nous est arrivé la même chose et les rebelles avaient les mêmes méthodes. Les chefs avaient l'habitude d'approcher la jeunesse ou les enfants, en leur promettant une femme blanche, des postes de responsabilités et de direction, surtout dans les mines, et de l'argent. Puis, ils enrôlaient. Ils considéraient les missionnaires comme leurs ennemis particuliers. J'ai pu entendre leur haine à partir des bastonnades qu'ils m'ont infligées. Ils frappaient sans pitié. Et cela presque tous les jours ! Un jour, ils nous ont lancé des verres et des bouteilles trouvées dans la poubelle, en blessant sévèrement une sœur, dont le sang a éclaboussé à un mètre de distance. Je voudrais évoquer au moins un épisode qui ne quittera jamais mon esprit : un interrogatoire. Le chef rebelle a commencé en nous disant : « enlevez les souliers ». Puis : « enlevez le chapeau ». Nous étions pied-nus, nous marchions sur les cailloux et sur les vitres et ils nous obligeaient à enrouler des futs de mazout. Les rebelles nous accompagnaient en continuant à nous frapper durement. Ils criaient même à l'évêque qui cherchait à se couvrir la tête : « Couche-toi par terre, animal ! » Je me souviens encore qu'après l'interrogatoire, ils nous ont enfermés dans un cachot près de là, où d'autres rebelles nous attendaient avec des matraques pour nous doser. Le pavement de la prison était plein de trous, étroit, à tel point que nous devions nous soutenir les uns les autres. Je suis donc tombé évanoui et ils me crurent déjà mort. Ils découvrirent dans les poches de certains parmi nous des lettres écrites en italien pour transmettre des nouvelles à la famille. Ces derniers ont dû traduire, mot à mot, en français ou en kiswahili, de manière à ce que les Simba puissent comprendre. Les uns traduisaient,

les autres frappaient. Combien de coup le père Carlo Catellani a-t-il reçu ce jour-là ! Au terme de l'interrogatoire, à un moment donné, ils ont commencé à nous dire qu'ils allaient nous tuer deux à deux. Ils avaient mis en scène un rite macabre : après avoir amené deux confrères à l'extérieur, les bourreaux entraient au cachot en broyant des os et en disant de manière à se faire entendre : « Qu'il est bon ce blanc ! Et celui-ci, il est encore meilleur ! », comme s'ils étaient en train de manger une partie de leurs corps. Un jour, ils avaient déjà décidé de nous jeter dans un camion, appartenant aux rebelles, pour nous envoyer dans la zone des soldats congolais et nous faire tuer, comme il était déjà arrivé aux camions qui partaient vers cette direction-là. Nous avons été sauvés d'une attaque imprévue des soldats congolais qui ont incendié (avec une bombe tirée d'un avion) la réserve de carburant des rebelles[74].

Le père Francesco De Zen, en écoutant les Confrères restés en otage à Uvira, offre un tableau qui confirme ce que le frère Saderi a dit. Arracher la couronne du rosaire des mains des prisonniers concerne l'*odium fidei*, me semble-t-il. Dans la citation suivante, il y a des répétitions, mais elles ne disqualifient pas l'importance de l'événement. Les répétitions ne peuvent que confirmer ce qui a été dit et qui sera affirmé par les témoins *de visu*, comme nous le verrons par la suite (j'ai ajouté les sous-titres).

---

[74] Archives Privées. Postulation Xavérienne.

Il n'y a même pas trente minutes. Le colonel Tutsi se précipite à l'évêché, avec beaucoup de ses hommes. Il est furieux. Il nous accuse d'avoir informé l'avion de la présence de l'essence. C'est une calomnie, mais c'est inutile de le nier. En criant, il nous convoque tous dans la pièce centrale. Avec nous, il y a aussi Felicita, la Supérieure des Xavériennes. Elle vient tout juste de faire une injection à Mgr Catarzi et elle tient en main la petite assiette avec la seringue. Nous venons tous fortement giflés, d'abord par le colonel, puis par toute sa suite, entre autre, M. Kayabo, un député du Burundi. Nous apercevons le visage d'un blanc, conseiller de la rébellion, un grec d'Usumbura : il se tient sur la porte et il s'appelle Milanos, résidant sur l'avenue Malsaye. Nous avons su après, par les mêmes rebelles, son nom et son adresse.

Terminées les gifles, nous sommes visés avec des assiettes, des verres, des bouteilles qui se trouvent au réfectoire, pas loin de là. La Supérieure reçoit un verre sur la tête : le sang coule abondamment jusqu'au cou, de manière à lui dessiner une large tâche rouge sur l'habit blanc. Tandis qu'ils la giflaient quelques minutes auparavant, maintenant nous avons entendu une voix crier « pas la fille » : un rebelle avait des remords face à tant d'infamie.

Puis, arrivent les autres : deux Sœurs italiennes, deux Pères de la mission, six Sœurs belges, les cinq Belges de la Cotonco et de l'Irsac, et, enfin, un vieux colon italien. Au long du trajet allant de chez eux à l'évêché (où nous étions en captivité), tous ont été sauvagement tabassés.

À côté de la Cathédrale, reste tout seul, abandonné et gravement malade, le père Sumaio. Ils l'ont oublié et nous n'avons pas le courage de le leur dire.

Ils continuent à nous insulter et à crier ; ils menacent de nous tuer, de nous manger pour éliminer toutes nos traces. Un colonel congolais arrive. Il est contrarié. Il commence à parler (...). Le collègue tutsi lui coupe vite la parole et il parvient même à nous appeler des vipères à écraser.

Nous sommes alors enfermés à clé dans une petite pièce. Vers huit heures, tous reviennent. Le colonel tutsi exige, révolver à la main, que l'Évêque et les deux directeurs des compagnies belges, écrivent une lettre ultimatum aux consulats belges et américains du Burundi pour demander la trêve des bombardements. À chaque bombardement qui se répètera, seront tués des otages.

La lettre, qui porte l'entête de l'évêque, est signée par Son Excellence, par M. De Tant de la Cotonco et par M. Van Noyen de l'Irsac. Tandis que la lettre est rédigée, nous continuons à subir les injures. Le colonel tutsi ne fait qu'exhiber son révolver dans toutes les directions. Les Sœurs belges, les dernières arrivées, qui s'étaient assises près de la porte, sont violemment poussées par terre pendant qu'un officier crie : « Nous faisons la guerre et vous restez assises sur vos divans ». Le pavement est couvert de débris de toute sorte : vitres de verres et assiettes cassées. On arrache violemment la couronne du rosaire qu'un père tenait en main. M. Van Noyen est durement reproché à cause d'une lettre, écrite, par ailleurs, non pas par lui mais par une vieille dame, Kiss, hongroise de plus de 70 ans : pour cela, il a été giflé à plusieurs reprises.

La lettre terminée, le colonel tutsi crie une fois de plus en nous menaçant : « Nous fusillerons deux otages à chaque fois qu'on bombardera la ville. Les pilotes sont blancs et donc vos frères ».

« SEIGNEUR, VAUT MIEUX MOURIR ! »

Quand le groupe tourmenté est parti, la porte est fermée de l'extérieur. Nous restons en silence, un à côté de l'autre. Vers 11h, bruit de clés. D'un coup, entrent quatre guerriers et ils se jettent sur deux Sœurs, assises à côté de la porte. Les sœurs crient. Ils les traînent à l'extérieur. En empêchant aux autres toute réaction. Sur la porte, l'arme en joue, plusieurs sentinelles rendent impossible n'importe quel autre mouvement. Gémissement et pleurs plus éloignés nous arrivent jusque dans notre prison : « Oui, vous le pouvez, mais non pas mon âme. Laissez-moi. J'appartiens au Christ. Seigneur, vaut mieux mourir ! » L'angoisse prend le cœur de tout le monde pendant que les cris déchirants continuent. Passent quelques minutes très longues, puis les deux victimes réapparaissent.

C'est la sœur Krista qui entre la première, puis la mère Supérieure, accompagnée par le Président Marandula, en personne. Il dit de les avoir enlevées de la furie de ses militaires. Elles ont les habits en morceaux, le visage tuméfié et couvert de sang. Elles sont déchaussées, dépeignées, pleurent en cachant le visage avec les mains. Elles sont consolées et amenées au bureau de l'évêque. Marandula en a pitié et donne la permission afin que la plus éprouvée puisse s'allonger sur le lit de Monseigneur. Elles se sont défendues avec une telle

énergie que les guerriers ont pu les frapper presque jusqu'à les tuer, pas plus. Elles sanglotent pendant que nous tous, nous nous taisons en priant assis par terre au long des murs. Une des deux Sœurs, la Supérieure, a 40 ans et elle est au Congo depuis sept ans. L'autre est plus jeune, une trentaine d'années. Elle est arrivée l'année passée, toute enthousiaste.

Dans la nuit, qui pouvait être la dernière, nous nous préparions, religieux et laïcs, à la rencontre avec Dieu. Le matin, très tôt, nous couronnions cette préparation ave la Messe et la Communion. Cela pouvait être notre viatique.

Angoisse indicible

27 août 1964. À 8h30 deux avions T28 avec quatre fusées en dessous des ailes, passent sur Uvira, venant de Bukavu, et ouvrent le feu. Le message des prisonniers n'a pas encore été transmis via radio Usumbura. Probablement il ira aux ondes pendant que les T28 tirent leurs fusées. Ce message dit : « Au nom de Dieu, nous vous prions de suspendre toute action sur Uvira ». La terreur est aux yeux de tous. Les Sœurs pleurent.

Nous passons toute la journée dans une angoisse indicible. La nuit est déjà tombée quand s'ouvre à l'improviste la porte et entre le colonel tutsi. Il enlève un père et un belge : ils seront fusillés aussitôt, dit-il, et il sort avec eux. Stupéfaits, nous manquons même le temps pour échanger un petit mot avec les deux qui vont mourir.

Après 30 minutes, le colonel rentre. « C'est fini. Si demain on bombardera encore, vous aussi vous allez être tués, jusqu'à exterminer tout le monde ». Et il ordonne

à l'Évêque d'écrire à nouveau une lettre de supplication aux Belges et aux Américains du Burundi.

Nous n'avons entendu aucune décharge de fusil. Pour cela, nous nous demandions la terrible menace a été réellement exécutée. Le lendemain matin, une des sentinelles nous informe que les deux otages n'ont pas été fusillés mais qu'ils sont dans une des maisons de l'Irsac. Le colonel donc entend seulement faire du chantage avec l'Évêque. Mais, si les avions reviennent ?

La nuit, nous célébrons la Messe. Nous n'avons pas choisi la chasuble noire. Les Sœurs et les laïcs reçoivent la communion. Puis, assis, dans la pièce-cachot, les barbes longues, les habits blancs très sales, nous parlons longuement des frères lointains, des espérances, de la vérité.

Les deux sœurs petit à petit se reprennent. La preuve extraordinaire qu'elles ont subi n'est pas plus forte de leur courage : les blessures font mal, la tête est étourdie, mais il y a Quelqu'un qui veille sur nous et qui nous soutient[75].

Les missionnaires seront libérés seulement après presque cinq mois de tribulations, le 7 octobre 1964, grâce à un assaut rapide d'un commando spécial de parachutistes organisés par le père Angelo Pansa à partir de Bukavu.

---

[75] *Fede e Civiltà*, n. 4-5 (Aprile-Maggio 1965), pp. 112-113.

Les missionnaires xavériens décident : *nous restons*

Lettre du père Secondo Tomaselli

Nous retenons opportun de publier une partie d'une lettre écrite par le père Secondo Tomaselli, Xavérien, au Supérieur Général, le père Giovanni Castelli, en l'informant sur la situation du Congo et de ses intentions de rester avec ses gens, malgré le danger de vie. Le père Angelo Pansa m'a rappelé, dans l'interview qu'il m'a accordée et qu'il a signée, que l'attitude du père Tomaselli était commune à tous les Xavériens présents dans le Pays. Ils ne voyaient pas comment ils pouvaient parler de fraternité chrétienne pour, par la suite, abandonner les frères dans les moments de plus grand besoin.

« Comme vous le savez, alors que S.E. Mgr l'évêque nous a donné l'ordre de partir de Kiringye, moi j'avais demandé, insisté et imploré l'évêque de me laisser à ma place. Je présentais plusieurs raisons à l'évêque. Deux, surtout, revenaient en moi sans cesse.

D'abord, je me disais : « nous avons toujours dit, surtout en Italie, et nous l'avons prêché de toutes les manières, que le Missionnaire est le témoin du Christ par excellence, le bon pasteur qui donne la vie pour ses brebis, l'homme de la foi vivante, de l'espérance inébranlable, de l'amour sans frontière. Maintenant, si à la première sonnette d'alarme tous les Missionnaires partent, quel est

le témoignage que nous livrons au Christ ? Quels bergers sommes-nous ? Demain, pourrons-nous rentrer près de nos chrétiens, en les encourageant dans leur foi, à s'abandonner avec confiance à la Divine Providence, prêts aussi à mourir pour le Christ ?

Ensuite, après le déclanchement des troubles, la Mission était devenue l'abri sûr non seulement des chrétiens, mais aussi des protestants, musulmans et païens. J'ai été personnellement ému devant la demande des païens ou des protestants qui venaient chercher un abri chez nous : « Père, si je dois mourir, je voudrais mourir devant tes yeux ». Comment pouvons-nous alors abandonner ces pauvres gens déjà éprouvés, pour mettre en sécurité notre pauvre vie ? N'est-ce pas provoquer en eux une profonde amertume et peut-être les plonger dans le plus sombre désarroi ?

Pour toutes ces raisons, j'ai insisté auprès de l'évêque, et j'ai supplié : insisté et supplié auprès du Bon Dieu, pour pouvoir rester. Et quand j'ai vu que les paroles écrites ne suffisent plus, je me suis rendu personnellement chez l'évêque pour lui demander la grâce de rester. Comme dernier argument, je lui ai amené un écrit de Marandula, le Chef de toute la « Jeunesse » de la plaine, dans laquelle il me rassurait que je n'aurais eu le moindre ennui, à condition de ne pas faire de la politique. L'évêque a lu attentivement la lettre. Il voulu échanger avec le Supérieur Religieux, écouter ses conseillers. Puis, avec une grande bénédiction, il m'a donné la permission de rentrer et de

rester *ad tempus* à la mission de Kiringye. Je suis donc rentré dans ma chère mission avec, au cœur, la joie et la paix qui étaient revenues. Je me suis donc mis à l'œuvre. Un travail très réduit dans son aspect pastoral ; très intense par contre dans son aspect humain et social : soigner les blessés, les malades, les vieillards, les enfants, bref, tous les nécessiteux. Et tout cela, sans demander l'appartenance religieuse, ni les conditions ni les possibilités matérielles de chacun.

Révérend Père, je me suis efforcé de voir en tout le monde, Jésus nécessiteux. Et Jésus m'a toujours comblé de grâces : même si j'avais à faire avec des cas qui me dépassaient, leurs problèmes se résolvaient toujours. Et donc j'ai vu grandir progressivement autour de ma pauvre personne, qui a peur même de son ombre, tout un ensemble d'approbations et d'admirations. Ces deux attitudes m'ont permis d'être toujours laissé en paix, même dans les jours plus sombres et plus difficiles de la rébellion. Il y a eu un seul jour, précisément le 25 juin, où j'ai eu vraiment peur parce que je me suis vu très proche de la mort et je me suis disposé en répétant à plusieurs reprises l'acte de contrition, en cherchant de m'entraîner à la parfaite souffrance. C'était le jour où les soldats entrèrent à Kiringye, en tirant comme jamais, et en brûlant toutes les maisons qu'ils trouvaient au long de la route[76].

---

[76] Secondo TOMASELLI, *Lettre au père Giovanni Castelli, Supérieur Général*, conservée aux Archives de la Direction Générale des Missionnaires Xavériens, à Rome.

Lettre des pères Milani et Novati

Pour confirmer que ce que le père Secondo Tomaselli écrivait représentait la pensée des Xavériens présents au Congo, j'ajoute une lettre de deux autres confrères, les pères Milani et Novati. Ils avaient reçu de la part du Supérieur des Xavériens un ordre explicite de laisser leur mission et de se mettre à l'abri, possiblement à Bujumbura, au Burundi. Les deux confrères déclarent qu'ils sont disposé à obéir, mais qu'en même temps, ils se sentent obligés d'exprimer à leur Supérieur leur point de vue et leur désir qui est celui d'être fidèles au Christ et aux frères en plein désarroi. À noter le sérieux de la situation politique et le réel danger de mort, en considérant qu'une quinzaine de confrères et d'autres religieux avec leur Evêque, Mgr Catarzi, étaient retenus en otage par les rebelles à Uvira.

L'Uréga est encore assez calme et la perspective d'une évacuation forcée fait mal au cœur aux Confrères, très affectionnés à leurs chrétiens. Ce soir, nous, les pères Milani et Novati, nous rédigeons rapidement cette lettre qui manifeste en toute sincère vérité notre état d'âme.

Le père Ibba nous a amené votre carte, où vous avez écrit l'ordre clair de quitte la mission en cas d'un quelconque danger, petit soit-il. Même si vous n'évoquez pas explicitement cet ordre « en vertu de sainte obéissance », nous pensons que votre message correspond à un ordre formel. Et nous l'acceptons comme tel. Toutefois, même nos Saintes Constitutions permettent de pouvoir exprimer filialement notre opinion, toujours prêts à accepter

comme définitif une éventuelle confirmation de l'ordre donné. Dans ce sens, et sans vouloir forcer ce qui a été dit ou sans chercher à manipuler, que nous permettons de vous soumettre quelques considérations, en déclarant que : si le danger se présentait avant d'avoir une suite à la présente, nous nous tiendrons fidèlement aux ordres donnés. Au cas où nos filiales considérations ne seraient pas retenues opportunes et si vous confirmez une fois de plus l'ordre de partir, même si c'est avec les larmes aux yeux, nous partirons !

Voici notre point de vue : nous savons nous aussi que si les hostilités arrivent ici chez nous, le risque sera réel et non hypothétique. Le personnel européen d'ici a déjà pris une orientation claire. Dans un tel contexte, où on compte déjà 200 morts, nous ne voyons pas opportun que vous envoyez d'éventuels nouveaux arrivés (Xavériens). Les agents européens sont sur le point de quitter Kamituga, d'ailleurs quelques-uns sont déjà partis. Il faut donc s'attendre que la priorité des nouveaux probables « visiteurs » sera de tomber sur nous, les Pères, comme européens, même si, en ce qui nous concerne, nous n'avons rien fait de compromettant. Nous avons exercé notre ministère presbytéral au profit de tout le monde, selon les circonstances.

Compte tenu de cela et malgré cela, nous osons demander, le père Novati et moi, la permission et la grâce de rester à notre poste en pensant que dans l'économie du salut des âmes et de la Sainte Mère Église c'est bien ce qui convient. Si nous pensons à l'histoire de l'Église, les exemples sont à milliers. En Italie, pendant la guerre, les prêtres sont morts au milieu de leur peuple. Une vie humaine est une petite chose. L'éventualité en question,

nous a été prospectée depuis notre Noviciat comme une grâce. D'ailleurs, nous lisons dans Missionari Saveriani *du 15 février 1964 la phrase de Mgr Conforti qui nous parle de cette perspective comme un des « prestiges plus beaux de l'Église ».*

En dernier lieu, j'ajoute que notre peuple n'est pas encore si mûr pour pouvoir se rendre compte de la logique de notre éventuel départ. Nous serons comme les autres blancs qui, devant le danger, s'enfuient en faisant payer aux gens les conséquences de notre éventuel départ. Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore qu'il nous est difficile d'exprimer mais que vous, en tant que prêtre, vous pouvez facilement imaginer, nous réitérons notre humble demande, de pouvoir rester, malgré tout.

Je vous conseillerais de faire partir les pères Rolando et Xotta, aux premiers alertes. Je suis d'ailleurs en contact avec la M.G.L. et aussitôt que... le train sifflera, les passagers s'embarqueront directement. Entretemps, nous commencerons à partir de lundi prochain une semaine pénitentielle avec tous nos fidèles pour implorer le secours de la Sainte Vierge Marie, en préparation de sa Pâques (l'Assomption) : qu'elle préserve notre peuple de la catastrophe qui s'abattrait sur lui si les ennemis arrivent ici. Nos Warega seraient les victimes d'atroces vengeances tribales car nous savons combien joue, en ces contextes le facteur ethnique. Le Seigneur nous fera la grâce, ici en Uréga qui est un peu la pépinière du diocèse. Nous ferons prier les enfants, les pauvres, les vieux. Et nous prierons nous aussi, pauvres prêtres, au milieu d'eux. Nous voudrions toutefois que la « réponse » du Seigneur, à nos supplications soit ac-

ceptée par tous, peuple et prêtres, quelle qu'elle soit. La foi nous dit que cette réponse, soit-elle contraire à nos vœux, sera toujours une voix du Seigneur.

Voilà, Père Bien-aimé, ce que j'ai voulu filialement manifester. Nous attendrons maintenant votre réponse, prêts à l'accepter comme expression de la volonté du Seigneur.

Vos chers pères Milani et Novati
Kamituga le 07.08.1964[77]

Allocution de l'évêque Mgr Catarzi

Nous ne pouvons certainement pas affirmer que c'était le Supérieur ou l'évêque qui a imposé aux missionnaires de rester dans le danger pour fidélité à la mission du Christ. Une telle fidélité reçoit même l'encouragement de *Propaganda Fide*. L'évêque parle explicitement de « devoirs héroïques ».

Le 10 juillet 1964, Mgr Catarzi envoie à tous les Confrères du diocèse d'Uvira une lettre circulaire. Il faudrait interpréter quelques décisions prises par l'autorité de l'évêque à la lumière du contexte sociopolitique difficile.

Partout, sauf à Mulenge, où moi-même j'ai donné aux missionnaires l'ordre de quitter, les Pères et les Frères sont restés sur place. Même dans le danger. Pour sauver la Mission et ne pas abandonner le troupeau. Propaganda Fide *a félicité ces missionnaires. Avec la grâce de Dieu, nous chercherons à persévérer jusqu'au bout.*

---

[77] *Fede e Civiltà*, aprile-maggio 1965, pp. 64-65.

L'exemple de notre fidélité laissera une trace sur l'âme de nos populations. Tout le monde est particulièrement touché par notre charité : le père Tomaselli. À Kiringye, les Xavériennes à Uvira (je cite les exemples que j'ai sous les yeux), en assistant les blessés et les nécessiteux, ont gagné la confiance et le respect même des nouveaux occupants. Selon les possibilités, montrons notre charité envers nos enfants, en priant, en leur faisant du bien, en les aidant de toute manière.

J'invoque sur tous les grâces nécessaires pour accomplir généreusement nos devoirs, même s'ils sont héroïques. Je vous embrasse et je vous envoie ma bénédiction apostolique.

Danilo Catarzi, évêque[78]

Fidélité au Christ et non pas recherche du martyre

Il est opportun de souligner ce qui suit : à partir d'une lettre du père Vagni au père Bon, tous deux Xavériens, nous relevons avec clarté que les Xavériens ne cherchaient pas le martyre en lui-même. S'ils sentent l'obligation de rester avec leurs chrétiens, ils ne se sentent pas forcés, une fois absents, à faire retour parmi leurs fidèles, s'il existe un sérieux danger de mort. Le père Aldo Vagni se dit prêt *à un appel rapide de la part du Seigneur :*

Le conseil, qui m'a été donné de tout cœur, est celui de patienter et de rester encore à Bujumbura. Ici le

[78] *Fede e Civiltà*, 4-5 Aprile-Maggio 1965, p. 55.

climat est toujours plus lourd et dangereux. Tu auras appris ce qui est arrivé dimanche à nous tous. Encore je ne me sens pas tout à fait tranquille. Mais nous sommes dans les mains de la Providence. En moi-même, je me sens serein et prêt à tout, même à un appel rapide de la part du Seigneur. Prions beaucoup pour que le Seigneur daigne nous rassembler dans la paix et le calme qui permettent de réaliser notre travail ; afin que son Règne se répande et se solidifie ici, dans notre paroisse. Souvenons-nous les uns les autres, surtout dans la Sainte Messe. Supplions le Seigneur afin qu'il daigne raccourcir les jours d'épreuves à nos chrétiens. À nous revoir quand le ciel le voudra.

Uvira, le 09 juillet 1964
Aldo Vagni[79]

[79] *Idem.*

Récit de la mort des Martyrs

Du Journal du père Palmiro Cima, Xavérien

Le récit du Père Palmiro Cima nous présente une situation qui va au-delà de la mort des martyrs Xavériens. Toutefois, il est utile de le citer abondamment parce qu'il décrit la situation dans une époque assez proche de la mort de nos martyrs. À son récit, j'ai ajouté des sous-titres pour aérer la lecture.

Un Xavérien à la recherche des dépouilles des martyrs

Quand j'ai accosté, le 1er janvier 1966, à Baraka, depuis une vedette militaire, j'ai vu un port encore détruit par les roquettes et marqué par la dure bataille qui venait de se passer. Le spectacle qui m'a été offert devant les yeux était très désolant. Le village était complètement détruit. La nouvelle église, bâtie par le frère Faccin et presque achevée, avait été frappée par une roquette des militaires qui voulaient dénicher les rebelles mulélistes qui avaient fait leur quartier général aux alentours de la mission. La petite maisonnette en brique cuite, dernière résidence du père Carrara et du frère Faccin, avait été démantelée par les mercenaires sud-africains, quelques jours auparavant, pour employer le bois et les tôles de la toiture, dans la construction de tranchées et de terre-pleins pour défendre le camp militaire.

J'ai vu un grand va-et-vient de camions, camionnettes, automitrailleuses et, partout, des mercenaires

sud-africains, torse nu, armés jusqu'aux dents, fanfarons et arrogants.

Je suis arrivé tout seul. Pour la première fois je foulais le sol de l'Ubembe, le premier Blanc non militaire, après le massacre des Pères et du Frère.

La population se trouvait encore toute dispersée sur les montagnes, ou bien refugiée au Burundi. Seulement quelques jeunes Babembe et quelques vieux vivaient dans des maisonnettes de fortune autour du camp militaire : pendant la journée, ils aidaient les militaires dans les travaux d'établissement du camp, pendant la nuit, ils les accompagnaient comme guides et porteurs vers les montagnes pour dénicher les rebelles encore efficaces et dangereux.

Les mercenaires n'ont pas vu de bon œil mon arrivée : ils pensaient que j'étais venu pour freiner leur implacable répression. Ce n'était pas non plus facile d'aborder les quelques civils, présents sur place : ma soutane rappelait le massacre des Pères, dont un peu tout le monde se sentait coupable.

Présence de 140 militaires castristes parmi les rebelles

J'ai dû attendre jusqu'au 7 janvier, pour que le bateau militaire suivant puisse m'amener à Albertville : 300 km au Sud sur le lac Tanganika, encore bien dirigé entre les mains de l'Armée Populaire de Libération, les Mulélistes. À 80 km de Baraka, vers le Sud, il y avait la base rebelle de Kibanga : elle était encore très efficace, avec un dépôt imposant d'armements, un grand camp d'instruction militaire et environs 140 cubains castristes

qui avaient la tâche d'encadrer les forces rebelles et d'organiser des embuscades meurtrières, sur les routes de grande communication vers l'intérieur, pour arrêter les colonnes militaires qui allaient rejoindre les forces armées congolaises.

À la recherche de la tombe du père Luigi et du frère Vittorio

Le jour de mon arrivée, il ne m'a pas été permis d'aller jusqu'à l'église qui était, pourtant, à une centaine de mètres du fil barbelé qui limitait le camp militaire. La zone était, virtuellement, encore entre les mains des rebelles et, au-delà du barbelé, il y avait des mines qui devaient être encore désamorcées.

En tournoyant un peu partout, à l'intérieur du camp et en tombant plusieurs fois sur des officiers très nerveux et fâchés, je suis parvenu dans l'après-midi à briser la glace de la méfiance et du soupçon avec quelques Babembe, chargés de la buanderie du camp. Aussitôt je leur ai demandé des nouvelles à propos de la mort des pères et du lieu de leur ensevelissement. Je savais vaguement que leurs tombeaux devaient être près de la nouvelle église, mais comment les repérer, dans un terrain si broussailleux, envahi maintenant d'herbes très hautes et bouleversé par les grenades et roquettes tombées dans la dernière bataille ? (...)

Le matin suivant, le célèbre Major Pitter, meneur des mercenaires, seul arbitre de la vie ou de la mort pour tout et pour tous, m'a donné une escorte armée qui m'a accompagné jusqu'à l'église. Nous sortons avec prudence du fil barbelé, nous suivons attentivement le

guide qui cherche à zigzaguer les mines. À l'intérieur de l'église, il y a encore des restes fumants d'un feu récent. Cela rend encore plus inquiets mes gardes qui, maintenant regardent tout autour avec leur arme. Nous allons jusqu'à la maisonnette des Pères, complètement abandonnée, ouverte aux quatre vents, n'ayant plus de toiture. À l'intérieur, sur le pavement en terre, il y avait en vrac des papiers manuscrits du père Carrara. C'est vraiment l'abomination et la désolation ! « Je frapperai le Pasteur et seront dispersées les brebis ».

Le matin du 7 janvier je m'aperçois que pendant la nuit est arrivé un bateau avec les ravitaillements : descendent une soixantaine de militaires congolais, joviaux et contents, courbés sous le poids d'énormes fagots, en amenant avec eux tout un groupe de femmes et d'enfants, eux aussi, chargés de bagages. C'est un spectacle, comme dans une foire. Même les mercenaires restaient bouche-bée : ils n'avaient jamais vu de pareil ! Les militaires plus rusés s'accaparent déjà des bagagistes de manière qu'ils peuvent saluer et serrer la main à droite et à gauche et ouvrir à plein volume leur radio, partie intégrante de leur armement, pour écouter des chansonnettes et des communiqués de la radio congolaise.

Avec le Père, ils sont très cordiaux. C'est tout une fête et un grand bruit partout. Puis, arrive le Major et il balaye tout ce désordre et cette joie. Femmes et enfants, épouses ou concubines, sont jetés dehors du camp militaire. Les soldats sont aussitôt encadrés et placés dans la zone du camp qui a des limites, d'un côté avec le lac et, de l'autre, avec la nouvelle église.

On trouve les restes du père Luigi et du frère Vittorio

Vers midi quelqu'un m'appelle, tout agité. Trois Babembe viennent de sortir de la brousse. Parmi eux, un est chrétien. Ils sont encore bouleversés et émotionnés du fait qu'ils ont pu traverser la zone rouge et arriver sains et saufs à Baraka, après 4 jours de vicissitudes avec les rebelles. Ils sont épuisés par la faim. Ils disent qu'eux, avec un petit nombre de gens, ont enseveli le père Carrara et le frère Faccin. Ils connaissent le lieu exact de leur tombe. Il ne me reste que quelques heures avant le départ de mon bateau. Il m'est difficile de trouver quelqu'un qui m'aide : presque tous les babembe du camp sont méfiants. Ils ne veulent pas collaborer : à cause de leur sacré respect des morts, ou de la terreur superstitieuse de la mort, mais surtout parce qu'ils craignent qu'on dise qu'ils étaient parmi les responsables du meurtre. Il y a des enfants de plus ou moins 10 ans et deux adultes, disposés à m'aider, mais je dois d'abord leur promettre une somme d'argent et quelques habits. J'ai mal au cœur mais, après, je me ressaisis. Je pense qu'il est encore temps de vendredi saint et que, certainement, même Joseph d'Arimathie a dû négocier pour obtenir la permission d'ensevelir Jésus. Trouver deux espèces de bèches… tout un problème ! Mais à la fin nous parvenons à avoir quelque chose qui nous permet de creuser. Vers 13h, sous un soleil accablant, protégés par une patrouille de mercenaires qui surveille l'entourage, nous commençons à tester ici et là le terrain autour de l'église pour tenter de découvrir entre les herbes très hautes les deux tombes. Les premiers essais échouent.

Puis, finalement, Valentin, un des trois garçons-guide, trouve au milieu d'un ensemble de roseaux très hauts, un pot en vitre, un simple pot de confiture dans lequel, au moment de l'ensevelissement, un des chrétiens présents avait mis quelques fleurs : c'est le signe de la tombe du frère Faccin.

On creuse avec une énergie renouvelée. Les pauvres restes du Frère martyr remontent à la surface sur un terrain sablonneux et humide, au fond de la fosse, à peu-près à un mètre et demi de profondeur. Même quelques morceaux de soutane blanche sont retrouvés. La nouvelle de la découverte sème de l'émotion et de la curiosité dans le camp. Le major Pitter arrive lui-même avec son état major et un grand nombre de mercenaires et de soldats congolais : ce n'est pas vraiment une procession dévote, mais cela compense la froideur et l'indifférence manifestée quelques heures auparavant.

Les mercenaires, dans leurs magasins, ont tout un dépôt de cercueils, toujours prêtes à être utilisées. Aussitôt, on m'en amène deux. Dans la première je dépose les restes du frère Faccin.

Entretemps, on a retrouvé aussi la tombe du père Carrara. Peu après, même ses restes sont posés dans le deuxième cercueil. À son cou, il y avait encore une petite couronne blanche avec des graines en plastique et les restes d'une étole violette que le cher martyr portait au moment du meurtre.

Les restes mortels acheminés à Albertville

Vers 17h, on part vers Albertville. Les deux cercueils sont introduits dans le bateau de manière clandestine

et enfermées dans la cale, à l'insu du capitaine du bateau. Nous voulions éviter d'autres ennuis ou de subir d'autres tracasseries bureaucratiques. Personne, dans le bateau, ne sait que je suis un prêtre. J'ai utilisé ma soutane pour mettre dans le cercueil les restes du frère Faccin. Quelqu'un, dans le camp, m'a jeté sur les épaules, sa casaque militaire pour me protéger du froid piquant de la nuit qui allait commencer.

Il a fallu deux journées de voyage. J'étais accroupi entre les cordes et les câbles en acier qui me servaient comme matelas, tandis que je tenais entre mes bras une fillette de 4 ans, Albertina, qui venait de sortir de la brousse avec ses parents et qui avait une grave forme de dysenterie qui lui a fait gonfler tout son corps et l'a couverte d'ulcères purulentes.

Le 9 janvier, nous arrivons au port d'Albertville, à 2h du matin. Toujours en ayant dans les bras Albertine, presque mourante, je pars à l'hôpital de la ville et je parviens à vaincre la somnolence des gardiens et à éveiller l'attention d'une religieuse qui prend tout de suite en charge la fillette, dès qu'elle a su que nous sortions de l'enfer de Baraka. Puis, le matin, ponctuellement, avec l'aide d'un père de la mission, nous sommes parvenus à faire passer, sans trop de problèmes, les deux cercueils, sous les yeux des autorités locales qui ont été placées provisoirement dans une chambre de la Mission.

Père Mogliani recompose les deux corps

Quelques jours plus tard, le père Mogliani arrive à Albertville. Avec un soin religieux, il a recomposé délicatement les restes mortels des confrères martyrs et ils

les a mis dans deux belles caisses funèbres qui seront transportées, par la suite, à Cyangugu et placées sous l'autel de la chapelle de notre maison.

La première phase de récupération des dépouilles de nos confrères pouvait se dire terminée. Restait encore la phase plus délicate d'aller chercher à Fizi les restes du père Giovanni Didonè et de l'abbé Albert Joubert. Bien que Fizi ait été libéré des rebelles quelques semaines avant mon arrivée à Baraka, les alentours ainsi que les 29 km de route entre Baraka et Fizi étaient encore très dangereux.

Événements avant le massacre

En août 1964, après deux attaques des mulélistes à Bukavu, commencèrent à tomber sur les Simba leurs premières grandes défaites. Quelques Blancs volontaires, qui avaient tout perdu à cause des rebelles, se sont offerts à constituer des groupes d'attaque contre les rebelles. Les soldats de l'armée congolaise commencèrent à se reconstituer. Les célèbres et invulnérables Simba étaient morts, jusqu'à des centaines, dans les rues de Bukavu. Alors le général Mobutu dirigea personnellement, seul devant tout le monde, avec un geste épique et légendaire, ses soldats contre les rebelles à Kamanyola. Le colonel Mulamba, alors que ses militaires étaient sur le point de le quitter, terrorisés par l'avancée muléliste sur Bukavu, tint tête, avec une poignée de militaires, Blancs et congolais, à la première colonne des Simba. Son exemple encouragea les soldats qui reprirent souffle et attaquèrent les rebelles qui échouèrent dans une bataille très sanglante. Les pre-

miers avions-bombardiers T28 et B26 commencèrent à démanteler sérieusement les positions et les centres des rebelles. Une rage meurtrière, faite de soupçons, de peur et de haine commençait à se répandre parmi les Simba un peu partout. Même à Baraka, ils devinrent très dangereux.

Luigi déménage de Fizi à Baraka pour rester avec les frère Vittorio

Entretemps, le père Carrara déménage de Fizi à Baraka pour ne pas laisser la communauté chrétienne sans la Messe, étant donné qu'à Baraka il n'y avait que le frère Vittorio.

À Kibanga, à quelques kilomètres de la grande base rebelle dirigée par les cubains castristes, les abbés Maliyabwana et Joubert venaient de commencer, le 18.04.1964, les travaux de réhabilitation de l'ancien poste de Mission, abandonné depuis 1893. Étant dérangés continuellement par les mulélistes, les abbés vont d'abord à Baraka et puis à Fizi. Mais l'abbé Maliyabwana tombe malade et préfère rentrer à Kibanga[80].

---

[80] En réalité, les faits ne se sont pas déroulés comme le père Cima le dit. Les mulélistes, le 10.09.1964, ont saisi les deux abbés, mis au cachot, frappés, emmenés à Fizi et, enfin, libérés le 20.09.1964. L'abbé Maliyabwana a décidé de descendre vers Kibanga, probablement en visant aussi de traverser vers le Burundi, puisque Kibanga avait été déjà pris par les Simba et que les habitants avaient dû fuir. En plus, l'abbé Maliyabwana souffrait de diabète et il avait besoin d'être proche des Structures de Santé pour effectuer des contrôles médicaux.

Abbé Joubert à Fizi avec le père Didonè

L'abbé Joubert s'est donc rendu à la paroisse de Fizi pour faire compagnie au curé, le père Didonè, qui, après le départ de Carrara pour Baraka, était resté seul. L'abbé Joubert a voulu partager avec le père Didonè les moments sociopolitiques difficiles que le Pays traversait.

Un climat de persécution contre les missionnaires

Le frère Faccin se donne pour la construction du presbytère, avec les premiers bâtiments, à côté de la nouvelle église, proche du lac. Mais l'attitude envers les Missionnaires devenait hostile. Les accusations plus invraisemblables étaient répandues partout de telle sorte que même les gens parvenaient à y croire. En ce temps-là, Christophe Mbenye criait depuis Stanleyville, à travers les antennes de la radio de la Révolution Populaire : il menaçait, en annonçant des massacres pour tous les Blancs qui se trouvaient en otage dans le territoire contrôlé par les Simba. Les rebelles accusaient les Pères de cacher l'émetteur radio (« phonie ») et de communiquer avec les soldats gouvernementaux les positions des mulélistes et tout ce qui concernaient le mouvement des troupes rebelles.

Le prétexte de la phonie était sans cesse sur la bouche des rebelles, en commençant par leurs chefs. Peu à peu, dans leur mentalité, la phonie des Pères devint la vraie cause qui expliquait les défaites militaires. Surtout au passage des avions, l'énervement des Simba explosait en menaces et en perquisitions répétées et minutieuses, accompagnées par des exténuants interrogatoires.

Pour cacher leurs abus et leurs vexations envers les Pères et pour justifier leurs tentatives de chantage et de petits vols, il suffisait que les malintentionnés crient en face des Pères, avec une indécence sauvage, en posant la question fatidique : « Où cachez-vous la phonie ? ». C'était inutile de répondre car si on cherchait à les convaincre, ils s'excitaient davantage. Il fallait les laisser entrer, à n'importe quelle heure de la journée, parfois même pendant la nuit. Ils fouillaient à leur gré, ils abimaient ou mettait du désordre partout et puis, après leur départ, ils étaient convaincus plus qu'auparavant que les Pères cachaient la phonie.

Même les chrétiens avaient pris des distances à l'égard des Missionnaires : c'était devenu dangereux pour eux d'approcher les pères ou le frère.

Le père Luigi passe les journées dans la prière

Pendant les dernières semaines de sa vie, le père Carrara passait presque toute sa journée agenouillé dans l'église que le frère Faccin était en train de terminer à construire. L'autel était tout à fait provisoire, le pavement était encore en terre battue et le mur de la façade d'entrée n'était pas encore construit, ainsi que l'intérieur de l'église était complètement ouvert et visible même de loin, pour celui qui passait sur la grande route.

Une famille chrétienne du quartier de Matata accueillit les Confrères dans sa parcelle, en leur réservant une maison centrale qui leur servait pour passer la nuit en sécurité. En effet, il n'était pas encore prudent de rester tout seul dans le nouveau presbytère à

côté de l'église pendant la nuit : les rebelles auraient eu d'autres arguments pour accuser les Pères qui auraient subi des ultérieures vexations. C'était aux premiers jours de septembre.

Les missionnaires : les seuls Blancs restés dans l'Ubembe

La phobie de la phonie repris. Les seuls étrangers présents dans l'Ubembe étaient les Missionnaires. Même les commerçants arabes, au début collaborateurs des Simba, avaient déjà pris le large, après avoir dû payer des fortes sommes d'argent.

Les missionnaires étaient donc vus comme la cause des défaites des mulélistes : on pensait que les religieux dirigeaient les tirs meurtriers des avions-bombardiers, qu'ils montraient aux soldats du gouvernement les lieux exactes des embuscades tendues par les rebelles, qu'ils faisaient une politique contraire aux intérêts de la Révolution Populaire.

Tous pensaient donc de cette manière, même quelques fidèles. Et tous, avec méfiance, prenaient les distances des missionnaires, doués de mystérieux pouvoirs magiques. Ceux qui étaient du camp des mulélistes pensaient que les Pères faisaient une mauvaise politique moyennant leur fameuse phonie. Ceux qui attendaient la libération étaient également convaincus que les Pères étaient en train de faire des manœuvres secrètes pour dénicher les positions des rebelles. Les uns et les autres, pour des raisons contraires se trouvaient d'accord pour croire que les Pères faisaient une politique à eux à travers l'emploi secret de la phonie.

Défaite des Simba

Le 24 novembre 1964 une importante colonne militaire, venant d'Albertville, était arrivée en proximité de Lulimba, sur la route vers Fizi. Un millier de rebelles attendait les militaires au bord de la route, dans la brousse, pour leur tendre une embuscade. Ils savaient que la colonne avait l'objectif de reprendre Fizi et Baraka. Les Wabembe de Baraka étaient venus aider les rebelles de la Région, devenant ainsi très nombreux. Le conducteur des Simba, dans cette bataille, était Abedi Masanga, un Mbembe du clan des Balala (le plus hostile envers les Blancs et les Pères) qui habitait avec ses trois femmes à Katanga, un village à 9 kilomètres de Baraka, sur la route vers Fizi.

Abedi Masanga, le bourreau

Jadis, Abedi était un ouvrier de la Mission. Par la suite, il entra dans la politique et il s'est vite imposé par son extrémisme et sa violence. Au début de la rébellion, Abedi se fit remarquer par son extrémisme et son despotisme ainsi que pour les pillages qu'il opérait dans les villages au détriment de la population désarmée. Il organisa une petite bande d'adeptes fanatiques et violents comme lui. Avec eux, il commença à faire la loi dans la région, libre et sans être dérangé dans ses actions de vengeance. En quelques semaines, il se promut lui-même lieutenant, puis capitaine, puis commandant et, enfin, colonel Le 30 juin, avec sa fameuse bande, il était à Nakiliza et c'était bien lui qui tua le frère Supérieur Provincial des Maristes, sous prétexte qu'il cachait une phonie et qu'il était un para-commando belge. Depuis

lors, son prestige grandit aux yeux des rebelles qui le retinrent doué d'un pouvoir occulte, du fait qu'il était parvenu à tuer un Blanc. Fumeur invétéré de chanvre et buveur imbattable de kanyanga (distillé de maïs), il s'était enivré, même ce jour-là du 24 novembre, ainsi que les jours suivants.

Quand la colonne militaire arriva au lieu préétabli pour tendre l'embuscade, Abedi lança ses hommes contre les automitrailleuses : ce fut un carnage. Les automitrailleuses, conduites par les mercenaires, déjà bien expérimentés dans leur travail de dénicher les rebelles, créaient avec leurs rafales meurtrières des vides au rang des rebelles. Puis, ils actionnaient les mortiers et les armes automatiques qui, pendant plusieurs heures, visaient les différents buissons où les rebelles cherchaient à s'abriter. Ce jour-là, furent tués au moins 700 rebelles. Et ce fut la dernière grande bataille des rebelles. Abedi Masanga, au moment de l'attaque, se trouvait au premier rang avec toute son équipe, à quelques mètres de la mitrailleuse manœuvrée par un mercenaire sud-africain, qui faucha d'un coup tous les coéquipiers d'Abedi. Il se trouva donc bouleversé et seul, sous un tas de projectiles usés qui tombaient sur lui, dans le caniveau latéral de la route désormais couverte de cadavres perforés par les rafales de mitrailleuse et les coups de mortier. Il doit avoir observé pendant longtemps les gestes de ce grand mercenaire avec la barbe qui, tout droit sur la tour de son véhicule écoutait, avec les oreilles enfermées dans le casque de l'émetteur de bord, les ordres de tir qui lui étaient donnés par le chef de la colonne. (...)

Le jour suivant, il erra tout étourdi, avec les quelques dizaines de survivants qui se serraient autour

de lui. Il quitta donc Lubondja et il se dirigea vers Fizi, pour y arriver au crépuscule. Il se précipita jusqu'à la mission où il parvint, en insistant, à arracher au père Giovanni le nécessaire pour boire quelque chose dans le bistrot du village. Toute la nuit durant, Abedi resta faire ripaille à Fizi. Le lendemain, il était dans un état d'ivresse telle qu'il était devenu très arrogant et dangereux même envers ses adeptes. Il descendit à Baraka, en passant devant son habitation dans le village de Katanga, toujours entourée de rebelles, d'armes et de butins de guerre. (...)

La camionnette remplie de rebelles à Baraka

En tout cas, beaucoup de rebelles se laissèrent emporter par la fougue oratoire d'Abedi ainsi que sa camionnette fut vite remplie de Simba armés de lances et de machettes.

C'était autour de neuf heures du matin quand, en braquant les freins sifflants, la camionnette s'arrêta devant la maisonnette des Missionnaires. À côté de l'église de Baraka. Le frère Faccin, déjà au travail depuis deux heures, se trouvait dans son bureau, encore sans vitres et sans pavement, quand il écouta les bruits des voix confuses et désordonnées des Simba devant la porte. Il sortit, convaincu de pouvoir les éloigner sans trop de peine, comme il avait fait auparavant plusieurs fois. Abedi était un peu éloigné, à côté de la voiture, pendant que les sept ou huit autres Simba l'entouraient. Abedi commença à évoquer l'histoire de la phonie, de la politique contraire à la Révolution Populaire...

Le frère laissait parler Abedi, convaincu que, comme d'autres fois auparavant, Abedi aurait retrouvé son calme en finissant par demander un peu d'argent. Mais, cette fois-ci, il ne s'est pas calmé. Il ordonna au Frère de monter avec lui dans la camionnette. Le Frère obéit en pensant qu'ils seraient passés devant l'église, ce qui aurait permis au père Carrara de suivre ce qui était en train de se passer. Le chauffeur démarra le véhicule. Le colonel suivi à pied avec ses gardes, pendant quelques pas. Arrivés devant l'église, le frère cherche à gagner du temps et commence à tergiverser. Il est resté tout seul dans la voiture, tous les autres sont seuls. Le colonel lui dit qu'ils iront ensemble à Fizi. C'est alors que le frère comprend que la tragédie est désormais inévitable. « Je ne peux pas laisser le père tout seul à Baraka », voilà les derniers mots du frère. Il tente d'ouvrir la portière pour sortir. Même les Simba comprennent que c'est la fin. Ils se mettent devant le colonel qui tient déjà le révolver pointé sur le Frère. Abedi, aveuglé par la haine, menace avec l'arme aussi ses hommes qui s'éloignent à côté. Le Frère a déjà posé un pied à terre et est en train de se lever pour sortir du véhicule. La porte est entrouverte. Un, deux, trois coups l'atteignent à la poitrine, en perforant la tôle de la jeep. Frère Vittorio tombe sur son siège, en râlant.

Père Luigi : « Je préfère être tué à côté du Frère »

Le père Carrara était en train de confesser à l'église. Ayant vu le meurtre, il sortit à la rencontre du colonel,

l'étole violette au cou. Le colonel le menaça : « Je t'emmène à Fizi pour te tuer avec les autres prêtres ». Le père Carrara lui répondit calmement : « Si tu veux me tuer, je préfère mourir ici près de mon frère ». C'étaient ses derniers mots. Il n'ajouta rien d'autre, il n'attendit pas de réponse. Il s'agenouilla à côté de la dépouille mortelle pour prier. Abedi le visa avec son arme. Un seul coup de revolver à la poitrine suffit et le père Carrara acheva son séjour terrestre.

De Baraka à Fizi avec « une haine inhumaine »

Le jour même du meurtre, le 28 novembre, Abedi Masanga monta à nouveau à Fizi. Au cours des 29 kilomètres de route sinueuse et tourmentée, Abedi eut tout le temps pour réchauffer dans son esprit la haine inhumaine et son plan d'extermination des Pères de la Mission de Fizi. Il se dirigea d'abord dans la maison où il y avait le Quartier Général du Général Shabani, comandant en chef de toutes les Forces de l'Armée Populaire de Libération de l'Est. Au général, Abedi raconta personnellement le massacre qu'il venait de faire à Baraka et lui manifesta le plan d'achever son œuvre malheureuse en tuant les Pères de Fizi. Il y a ceux qui ont écouté les dernières phrases du dialogue entre les deux haut-gradés rebelles. « Si tu tues les Pères, quel avantage en tireras-tu ? » – « Maintenant que ceux de baraka sont morts, pourquoi doivent rester en vie ceux de Fizi ? » C'était la logique de la violence.

La décision avait été prise : pour la changer, il aurait fallu changer la conscience d'Abedi. C'était peut-être vers 18h quand sa camionnette, qui avait la porte perforée et avec des traces de sang sur le siège antérieur, s'arrêta devant la grande statue de l'Immaculée qui dominait l'entrée de la Mission de Fizi, à quelques pas de l'église. Dès qu'Abedi descendit du véhicule, il appela à voix haute le Père.

J'imagine alors le cher père Giovanni sortir de son église avec cette allure typique, un peu courbé et en se traînant comme un vénérable Frère Capucin des anciens temps de la foi, bienveillant et souriant. Il ne s'était même pas aperçu qu'Abedi était en train de le viser avec son révolver. Une première balle l'atteint au front. Il tombe aussitôt, sans se plaindre, au pied d'un haut papayer. Albert Joubert, qui était en train de sortir de la maisonnette pour voir ce qui se passait, il assista pétrifié au massacre. C'était un instant d'une surprise fatale. Il tenta alors de se jeter vers la descente de la colline, à quelques pas de la maisonnette en bois. Trop tard : une balle l'atteint au cœur. Il tomba au sol, entre les herbes d'un grand buisson. Abedi, froidement, rengaina l'arme homicide, monta dans le véhicule et, une fois de plus, il passa toute la nuit en faisant ripaille dans les misérables bistrots du village.

Le lendemain matin, de bonne heure, le menuisier de la mission arriva au travail. Il trouva les deux corps sans vie couchés au sol. Il demanda secours à un ami et ils déposèrent les corps dans une fosse qui venait d'être

creusée quelques jours auparavant dans la parcelle de l'école primaire.

(Père Palmiro Cima)

IDENTITÉ D'ABEDI MASANGA

Le 08.07.2016, en allant de Baraka à Fizi avec l'abbé Cyrille Tambwe, curé de Baraka, nous nous sommes arrêtés devant la chapelle de Katanga, CEV de Baraka. Il m'a présenté le responsable de la CEV qui, à son tour, nous a fait connaître Engulu, un cousin d'Abedi Masanga. Ce familier nous a livré les informations suivantes :

a) Les noms
   Abedi Masanga s'appelait aussi Kibwa Amu Floribert. Donc le nom complet est : Abedi Masanga Kibwa Amu Floribert. Abedi était le nom de son père.
b) Épouses
   Abedi Masanga a eu plusieurs femmes. La dernière, Maonyesho Musa, est encore en vie et elle habite à Musongela Nonda. Elle a eu avec Abedi deux enfants : Riziki (qui vit à Kinshasa) et Asina (déjà décédée).
c) Mort
   Abedi est mort à Musongela Nonda en 1997, à une cinquantaine de km de Kasongo vers Lusangi. Ce village est aussi à une cinquantaine de km de Wamaza. Selon les témoignages, Abedi est mort dans la foi catholique.

Les dépouilles mortelles des martyrs

Le père Turco précise des détails concernant les dépouilles mortelles des martyrs[81].

[81] TURCO F., *Témoins…, 146-147*

« Après leur assassinat, Faccin et Carrara ont été enterrés à Baraka (près du presbytère qu'ils étaient en train de réfectionner et qui devint, par la suite, résidence des Sœurs de St Joseph de Turin et, depuis 2012, siège de l'Hôpital des Médecins Sans Frontières) et Didonè et Joubert à Fizi dans la cour de l'école primaire Luundo où on avait creusé une fosse septique mais qui n'avait pas été encore utilisée.

Pour certifier la réalité des faits, pour assurer une sépulture plus digne et pour en vénérer les reliques (comme recommandait le pape Paul VI à Mgr Catarzi), les confrères qui sont venus à Baraka et Fizi en 1966, ont exhumé les corps. Le 07.01.1966, le père Cima déterre les corps de Faccin et Carrara et les achemine dans la Chapelle de Cyangugu (Rwanda), une résidence appartenant au Diocèse d'Uvira.

Le 27.09.1966, « les corps des prêtres tués à Fizi, de l'abbé congolais Joubert et du Père Didonè, ont été transportés et ensevelis dans l'église de Baraka »[82].

Du 09 au 13 mars 1967, Mgr Giovanni Gazza, supérieur général des Xavériens, effectue sa visite au Congo : « à Baraka il exhorte les confrères à ériger un mémorial pour les xavériens tués en 1964 »[83].

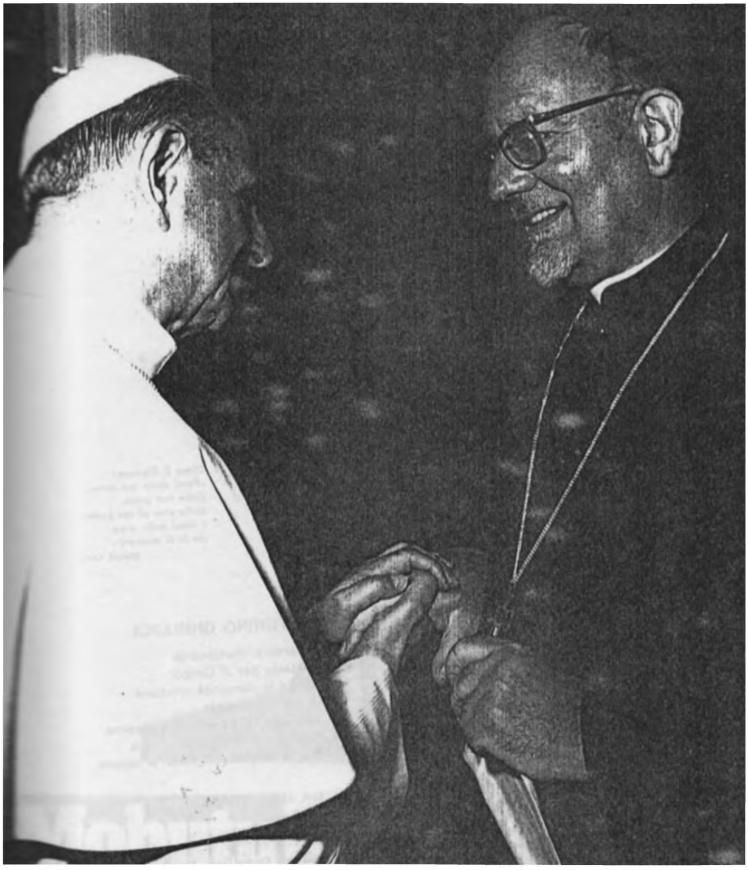
Le 23.06.1968, il y a translation solennelle des corps du père Didonè Giovanni et de l'abbé Joubert Albert de

---

[82] DOCUMENTATION ET INFORMATION AFRICAINES, *Communiqué de presse D.I.A. (27.09.1966)*, 10ème année, p. 961.

[83] cf. Mario FESTA, *Missionnaires Xavériens (1958-2008) : 50 ans dans la Région des Grands Lacs*, Ronéotypé, Bukavu 2008, p. 14.

Baraka à Fizi, en présence de Mgr Catarzi Danilo et des pères Cima Palmiro, Ghirardi Victor et Mogliani Costantino. Mgr Catarzi décrit cet événement avec émotion et grande portée symbolique : « 23.06.1968. Départ de Baraka pour Fizi avec les corps vénérés des chers pères Jean Didonè et Albert Joubert. Nos morts rentrent sur le lieu de leur martyre après que le père Palmiro Cima,



Rencontre entre le pape Paul VI et Mgr Catarzi, le 18.11.1966

avec sa foi et son grand courage, a pu réparer l'église et reconstruire la maisonnette d'où ils ont été tirés le 28 novembre 1964, date de leur mort glorieuse. De partout, des groupes de chrétiens en prière, tous portant des fleurs rouges, se sont donnés rendez-vous ce jour-là à Fizi : tous ont fait plusieurs kilomètres à pied en pèlerinage. À l'entrée de Fizi les deux cercueils, un couvert du drapeau italien et l'autre du drapeau congolais, ont été reçus par un piquet d'honneur de l'Armée congolaise et conduits en triomphe pour un parcours de trois kilomètres jusqu'à l'église construite par le père Didonè et restructurée par ses confrères. Il n'est pas facile de décrire ce que nous avons senti en cette occasion. Quant à moi, je sentais résonner dans mon cœur ce que le Saint Père m'avait dit pendant l'audience qu'il m'avait accordée le 18.11.1966 : *Ce sont vos martyrs ! Vous ne croyez pas, Excellence, que ce sont vos martyrs ? Conservez leur mémoire, vénérez leurs reliques !* Et j'aurais voulu que vous tous vous soyez présents pour dire à nos martyrs notre fidélité et notre vénération »[84].

Le 28.11.1970, le père Ghirardi fait déplacer les corps de l'entrée au centre, en dessous de l'autel. Quand le père Mazzocchin construit la nouvelle église de Fizi, en 1985, il déplace les restes du père Didonè et de l'abbé Joubert dans la position actuelle : à côté de l'autel, dans un petit mausolée, accessible à la prière des fidèles[85].

---

[84] Mgr Danilo CATARZI, « Lettre à ses Missionnaires (juin 1968) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 43 (1968), p. XCI.

[85] Piero MAZZOCCHIN, « Témoignage sur les événements de Baraka et Fizi de 1964 », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 22.05.2016.

En ce qui concerne les restes de Faccin et de Carrara, le père Festa, arrivé à Baraka en 1972, affirme qu'en avril 1972, les restes de Faccin et de Carrara seront transférés de Cyangugu à Baraka où ils seront inhumés derrière l'autel de l'église. À vrai dire, il explique le transfert des corps en ces termes : « p. Luigi Carrara et frère Vittorio Faccin reposent sous l'autel de la chapelle, dans la maison xavérienne de Cyangugu, d'où ils ne seront transférés à Baraka qu'en avril 1972 et déposés en la chapelle, à droite de l'entrée de l'église. Inhumés au cimetière par le p. Bon en 1977, ils seront ensevelis derrière l'autel par le p. Vagni en 1986 »[86].

En 1994, à Baraka, à l'occasion des 30 ans depuis la mort des confrères, le père Mazzocchin a déplacé les corps des confrères de l'endroit précédant (derrière l'autel) dans la position actuelle, devant les fidèles, à droite en regardant l'autel[87].

---

[86] Mario FESTA, *Kiliba : 22 ans de présence xavérienne, 1959-1881*, Ronéotypé, Bukavu 2008, p. 39.

[87] cf. Piero MAZZOCCHIN, « Témoignage sur les événements de Baraka et Fizi de 1964 », interviewé à Kasongo le 22.05.2016.

Et l'Abbé Albert, est-il un vrai martyr ?

Les experts parlent d'un vrai martyre

Nous n'entendons pas anticiper l'avis qui revient seulement à la Sainte Église à travers un long et sérieux procès canonique auprès de la Congrégation pour les Causes des Saints. Nous souhaitons seulement offrir des témoignages d'une certaine valeur, qui voudraient exprimer une opinion, pour nous significative. L'auteur de ce profil a soumis une discrète documentation à

Mausolée avec les restes des pères Didonè et Joubert dans la nouvelle église de Fizi

deux experts de la Congrégation des Saints et, ces derniers, retiennent qu'il y ait le matériel pour un procès sur le martyre. Je peux déjà anticiper que les témoins sont d'accord de parler de martyre authentique. Nous considérons quelques témoignages, en commençant par le père Antonio Trettel, déjà professeur de théologie morale à l'Institut Théologique Xavérien de Parme. Le père Trettel se demande si on peut parler de « vrai » martyre, à propos non seulement des Xavériens tués au Congo mais aussi des milliers d'autres frères et sœurs congolais qui, innocemment, ont été objet de persécution, même religieuse, non seulement de la part de leurs frères congolais mais aussi de la part des forces externes au Congo. Beaucoup d'entre eux ont offert leur vie pour être fidèles à leurs frères dans le désarroi.

Un vrai martyrologe congolais

Le Congo peut certainement se réjouir d'avoir une multitude de martyrs et l'Église au Congo peut en être fière. Nous citons ci-dessous la réflexion du père Trettel.

Peut-on parler d'un vrai martyre dans le cas des missionnaires de Baraka et de Fizi, mais aussi d'autres prêtres, sœurs, frères, pour ne pas parler de milliers et de dizaines de milliers des chrétiens laïcs, parmi lesquels des catéchistes, des chefs des communautés chrétiennes du village, etc., tués violement et souvent sauvagement, dans leurs 'postes de service' missionnaire et humanitaire ?

Je n'ai aucun doute de répondre par l'affirmative.

Une première raison pour dire « oui » : c'est le fait qu'au moins une de ces victimes a déjà été reconnue comme telle, officiellement, par le pape Jean-Paul II, à savoir, la Bienheureuse Marie-Clémentine Anuarite Nengapeta. Combien d'autres personnes ont-elles subi les mêmes tortures pour le Christ ? Le martyrologue écrit par le père Luc de l'Arbre nous montre que les victimes sont très nombreuses[88].

Nouvelle église de Fizi (bâtie en 1985)

[88] À la liste que le père Trettel cite, il faudrait ajouter le Bienheureux Francesco Spoto, reconnu comme martyr, *in odium fidei*, par le pape Benoît XVI, le 21.04.2007. Il est mort le 27.12.1964, suite aux blessures infligées par les Simba.

Mais il y a une autre raison historique, bien concrète, pour parler en général d'un vrai martyre, dans ces cas. Le plus souvent, les mulélistes éliminaient les chrétiens, non pas toujours expressément 'in odium fidei', mais plus généralement parce qu'ils les considéraient des témoins gênants et même, en quelque sorte, comme des supposés 'collaborationnistes', et donc des ennemis, dans leur guerre 'civile' contre le gouvernement central de Kinshasa, surtout après l'arrivée des secours des paras belges et des mercenaires, pendant la reconquête du pays, faite sans ménager les détails, au nom et à la gloire de Mobutu, et des belges et des occidentaux en général! Et pourtant, de la part des victimes, 'Ils étaient tous fidèles', *comme titre efficacement son martyrologe Luc de l'Arbre : ils étaient restés volontairement sur place, malgré la tourmente qui s'approchait, en tant que témoins du Christ et par amour pour leurs frères et sœurs. Donc, ils sont des vrais 'témoins de l'évangile', jusqu'à la mort, vrais martyrs du Christ, témoins de l'agape divine pour les gens leur confiés!*

Comme le montre bien la correspondance de nos 'martyrs' V. Faccin, G. Didonè et L. Carrara, les Xavériens de Baraka et Fizi, ils étaient bien alertés de la gravité croissante de la situation politico-militaire et insurrectionnelle du Congo, et du danger concret pour leur vie, et cela déjà à partir des troubles suivis après le lâche assassinat de Lumumba (le 17.01.1961) et surtout après l'horrible massacre des 20 missionnaires spiritains à Kongolo (le 01.01.1962).

Plus récemment, nos missionnaires de Baraka et de Fizi étaient bien au courant de la longue et dure captivité (de mai 1964 au 07.10.1964) à Uvira de l'évêque

Catarzi avec plus d'une vingtaine des missionnaires, xavériens et xavériennes pour la plus part. Ils connaissaient aussi d'autres projets et méfaits de la rébellion muléliste. Eux-mêmes, d'ailleurs, ils étaient toujours plus embêtés et contrôlés de près par les rebelles.

Pour eux, leur martyre n'a donc pas été une surprise imprévisible, mais une conséquence prévue et acceptée d'un choix précis : vouloir rester avec les gens leur confiés, même et surtout au moment du danger extrême, pour leur témoigner de la fidélité et de l'amour inébranlable du Christ. C'est quoi, sinon, le martyre ?!

(Père Antonio Trettel)

Il y a, par ailleurs, d'autres témoignages convergents sur le martyre « in odium fidei », provoqué par la haine contre la foi en Jésus Christ.

Quelques témoignages de visu

Prestation de serment de fidélité au diable

Le père Rolando Trevisan, pour quelques années Administrateur Apostolique du diocèse d'Uvira, a parlé directement avec les rebelles et il offre un argument, à mon avis très important pour parler de l'*odium fidei*, c'est-à-dire de la haine contre Dieu et contre la foi qui a guidé l'assassinat des Missionnaires de Baraka et de Fizi. Le père Rolando dit que quelques Simba avaient prêté serment de fidélité au diable. C'est le maximum de la haine. En parlant de « pacte avec le diable », il confirme ce qui a été écrit dans *Fede e civiltà* dont nous parlerons en ce qui suit. Il tient à distinguer aussi entre soldats mercenaires et rebelles Simba. L'*odium fidei* n'aboutit pas seulement à l'assassinat, mais il devient une attitude constante chez le persécuteur (*odium fidei ex parte persecutoris*). Pour nous, cela est essentiel. Les positions idéologiques des Simba étaient différentes des opinions des mercenaires. Voici son témoignage :

Les circonstances dans lesquelles a eu lieu le massacre des confrères sont assez complexes. Il est vrai que quelques mercenaires ont tué des Mai-Mai et que ceux-ci voulaient se venger en tuant des Blancs, étant donné que les mercenaires étaient Blancs. Leur projet était donc de tuer tous les Blancs, partout où ils se trouvaient. Toutefois, nos confrères ont été tués par les rebelles Simba, ce qui change les circonstances et les motivations de l'assassinat. Le chef des rebelles Simba

était appelé padiri *(père ou prêtre). Je le connaissais personnellement. Il m'avait déclaré ouvertement que pour réussir dans leurs entreprises, ils ont dû faire un pacte avec le diable. Les actions des Simba étaient une explosion de leur vie diabolique. Tout ce que les rebelles faisaient était une action satanique.*

Haine contre la prédication missionnaire

Le père Giuseppe Viotti, Xavérien, témoin oculaire, nous offre un témoignage autour de l'*odium fidei.* Les missionnaires, en parlant d'Évangile et de foi, étaient contre la « politique » des communistes lumumbistes. Il est donc clair que les confrères faisaient « de la politique ». C'est bien une considération ressortie plus haut quand nous parlions du martyre du père Francesco Spoto. La vision transcendantale de la vie, telle que proposée dans l'Évangile, va certainement contre les idées politiques des adeptes communistes de Lumumba, des chinois, des soviétiques et des cubains. Le père Viotti souligne, comme le témoin précédent, l'aspect satanique des actions de quelques Simba. Il y a un détail que le père Viotti évoque et qui est nouveau : les rebelles tuent parce que les missionnaires sont des témoins qui dérangent parce qu'ils savent les méfaits des Simba. Suit son témoignage.

Les rebelles étaient communistes, liés en particulier à l'Union Soviétique. Leur but était de prendre le pouvoir. Les missionnaires étaient haïs à cause de leur prédication qui s'opposait à l'idéologie de révolution athée que les mulélistes cherchaient à poursuivre. D'ailleurs, les mulélistes ne toléraient aucune autre alternative à

l'idée athée communiste et aux objectifs à atteindre.

Si nous parlions de religion, eux, ils entendaient que nous faisions de la politique. La religion s'opposait à leurs idées et les missionnaires, de quelque manière, empêchaient leur révolution. Il s'agissait d'une guerre animée d'une haine contre Dieu et contre l'Église.

Les missionnaires avaient été accusés d'avoir tué Lumumba. C'était bien sûr un prétexte, mais justement à cause de cela, les rebelles s'opposaient surtout aux missionnaires Blancs, en ajoutant qu'à cause de ce meurtre, eux, ils avaient été privés de leur chef. Ils voulaient donc tuer les missionnaires et brûler leurs églises. Avec le meurtre de Lumumba, la haine contre les missionnaires et contre les Blancs a monté d'un cran. Les fonctionnaires étaient tous communistes. Moi-même j'ai entendu dire : « Torturez, maltraitez, tuez les Blancs, violez leurs femmes et pillez leurs véhicules ». Il me semble alors que l'odium fidei était évident.

C'est comme si les rebelles avaient le diable comme leur dieu, un dieu à contempler et à invoquer. C'était une vraie haine contre le Dieu de Jésus Christ. Les rebelles ne voulaient pas que d'autres personnes connaissent leurs cruautés. Parmi les gens, on disait : « Sur 750 kilomètres du lac Tanganika, il n'y a plus de bonne tête. Toutes les bonnes têtes ont été coupées ou elles ont dû quitter le pays ».

Le bourreau haïssait la foi chrétienne

Le père Angelo Pansa, Xavérien, a une connaissance particulière des Simba et il offre un témoignage

qui pourrait être défini « unique » pour son caractère de contact « direct ». Il cite quelques circonstances, événements et idéologies qui font référence à l'*odium fidei*. Certainement une partie des dirigeants des Simba étaient athées. Ils avaient grandi à l'école d'athéisme et de la guérilla inspirés par Moscou, Péquin, Caire et Cuba. Un autre détail ressort de son témoignage : la consécration au diable. Et cela a été documenté par le père Pansa à travers une photo très significative : le démon est placé dans une position centrale et de relief, alors que le Christ est cantonné dans un angle. Voici son témoignage.

Concernant l'odium fidei, il était fort présent. Je l'ai constaté de mes yeux : à Stanleyville, il y avait un très bon médecin, pasteur protestant, Paul Carlson. Et bien, il a été tué et retrouvé avec une plaque au cou où on écrivait des mots pour mépriser la foi... « Il a reçu les sacrements ».

Les chefs étaient endoctrinés à l'école d'athéisme et à la guérilla révolutionnaire de Péquin, de Moscou et du Caire. Abedi Masanga, le bourreau de nos confrères, n'était pas chrétien et très probablement il était à Stanleyville, quand a eu lieu le malheureux meurtre, sous l'ordre d'Olenga, vrai communiste et athée. Abedi Masanga n'avait pas été baptisé et il avait une haine farouche contre la religion. Il est sûr et certain que les rebelles, les Simba, reniaient Dieu.

À part l'endoctrinement sur la manière de gérer la révolution marxiste et sur les différentes étapes de la guérilla, ainsi qu'une instruction à Péquin, à Moscou et au Caire (qui s'inspirait au marxisme et au léninisme), j'ai connu directement un groupe de castristes cubains,

dont Che Guevara, qui, toutefois, a laissé le groupe à cause d'un désaccord sur les contenus et les méthodes de la révolution en acte au Congo.

Che Guevara et le groupe de cubains avaient leur base dans la localité de Kibanga, sur le rivage du Lac Tanganika, entre Baraka et Albertville. Ils étaient arrivés au début de l'année 1965 et ils sont restés jusqu'à la fin de la même année. Che Guevara quitta le Congo en novembre 1965, alors que les chinois étaient présents à Uvira en juin 1964. J'en ai vus deux dans le siège du commando des rebelles quand je me suis rendu à Uvira pour obtenir le « laissez-passer » pour l'Évêque et les Pères qui étaient retenus comme otages à l'Évêché. En plus, la Chine Maoïste fournissait aux rebelles les armements, les munitions et les rations militaires alimentaires contenant de l'opium. Cela rendait les Simba forts et insensibles aux blessures.

L'*ODIUM FIDEI* N'ÉTAIT PAS MANIFESTÉ SEULEMENT ENVERS LES BLANCS

Tous ces témoignages montrent comment la révolution haïssait la religion. Il faut préciser que cette haine contre la religion ne se manifestait pas seulement à l'égard des Blancs, mais aussi envers les congolais. En effet, avec le père Giovanni Didonè a été tué aussi le prêtre congolais Joubert. Ce n'était pas un simple accident. C'était bien voulu intentionnellement. Même dans le carnage de Stanleyville, ont été torturés et tués non seulement des Blancs mais aussi des Religieux Congolais que j'ai connus personnellement.

J'ai pu constater qu'au moins les chefs de la rebellions étaient « consacrés » au diable. J'ai vu une peinture sur le mur d'une maison où logeaient les Simba. C'était le siège du comandant des Simba de la région et, avant, c'était la chefferie du village. Sur un des murs, le Christ est représenté dans un coin, en face du diable qui a une attitude de défi et de moquerie. Je te passerai la photo que j'ai pu tirer. À part les deux personnages, il y avait aussi une phrase en kiswahili qui disait : 'Si tu es Dieu, change ces pierres en pain'.

Je peux ajouter aussi un autre détail : ce n'était pas que les rebelles Simba qui haïssaient la religion, mais le comandant même d'un groupe de mercenaires, le colonel Peter, protestant, qui portait de la haine contre les catholiques. Dans son plan d'action, il y avait l'assassinat des pères de Nakiliza pour attribuer, par la suite, leur mort aux rebelles mulélistes. À Baraka, les mercenaires se plaisaient à tirer des balles contre la statue de la Vierge Marie, comme dédain contre la foi catholique.

Méthodes de persécutions chinoises

Le père Angelo Costalonga, Xavérien, nous offre un témoignage très précieux autour de l'*odium fidei* de la part du persécuteur. Il se réfère aux procès chinois, bien connus à travers les confrères qui avaient été expulsés de la Chine et que lui-même connaissait. Il a subi deux procès et tous deux évoquent la manière dont les confrères en Chine étaient traités à l'époque des maoïstes athées.

Son témoignage est chargé de souffrance et de peines subies en première personne.

J'ai connu les rebelles de très près, étant donné que j'ai été accusé à deux reprises par les mulélistes. Leurs chefs avaient bien appris à imiter les tribunaux chinois. Ils se plaisaient à monter des procès-farce avec des accusations alléguées à des prétextes, justement comme c'était arrivé en Chine à nos confrères avant leur expulsion. Les chefs étaient instruits à Moscou ou à Péquin, aussi bien sur le terrorisme que sur la manière de gérer la guérilla en vue de conquérir le pouvoir. Les communistes voulaient prendre le pouvoir. Lumumba était communiste. Il portait une grande adversité contre les Américains. Comme représailles pour la mort de Lumumba, les Simba ont tué le père De Vos, un missionnaire des Pères Blancs. Au Congo, il y avait aussi les arabes. Les musulmans étaient peu nombreux, mais j'ai toujours eu des problèmes avec eux. J'ai été le premier prisonnier des Simba dans l'Ubembe. Je suis tombé dans une embuscade. À chaque fois qu'ils m'interrogeaient, il fallait d'abord qu'ils me donnent la bastonnade. Ils nous ont fait marcher pour une vingtaine de kilomètres et puis, ils nous ont mis les chaînes et jetés au cachot dans l'attente de la parole du chef. Parmi les Simba, je ne crois pas d'avoir rencontré des chrétiens. En parlant avec eux, nous nous apercevions leur haine contre les chrétiens.

Prédication missionnaire contre la révolution muléliste

Le frère Guglielmo Saderi, Xavérien, a vécu pendant cinq mois pris en otage des Simba. Ses souvenirs

sont encore très présents. Il n'hésite pas à déclarer que la mort des Confrères est le fruit de la haine contre notre foi. Le tueur portait une forte haine contre les chrétiens.

Abedi Masanga avait une haine terrible contre nous. Ce que nous disions dans notre prédication allait totalement contre les enseignements de la révolution. La mort de nos confrères s'explique seulement comme conséquence de telle haine et précisément, dans notre cas, il s'agit de haine contre la foi. Le meurtre a été programmé et exécuté à cause de haine contre la foi. J'insiste en disant qu'il ne s'agissait pas seulement d'une haine contre les Blancs, puisque l'abbé Albert Joubert était congolais et il a été tué sans aucun procès, parce qu'il était connu comme prêtre.

Quelque chose de diabolique

Même le père Giovanni Toninelli, Xavérien, a vécu les cinq mois en otage à Uvira en 1964 et il exprime sa conviction autour de la haine qu'il a expérimentée sur son corps comme missionnaire. Il s'agit de haine contre le missionnaire comme tel. L'athéisme chinois s'est manifesté ouvertement dans les attitudes des gardes des prisons-otages. Les procès-farce et les menaces de mort étaient à l'ordre du jour. Le témoin est convaincu que la mort violente des confrères de Baraka et de Fizi a été instiguée par les Chinois. Il revient sur l'expression 'diabolique' peut-être dans le même sens des autres témoins cités plus haut. Il dénonce aussi la pratique du cannibalisme.

Les rebelles portaient une forte haine contre la religion et contre l'Église. Ce n'est pas pour rien qu'ils étaient dirigés par des communistes chinois résidants à Bujumbura. L'idéologie communiste chinoise guidait les rebelles. Nous qui étions en otage, nous recevions des mulélistes des boites de viande qui venait de la Chine. Nous qui étions pris en otage des rebelles, nous avons pu toucher du doigt leur haine contre les missionnaires. Justement parce que missionnaires. Au début de la captivité, l'évêque nous a donné l'absolution générale en nous disant ce qui pouvait nous arriver et, cela, à cause du fait que nous étions missionnaires. Quand nous étions pris en otage, celui qui voulait, plus que tous, notre mort, était un ancien séminariste. Celui qui a frappé l'évêque avec la crosse de son fusil, il l'aurait tué s'il avait une cartouche dans le fusil. Pendant notre captivité, à trois reprises les rebelles ont détruit tout ce qu'ils ont trouvé dans la maison et, pour finir, ils ont lancé les débris et des morceaux de vitre contre nous. Ils nous ont même obligés à nous coucher sur les débris des assiettes. À trois reprises, nous avons été conduits devant leur tribunal, frappés physiquement et moralement avec des menaces de mort. Ils aimaient nous tracasser avec des procès-farce, comme arrivait en Chine au temps où nos confrères avaient été expulsés du Pays. Un jour, après un procès-farce, ils nous ont jetés au cachot. De là, ils commençaient à nous faire sortir deux à deux pour nous tuer. Ils ont pris le père Tonino Manzotti. Ils l'ont amené à la maison d'un Blanc et ils nous ont fait entendre le coup de fusil pour signifier leur mort. En rentrant chez nous, ils nous ont demandé de prier pour les deux amis fusillés et ils nous menaçaient de continuer les tueries, deux à deux.

Les rebelles étaient vraiment méchants et diaboliques. Ils ont violenté des filles et des sœurs, même s'ils n'ont pas pu violenter les religieuses qui étaient prises en otages avec nous. Le matin, je cherchais de voir par une fenêtre du réfectoire le salut au drapeau qui n'était pas loin de là. Parfois, avant de hisser le drapeau, ils décapitaient quelque malheureux. Quand ils ont occupé la ville d'Uvira, ils ont mis sur pied un plan vraiment diabolique.

Abedi Masanga a tué nos confrères parce qu'il avait été endoctriné par les chinois et par vengeance, pour faire oublier la lourde défaite subie quelques jours auparavant. En tuant les missionnaires, il voulait trouver un bouc-émissaire de sa défaite, en l'attribuant à la collaboration des missionnaires avec les soldats attachés au gouvernement et avec les parachutistes.

J'ai eu l'honneur de recomposer les restes mortels de nos confrères tués à Baraka. Je crois que leurs crânes ont été hissés sur des sticks pour fêter leur mort. Je n'exclurai pas que quelques parties de leur corps ont été utilisées pour confectionner des fétiches. Selon leurs croyances, le pouvoir n'est pas en moi mais dans les choses que j'ai entre mes mains. Le fait de s'approprier de quelque chose des Blancs ou d'en manger, signifiait participer à leur force et à leur puissance.

Les rebelles faisaient référence aux diplomates chinois

Le père Angelo Sumaio, Xavérien, ne doute même pas sur l'*odium fidei*. Il ne dit pas que tous les Simba

sont athées. Mais il affirme la réalité de l'endoctrinement chinois qui faisait en sorte que les idées des rebelles n'étaient pas que politiques mais aussi antireligieuses d'origine athée et maoïste. Nos confrères ont été tués non seulement parce que Blancs, mais parce qu'ils étaient missionnaires.

L'odium fidei est pour moi une vérité indiscutable. Au Congo, il y avait deux types d'armées : l'armée congolaise, qui s'appuyait sur les États-Unis d'Amérique, et les rebelles qui faisaient référence aux diplomates chinois qui résidaient à Bujumbura, au Burundi. Les rebelles n'étaient pas guidés seulement par des idées politiques, mais aussi par des convictions antireligieuses d'origine athée et maoïste, d'inspiration chinoise. L'idéologie communiste était pour les rebelles quelque chose de fondamental. Les chefs rebelles avaient appris par les Chinois les techniques de la guérilla. En plus, ils ne voulaient rien savoir de l'Église, car l'Église repoussait leurs idées. Prêcher l'Évangile signifiait aller contre leur politique et, en cela, ils avaient raison d'accuser les missionnaires de faire de la politique. L'Évangile ne peut absolument pas être d'accord avec l'athéisme et avec la politique qui s'en suit. À mon avis, il y avait une opposition religieuse. Nos confrères ont été tués non pas parce qu'ils étaient Blancs, mais parce qu'ils étaient missionnaires. Je me souviens qu'un jour, pendant la captivité à Uvira, l'évêque Catarzi avait demandé à un des rebelles qui se déclarait catholique, pourquoi il se comportait de telle façon. Le rebelle lui a répondu en lui donnant un coup de crosse avec son fusil. Ils nous obligeaient à pousser au sol les futs de pétrole rien que pour nous donner de la peine.

La renommée de martyre continue

En 1974, au dixième anniversaire de la mort des martyrs de Baraka et Fizi, Mgr Giovanni Gazza, Supérieur Général des Missionnaires Xavériens, a effectué une visite canonique au Congo. Lorsqu'il était à Fizi, il a écrit une lettre à Amabile Didonè, religieuse et sœur du père Giovanni Didonè. Dans cet écrit, qui nous est aujourd'hui très précieux, il affirme que la mémoire des martyrs est encore très vivante parmi les fidèles.

Fizi, le 29.11.1974

Révérende sœur bien-aimée,
Je suis à Fizi, juste au dixième anniversaire de la mort tragique du père Giovanni et de l'abbé Joubert. Je voudrais vous assurer que nous nous sommes rappelés des deux martyrs dans une célébration bien participée par cette communauté chrétienne qui a manifesté beaucoup de proximité et de reconnaissance. J'ai écrit aussi au père Camillo et à sa famille, en leur partageant la même conviction. Le sacrifice du père Giovanni et des autres missionnaires n'est pas resté sans fruit. Je vois aujourd'hui ici une chrétienté fervente et en pleine éclosion. Pour la circonstance, ici sont présents aujourd'hui une centaine de catéchistes venus des lieux les plus éloignés de la mission (certains ont parcouru même une centaine de kilomètres à pied et ils témoignent de la ferveur de cette communauté qui considère comme des

pierres angulaires les témoins qui ont payé avec leur vie la consécration à l'Évangile.
Ma sœur, acceptez ces quelques lignes qui voudraient vous exprimer ma sincère participation dans ce douloureux anniversaire. Croyez en mes sentiments dévoués et je me confie dans vos prières.

Mgr Giovanni Gazza sx

L'événement de l'abbé Albert, du père Carrara et du frère Faccin est identifié à celui du père Didonè dont nous rapportons un témoignage.

Lors de la commémoration officielle du « martyr » Didonè, à l'église de Cittadella, dans un climat encore de forte émotion pour la récente nouvelle, le père Giacomo Spagnolo souligne quelque chose d'absolument décisif dans la vie du missionnaire Giovanni (ce qui peut être appliqué aux trois autres martyrs), à savoir, la conviction que sa mission au Congo a été pour lui la continuation de celle de Jésus que Giovanni voulait imiter et dont il voulait adopter les méthodes d'apostolat illustrés dans les Évangiles. Les allusions aux vicissitudes qui ont porté Giovanni au suprême témoignage d'amour, encore d'actualité à l'époque, nous offrent une certitude « morale » : il ne s'agit pas de mort « accidentelle », mais d'un don authentique d'amour pour Jésus et pour les frères et, donc, il s'agit d'un authentique martyre, comme une conséquence évidente de la haine contre la religion. Étant donné l'importance de l'allocution du père Spagnolo, nous citons un long et significatif passage, qui explique les raisons du martyre des confrères.

Chaque prêtre est Jésus qui passe encore sur la terre et qui œuvre en faisant avant tout le bien. Il est Jésus dans sa préparation, dans son apostolat, dans sa vie cachée, il est Jésus dans son travail quotidien, il est Jésus qui part prêcher, consoler, aimer, il est Jésus qui sans cesse donne sa vie aux hommes en faveur de leur vrai bien. Mais quand la vie d'un prêtre se termine avec le sacrifice de son sang, alors de manière plus explicite et sublime, la vie du prêtre est la vie même de Jésus. Proche à Jésus Crucifié, nous voyons comment un Prêtre est vraiment à sa place quand il est immolé pour l'humanité sur la croix comme Jésus. Dans sa formation, dans son court ministère, dans sa manière de se donner, dans la générosité de son sacrifice, nous sentons le père Giovanni très proche. C'est pour cela que nous avons besoin de s'en souvenir, de contempler, de voir cette âme que nous croyons déjà intimement proche à Jésus même dans sa gloire. Issu d'une famille qui est un jardin de fleurs spirituelles, où Jésus a puisé largement ses ouvriers, le père Giovanni a toujours maintenu un élan enthousiaste dans le don de sa vie. Il n'a jamais reculé. Je ne me rappelle pas de l'avoir vu triste, même pas une fois, troublé ou inquiet, même quand il pensait à l'éventualité du martyre. Je me souviens quand il parlait qu'il serait parti à Baraka, un lieu connu comme dangereux, à l'époque : même en pensant au danger de perdre sa vie, il était toujours enthousiaste de son idéal missionnaire. Le milieu de Baraka était vraiment un milieu à purifier, à élaguer, où il fallait en-

lever les mauvaises herbes, créer des sillons, travailler dur pour pouvoir semer la bonne semence de l'Évangile. Ce milieu-là est le milieu où les arabes, déjà le siècle passé, passaient pour la traite des esclaves. Depuis Dar Es Salaam, dans l'Océan Pacifique, ils arrivaient jusqu'au lac Tanganika et à l'intérieur du Congo avec des razzias, en incendiant les villages, en tuant les personnes qui s'y opposaient et en emportant plus de gens qu'ils pouvaient. Ce chemin qui va de la presqu'île de Berton, du lac Tanganika, jusqu'à Dar Es Salaam a toujours été appelée et connue comme le chemin du sang, le chemin des esclaves. Justement dans ce milieu où les Arabes ont sillonné et ont répandu l'islam, le père Giovanni a dû travailler pendant son ministère. Et, vraiment, il a travaillé, il a purifié, il a fait beaucoup de bien, il a trouvé des oppositions, des difficultés à cause de ceux qui, finalement, l'ont tué. Bref, qu'a-t-il semé ? Il a semé tout soi-même. Cela ne nous étonne pas, comme, d'ailleurs, ne nous étonne pas la mort des militaires qui défendent leur patrie au prix de leur vie, en versant leur sang. La Patrie Céleste mérite bien plus que la Patrie terrestre. C'est ainsi que le père Giovanni a donné sa vie sans réserves, en ne retenant rien pour soi, ni à sa vie, ni à son existence. Il a visé seulement le don comme valeur éternelle qu'il devait rendre à Dieu après l'avoir reçu de ses mains. Celle de Giovanni est un tombeau dans l'Afrique d'aujourd'hui, peut-être abandonné, mais pour nous, nous le sentons, c'est un tombeau glorieux, la tombe d'un martyr.

Tué par la haine envers la foi

Il est vrai qu'aujourd'hui il y a des prétextes politiques qui couvrent et salissent la clarté de ce martyre. Mais si nous pensons que pour certains courants de l'Islam il est méritoire le fait de sacrifier des chrétiens, nous pouvons nous rendre compte que dans la mort violente de l'abbé Albert et de ses compagnons, la raison « politique » était seulement un prétexte pour sacrifier des vies chrétiennes sans être punis par la loi. Ceux qui avaient exulté pour avoir tué nos confrères, s'étaient déjà opposés à leur apostolat, ils avaient créé exprès des situations souvent dangereuses pour nos missionnaires. Les rebelles *simba* ont voulu saisir une opportunité « politique » inattendue pour réaliser leur dessein en réaction contre la foi. Nous sommes convaincus que la raison de la foi et de la religion était plus déterminante que la raison politique.

Conclusion

Pour terminer, nous pouvons affirmer que l'abbé Albert Joubert était vraiment conscient du danger de vie auquel il faisait face. À Kibanga, lui-même a souffert la persécution à cause du Christ de la part des mulélistes. Les vicissitudes de baraka et Fizi étaient bien présentes dans l'esprit de l'abbé Albert et elles étaient objet d'échange et réflexion avec les confrères de Baraka et de Fizi. Maintes fois, dans leurs lettres, ils avaient fait référence au marxisme. Ils ont accepté d'offrir leur vie en restant fidèles à Jésus, à leurs chrétiens, aux pauvres. L'abbé Albert semblait vraiment conscient qu'au-delà de l'appartenance ethnique, -l'abbé étant congolais-, il y avait une attitude hostile à la religion et au moment de l'attaque homicide contre les missionnaires blancs, il se sent directement menacé. À partir des témoins oculaires apparaît une certitude « morale » autour de la haine contre la religion, présente au moins dans un groupe de *simba*, ce qui est déjà affirmé dans d'autres procès canoniques sur le martyre dans des circonstances précises, comme justement au temps des martyrs sœur Anuarite Nengapeta et père Francesco Spoto.

C'est bien le souhait des Missionnaires Xavériens ainsi que de l'Église d'Uvira et des Diocèses de Vicenza, Bergamo et Modena (où la famille Faccin a déménagé) et surtout leurs paroisses d'origine : que l'Église reconnaisse la force et la foi héroïque de l'abbé Albert et ses compagnons martyrs pour qu'aujourd'hui la chrétienneté vénère et imite le don total de la vie pour amour envers le Christ et leurs frères et sœurs.

Deux « signes » miraculeux

Dans sa recherche, le père Turco raconte deux témoignages de grâces obtenues à travers l'intercession des martyrs.

La conversion d'Évariste Mauridi Mulisho

Kashindi Mboko Gratien nous a parlé d'Évariste Mauridi Mulisho, un muléliste qui a répandu la nouvelle de la mort des confrères à Baraka le 28.11.1964 en montrant avec fierté la main du frère Faccin qui venait d'être exécuté. Si Gratien nous en parle c'est pour montrer comment Dieu est entré dans la vie d'Évariste.

« Évariste, s'est converti quelques mois après le meurtre et il est devenu chrétien catholique. Il a été baptisé et est devenu légionnaire. Il a vécu à Baraka, il était très actif dans la communauté chrétienne jusqu'à être choisi responsable de la diaconie de Kalundja. Les missionnaires qui sont venus à Baraka dans les années 1970-1980, connaissaient les méfaits d'Évariste mais ils n'en tenaient pas compte car, lui, il s'était repenti et il disait : *Oui, nous avons tué des innocents, des annonciateurs de la Bonne Nouvelle* (*Tulishirikiana ile mauaji. Tulifanya kitendo kibaya. Tuliwaua watu innocents, tena watangazaji wa Neno la Mungu*). À chaque fois qu'il y revenait, il regrettait beaucoup cet acte, si bien qu'il n'aimait pas qu'on lui rappelle qu'il était parmi ceux qui ont tué les missionnaires. C'était comme si on le blessait davantage. Alors, la communauté ne lui en parlait plus. En fait, il nous invitait à poser sur lui un regard de miséricorde.

Pendant la guerre de 1996, il a fuit en Tanzanie. Actuellement, il vit au camp des refugiés à Nyalugusu (dans le village Kade, à côté du terrain de foot), en Tanzanie. Il est maintenant veuf mais tous le connaissent comme un légionnaire très convaincu. Son épouse est décédée dernièrement. Évariste est encore dans un camp de refugiés, non pas parce que sa vie est en danger, mais parce qu'il attend les procédures du rapatriement volontaire organisé par le HCR (Haut Commissariat des Refugiés) »[89].

Guérison de Fabien Barwani (Fizi 1970)

Nous citons un long passage tiré du journal du père Ghirardi et qui raconte un signe de la présence, dans la communauté chrétienne, des confrères qui ont donné leur vie à Baraka et Fizi.

« Si un jour on voulait béatifier nos martyrs, je pense u'il ne sera pas nécessaire de chercher des miracles. Le Seigneur, toutefois, en ces jours si tourmentés, a voulu nous donner *des signes*. Un des signes est sans doute celui de *la multiplication des pains et des poissons* qui a eu lieu pendant le *kasompe*, quand beaucoup de gens réunis à la mission a eu le nécessaire, et même plus, pour tout le carême. De ma part, j'ai des raisons valables pour attribuer ce prodige à la parole de Jésus quand il disait à ses apôtres : *Donnez-leur vous-mêmes à manger* (Mt 14,16) et à la bénédiction *thaumaturgique* du père Piero Mazzocchin qui est une bénédiction pour Fizi.

---

[89] Gratien KASHINDI MBOKO, « Témoignage sur la mort des confrères de Baraka », propos recueillis par Faustin Turco à Baraka le 17.05.2016.

Un autre signe, qui au dire de tout le monde est un authentique *miracle*, est celui qui concerne Fabien Barwani, fils du chef de chantier Barwani Adrien, de l'équipe des maçons du père Giovanni Didonè. Il a fallu attendre 5 mois et recourir à la collaboration de différents saints : au moins trois. Voici comment les choses se sont déroulées.

Le premier mai, à neuf heures du soir, j'entends les pleurs des gens venir des maisons des ouvriers. Aussitôt je suis sur place. Fabien est en train de mourir de tétanos. Il serre les dents, son corps rigide, de la tête aux pieds. Les yeux écarquillés, avec une expression terrorisée. Les gens crient, la maison est remplie de fumée de la citronnelle brûlée pour faire partir - me dit-on - les mauvais esprits qui sont venus prendre le jeune garçon.

Je dis aux gens de sortir, pour ne pas faire mourir le garçon de peur. Je fais partir les adultes et je remplis la maison d'enfants. Nous commençons à prier. La première idée qui me vint à l'esprit est de recourir à St François Xavier, ami des enfants à la poissonnerie de Capo Comorìn (Inde). Je cours à la maison. Je prends la relique de St François et je rentre chez Fabien. Avec les Waxaveri nous prions toute la nuit. À l'extérieur, les gens ne pleurent plus. Nous prions le rosaire. Jusqu'à l'aube. Aux premières lueurs, je célèbre l'eucharistie et, avec une petite cuillère, je donne à boire à Fabien le sang du Christ. Les dents sont serrées et les yeux toujours écarquillés. Nous n'avons pas de sérum antitétanique. Même pas à l'hôpital. Arrive le directeur de l'hôpital, Salumu Stanislas, qui fut baptisé par Giovanni à Lubondja et confirmé par Mgr Catarzi en mai 1963. Il nous dit qu'il n'y a rien à faire.

Rien à craindre, chers enfants. Continuons à prier par l'intercession de St François Xavier. La situation de-

meure stable pour plusieurs jours. Ce que nous pouvons faire, à part la prière, c'est quelques piqûres pour soutenir le cœur. Parfois Fabien a des battements de cœur si fort qui ressemblent à des coups de marteau. À toutes les heures, le jour et la nuit (désormais je dors habillé), on m'appelle et j'y vais. Nous cherchons de lui donner à manger avec des liquides pour le garder en vie. Les infirmiers de l'hôpital viennent fréquemment et secouent la tête. Même s'il restera en vie, il sera toujours un malheureux (*maskini*). En effet, les jambes ne donnent pas signe de décontraction. Toujours raides comme deux bâtons. Tout le mois de mai passe ainsi.

Nous sommes en juin et Fabien ne bouge pas. D'un coup, un des enfants qui à tour de rôle prie près de son ami, me dit : *Peut-être nous sommes-nous trompés de saint ? Sans manquer de respect à St François Xavier, mais le père Giovanni… c'est bien lui qui a baptisé Fabien…* J'accepte le défi. Le 13 juin (c'est la mémoire de St Antoine), nous portons le paralysé à l'église et nous commençons la *neuvaine de la croix*. Les amis de Fabien le mettent debout, près de la porte de l'église et l'aident à faire des petits pas jusqu'auprès de l'autel… en bougeant les jambes comme s'il était un *Pinocchio* en bois. Puis, devant l'eucharistie, j'entre sur scène avec l'imposition des mains et la formule :

> *Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris* (Mc 16,18).
> Jésus, Fils de Marie, Seigneur et Sauveur du monde,
> pour les mérites et l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul
> qu'il te soit favorable et clément.

Au terme de cette prière, les enfants amènent Fabien près des fonts baptismaux, ils lui font faire le signe de croix, ils l'amènent sur le lieu de la tombe du père Giovanni et de l'abbé Albert. Avec la dévotion, il y a aussi beaucoup de joie. Fabien rit et s'efforce. Les enfants s'y donnent beaucoup. La neuvaine est vers la fin. Pour la veille de St Jean Baptiste, Fabien se tient debout tout seul avec une canne. Sera-t-il toujours malheureux, *maskini* ?

La dernière touche au miracle est venue de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus. Trois mois plus tard, après une lente amélioration (de juillet à septembre), arrive la veillée de la fête de Ste Thérèse. Nous avons allumé un grand feu et les Waxaveri dansent tout autour. Fabien les regarde les yeux pleins de larmes. Les flammes du feu font briller ses larmes. Je prends le garçon par le bras et je le lance dans la danse. Comme une jeune antilope (*pongo*), Fabien prend le rythme et bouge les premiers pas chancelants. Les autres l'encouragent et lui, il fournit beaucoup d'effort. Les tams-tams augmentent de volume et Fabien se déchaîne. Les compagnons se retirent du cercle et lui, il reste tout seul en train de danser à plein rythme. C'est un génie ! Une merveille. Un miracle !

Nous dansons pendant plusieurs heures cette nuit-là. Le lendemain c'est le 1er octobre. À l'école tout le monde ne fait que parler de Fabien. Arrivent les enseignants et les infirmiers, les catéchistes et les pasteurs, les autorités et les soldats… La nouvelle se répand. Tous attribuent le mérite au père Giovanni. Mais aussi François et Thérèse y sont pour quelque chose. Peut-être aussi Pierre et Paul. Et encore St Antoine. C'était un miracle fait en coopérative.

Le 28 novembre 1989, au 25ème anniversaire du martyre, Fabien est venu à Fizi pour remercier le père Giovanni. Il va bien, il est marié et il a trois enfants.

Fait à Baraka le 28.11.1989
Père Victor Ghirardi »[90].

Deux remarques finales

Pour clore ce profil biographique et spirituel de l'abbé Albert, il me semble très beau de citer du père Turco deux remarques finales.

a) *Témoigner de quelque chose qui nous dépasse*

Le vrai sens de la mort de nos confrères à Baraka et Fizi est difficile à expliquer humainement. On a beau dire qu'on en voulait aux étrangers. Mais ceux qui étaient visés, avaient déjà quitté le Pays. S'en prendre aux missionnaires, c'était la logique du bouc-émissaire. Par leur sereine bonté et non-violence, les confrères, dit le père Cima, « reprochaient à Abedi les excès de sa violence et de sa cruauté »[91].

Mais il y a quelque chose qui échappe à une analyse anthropologique des faits. Les confrères de Baraka et Fizi ont montré, par leur manière d'être et de vivre, les

---

90 cf. Vittorino GHIRARDI, *Missione e martirio, memoria martyrium*, vol. 2, stencilé, Parme 28.11.1990, pp. 516-519.

91 cf. Palmiro CIMA, « Journal (Baraka 1966) », dans Vittorino MARTINI, *Padre Giovanni, uomo per gli altri*, éd. Tipografia Moderna, Piacenza 1974, p. 135.

réalités d'en haut. Ils ont cru en un monde guidé par l'Esprit Saint. Ils ont travaillé et prêché parce qu'ils avaient reçu un message d'un autre qui n'est pas visible tel que nous le pensons. Ils sont restés fidèles aux vœux religieux non pas parce qu'ils les ont jurés à un homme mais parce qu'ils les ont professés devant Dieu. « Bref, si je continue à être ici à Fizi ce que je suis, dit le père Ghirardi, c'est parce que je suis témoin de quelque chose d'autre »[92].

b) *Mission comme « être avec »*

Les confrères de Baraka et Fizi ont choisi de rester près des gens, alors qu'ils pouvaient s'en aller dans d'autres milieux plus « sécurisés ». L'abbé Joubert aurait pu traverser le lac et aller au Burundi au lieu de rester à Kibanga et être amené à Fizi par les rebelles. Ils ont décidé de rester. Une seule raison : l'amour envers les brebis qu'on ne peut pas abandonner. Vouloir et chercher leur bien. Ghirardi traverse la même situation 7 ans plus tard, en 1971 : « Rester avec les gens ici à Fizi est déjà un signe d'amour. Partager avec eux le danger et la peur dans l'incertitude de chaque jour est un autre signe d'amour. Supporter la famine, la pauvreté, l'injustice, les abus de pouvoir et tout le reste est encore un autre signe d'amour. (...) Il y a celui qui attend que je me décourage et que je quitte Fizi. Je pense

---

[92] Vittorino GHIRARDI, « Annotations de la retraite personnelle » (05.08.1971), dans Vittorino GHIRARDI, *Missione e martirio, memoria martyrium*, vol. 2, Ronéotypé, Parme 28.11.1990, p. 533.

à Giovanni et Luigi et, alors, je tiens bon. (...) *Celui-ci est pour moi frère, sœur et mère* (Mc 3,35). Voici donc ma mère, voici mes frères. Voici mon Église, voici mes gens »[93].

C'est le témoignage d'une Église incarnée au milieu des gens, comme dira Mgr Oscar Romero : « Il serait très triste si dans un Pays avec tant d'horribles assassins, il n'y avait pas un certain nombre de prêtres parmi les victimes. Ils témoignent d'une Église incarnée dans les problèmes des gens »[94]. Le témoignage de l'*être avec* est un des héritages plus précieux des confrères morts à Baraka et Fizi, compte tenu des événements douloureux que la mission évangélisatrice a connu au Congo surtout pendant les années atroces de la guerre 1996-2004. Cet héritage deviendra le paradigme de la mission xavérienne au Congo, surtout sous la direction du père Simone Vavassori qui fut le Supérieur Régional pendant les années de guerre.

En 2000, en dressant un bilan aux confrères, le père Simone remerciait le Seigneur qui leur a donné de porter ensemble le *pondus diei*, le « fardeau du jour » enduré par les ouvriers de la première heure de la parabole (cf. Mt 20,12). Il disait non sans émotion : « Il est difficile de dresser un bilan des différentes vicissitudes

---

[93] Vittorino GHIRARDI, « Annotations de la retraite personnelle » (04.08.1971), dans Vittorino GHIRARDI, *Missione e martirio, memoria martyrium*, vol. 2, Ronéotypé, Parme 28.11.1990, p. 531.

[94] Oscar ROMERO, « Discours du 24.06.1979 », dans Ida TOMASO, *Missionarie martiri in Africa. Sono vive per la parola che hanno annunciato*, éd. EMI, Bologna 2001, p. 9.

qui ont caractérisé notre activité missionnaire face à tant de difficultés : deux guerres (octobre 1996 et août 1998), la mort de deux confrères, la fermeture de cinq paroisses (...) Sans parler du *pondus diei*, c'est-à-dire de l'angoisse venant des dangers dans les déplacements sur les routes, les difficultés de faire un vrai discernement, le fait de devoir vivre au jour le jour sans pouvoir prévoir des programmes à longue échéance, et, enfin, la souffrance des frères assis devant la porte de notre maison et partout ailleurs nous implorant une aide et une présence... et notre impuissance à répondre... (...) Que le Seigneur soit loué car il a veillé sur chacun de nous, en nous accordant la grâce d'être témoins par la parole et la vie, sans nous laisser emporter par les voix de panique qui semblaient vouloir inviter à l'abandon. Le Seigneur sait que nous avons dû porter un fardeau consistant et il sait que, malgré nos faiblesses, *nous avons cherché à le porter ensemble... et cela suffit.* Amen, Amen, Alléluia ! »[95].

Le témoignage de l'abbé Charles Bilembo semble saisir dans la vie de l'abbé Albert une double caractéristique : l'humilité et l'obéissance.

> « Ce qui marquait la vie sacerdotale de l'abbé Albert, c'était la modestie et son obéissance. Bien qu'il fût le fils d'un grand officier colonial, il était toujours simple et il s'est toujours considéré comme abbé africain. On sait qu'avant l'indépendance, les Blancs, prêtres ou laïcs, se considéraient comme supérieurs aux Noirs. Albert n'a

[95] Simone VAVASSORI, « Editorial », dans Missionnaires Xavériens en RDC, *Partage* n. 79 (avril 2000), p. 1.

jamais méprisé les Noirs. Albert vivait l'obéissance : il était toujours prêt à obéir à toutes les nominations. Il ne cherchait jamais les faveurs et les privilèges »[96].

[96] Charles BILEMBO BUBOBUBO, « Témoignage sur l'abbé Albert Joubert », entretien oral eu à Kasongo le 20.05.2016. L'abbé Bilembo est né à Kalima le 25.10.1937. Il a été baptisé au Séminaire de Mungombe où il a terminé ses études secondaires en 1957. Après deux ans au Grand Séminaire de Baudoinville, il a été envoyé à Rome pour poursuivre les études de théologie et il a été ordonné prêtre à Rome le 21.12.1963.

Bibliographie

a) SOURCES

BENOIT XV, *Codex iuris canonici [Pii X Pontificis Maximi iussu digestus Benedicti Papae XV auctoritate promulgatus]*, éd. Polyglotte du Vatican, Rome 1917, 777 p.

CONCILE VATICAN II, « Constitution Dogmatique *Lumen gentium* sur l'Église (21.11.1964) n. 42 », éd. *La Documentation Catholique*, Paris 1965, 53 p.

ÉCOLE BIBLIQUE DE JÉRUSALEM (sous la dir.), *La Bible de Jérusalem : la sainte Bible*, éd. du Cerf, Paris 1975, 2172 p.

MISSIONNAIRES XAVÉRIENS, *Constitutions et Règlement général*, éd. Gemmagraf, Rome 2007, 245 p.

PIA SOCIETÀ DI S.FRANCESCO SAVERIO PER LE MISSIONI ESTERE, *Anagrafe Saveriana*, 30 Giugno 1961, Istituto Saveriano Missioni Estere, Parma, 1961.

POSITIO SUPER MARTYRIO FRANCISCI SPOTO.

TURCO Faustin, *Témoins de l'Évangile à l'Est du Congo. Histoire et rebondissements de Faccin, Carrara, Didonè et Joubert, tués à Baraka et Fizi le 28.11.1964*, éd. Conforti, Bukavu, 2016, 300 p.

b) OUVRAGES

AA.VV. *Le Cause dei santi*, Libreria Editrice Vaticana, 2011, pp.472

AA.VV. *Viaggio-Pellegrinaggio nel Kivu* (tipografia privata) ottobre 2014, p. 80.

AA.VV. *Zaire, a country study, The American University*, Washington D.C., 1979, pp. 332

ANTOINE Narcisse, « La formation du clergé indigène au Grand Séminaire de Baudoinville», dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 01.09.1935, pp. 562-585.

----------, *Notice historique sur le Vicariat Apostolique de Baudoinville. Pères Blancs*, Ronéotypé, Élisabethville 1946, 25 p.

----------, *Les origines du clergé indigène au Haut-Congo. Commémoration du Cinquantième anniversaire du Comité spécial du Katanga*, Ronéotypé, Élisabethville 1950, 10 p.

BALLARIN Lino, « Le origini del cristianesimo nel Kivu », dans *Fede e Civiltà*, avril 1963, pp. 1-6.

BAUR John, *2000 ans de christianisme en Afrique. Une histoire de l'Église africaine*, éd. Paulines, Kinshasa 2001, 362 p.

BERTOLONE V., E *il mandorlo fiorì, tracce del "Volto"*, Edizioni Dehoniane Roma, 1999 , p. 256

CAGLIONI Gerardo – Rinaldi Giuseppe (a cura), *Una memoria feconda. La Testimonianza di P. Luigi Carrara raccontata 50 anni dopo il suo martirio in Congo*, Missionari Saveriani, Via Ponchielli, 4, 24022 Alzano Lombardo (BG)

CALARCO Domenico, *Fr. Angelo Ferrari*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 14/1998, éd. ISME, Rome 1998, 24 p.

- FERRARI Angelo, « Lettre au p. Giovanni Gazza (Fizi, août 1963) », p. 15.
- FERRARI Angelo, « Lettre au p. Giovanni Gazza » (Fizi, avril 1961), p. 7.

----------, *P. Costantino Mogliani*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 08/2002, éd. ISME, Rome 1999, 18 p.

CAMERA Guglielmo, *Il Servo di Dio Fratel Vittorio Faccin, martire. Testimone di amore fino al martirio nella Repubblica Democratica del Congo*, éd. Leberit, Rome 2016, 239 p.

----------, *Il Servo di Dio P. Luigi Carrara, martire. Testimone di amore fino al dono supremo tra i suoi fratelli congolesi*, éd. Leberit, Rome 2016, 202 p.

----------, *Il Servo di Dio P. Giovanni Didonè, martire. Testimone di amore fino al martirio tra i fratelli e le sorelle nel suo amato Congo*, éd. Leberit, Rome 2016, 223 p.

CAMPAGNOLO Marco, *Le Sanctuaire de Kavimvira, Un regard de Marie au cœur de l'Afrique, Diocèse d'Uvira*, Uvira 2003, 20 p.

CASIER Jacques, « Capitaine Joubert (1842-1927) », dans *Souvenirs Historiques n. 12*, consulté le 25.05.2016 dans le site suivant : http://www.africamission-mafr.org/capitaine_joubert.htm

CATARZI Danilo, « Fermento nella foresta », dans *Fede e Civiltà*, décembre 1960, pp. 573-575.

----------, « I disordini sociali non hanno arrestato il lavoro missionario », dans *Fede e Civiltà*, décembre 1961, pp. 711-718.

----------, « I principali problemi della Diocesi », dans *Fede e Civiltà*, mars 1963, pp. 7-12.

----------, « I Saveriani nel Congo. Relazione della Diocesi di Uvira (novembre 1964) », dans *Fede e Civiltà*, décembre 1964, pp. 29-33.

COMUZZI Alberto (sous la dir.), *Con loro, sempre. Missionari saveriani martiri della carità pastorale*, éd. CSAM, Parme 2000, 218 p.

CONFÉRENCE ÉPISCOPALE NATIONALE DU CONGO, *Directoire national des Communautés Ecclésiales Vivantes. À l'occasion du 50ème anniversaire de l'option pastorale portant création des Communautés Chrétiennes Vivantes en République Démocratique du Congo*, éd. du Secrétariat Général de la CENCO, Kinshasa 2015, 31 p.

CONFORTI Mgr Guido Maria, « Lettre au cardinal Guglielmo Van Rossum, Préfet de la Congrégation Pontificale

pour la Propagation de la foi (Parme, le 29.05.1927) », dans Franco TEODORI, *Guido Maria Conforti. Missione in Cina e Legislazione saveriana*, vol. n. 14, éd. Libreria Editrice Vaticana, Rome 1995, p. 999.

COOSEMANS Marthe, « Joubert Léopold-Louis », dans *Biographie coloniale belge*, éd. Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, tome II (1951), col. 517-521.

CORMAN Alfred (sous la dir.), *Annuaire des missions catholiques au Congo Belge*, éd. Universelle, Bruxelles 1935, 67 p.

DE L'ARBRE Luc, *Ils étaient tous fidèles. Nos martyrs et témoins de l'amour en République Démocratique du Congo*, éd. Kivu Presses, Bukavu 2005, 236 p.

DE MEESTER Paul, *L'Église de Jésus Christ au Congo-Kinshasa. Notes inchoatives et marginales pour une Histoire Contemporaine, éd. Centre Interdiocésain*, Lubumbashi 1997, 223 p.

DE ZEN Francesco, *La piana degli elefanti, in Fede e Civiltà*, Anno 60°, n. 8, Febbraio 1962, p. 89-184.

DOCUMENTATION ET INFORMATION AFRICAINES, *Communiqué de presse D.I.A. (16.04.1966)*, 10ème année, p. 374.

----------, *Communiqué de presse D.I.A. (27.09.1966)*, 10ème année, p. 961.

ESPOSITO Rosario F., *Un giglio nella foresta, Suor M. Clementina Anuarite, Vergine e martire congolese*, Modena, Edizioni Paoline, (Limete – KINSHASA), 1967, p. 214.

ESPOSITO Rosario F., *Sr. M. Clementina Anuarite Nengapeta, la Maria Goretti Nera*, Edizioni Paoline, Roma 1978, pp. 280

FESTA Mario, *Mission Catholique de Baraka*, Ronéotypé, Baraka 1977, 44 p.

----------, *Mungombe: 50ème anniversaire (1928-1978)*, Ronéotypé (25.08.1978), 63 p.

----------, *Paroisse de Nakiliza*, Ronéotypé, Kitutu 1997, 100 p.

----------, *Kiliba : 22 ans de présence xavérienne, 1959-1881*, Ronéotypé, Bukavu 2008, 106 p.

----------, *Missionnaires Xavériens (1958-2008) : 50 ans dans la Région des Grands Lacs*, Ronéotypé, Bukavu 2008, 247 p.

GAPANGWA NTEZIRYAYO Jérôme, *Le Jubilé d'or du diocèse d'Uvira (1962-2012)*, éd. Conforti, Bukavu 2012, 20 p.

GAZZA Mgr Giovanni, « Relation de la visite au Congo (janvier 1967) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 13 (1967), pp. 77-80.

GHIRARDI Vittorino, *Missione e martirio, memoria martyrium*, Ronéotypé, Parme 28.11.1990, 753 p.

- DIDONÈ Giovanni, « Lettre aux parents (Baraka, le 20.12.1959) », p. 44.
- DIDONÈ Giovanni, « Journal du voyage (Baraka, le 05.06.1960) », p. 73.
- DIDONÈ Giovanni, « Journal (Kiliba, le 11.03.1961) », p. 137.
- DIDONÈ Giovanni, « Lettre à Raphaël Pupu (Fizi, le 09.11.1964) », p. 347 et 349.
- VENIERO Giuseppe, « Lettre au Supérieur Général des Missionnaires Xavériens (Bukavu, le 15.11.1966) », p. 412.
- GHIRARDI Vittorino, « Annotations de la retraite personnelle (Fizi, le 05.08.1971) », p. 534.
- CATARZI Mgr Danilo, « 100 ans d'évangélisation (Uvira, le 11.02.1980) », pp. 230-232.
- CATARZI Mgr Danilo, « Statuto dei capi di comunità della Diocesi di Uvira (Sud-Kivu, Zaïre) », pp. 636-640.

GIAVARINI Mario, « Relazione annuale della parrocchia (Mwenga, le 30.08.1967) », dans *Notiziario Saveriano* n. 27 (1967), pp. 173-184.

HOORNAERT André, « Joubert est mort », *La Libre Belgique* (16.06.1927), p. 1.

KABOY RUBONEKA Théophile, *Implantation missionnaire au Kivu (Zaïre). Une étude historique des établissements des Pères Blancs : 1880-1945. Thèse de Doctorat à l'Université Grégorienne*, Rome 1980, 932 p.

----------, *La figure de Son Excellence Mgr Noël Mala, deuxième évêque de Kasongo*, éd. Kivu Presses, Bukavu 2003, 60 p.

----------, *Souvenirs du Centenaire et élargissement des connaissances sur Kasongo*, éd. Kivu-Presses, Bukavu 2003, 96 p.

- Kaboy Ruboneka Mgr Théophile, « Allocution lors du Centenaire du Diocèse de Kasongo (Kasongo, le 19.03.2003) », pp. 21-30.
- Mambe Mgr Paul, « Allocution lors du Centenaire du Diocèse de Kasongo (Kasongo, le 19.03.2003) », pp. 31-34.
- Tata Pontien, « Allocution lors du Centenaire du Diocèse de Kasongo (Kasongo, le 19.03.2003) », pp. 43-48.

KASELE LAISI Jean-Robert, dans MISSIONNAIRES XAVÉRIENS AU ZAÏRE, *Partage* n. 18, décembre 1985, p. 13-14.

KIMPINDE Dominique (sous la dir.), *Stefano Kaoze : prêtre d'hier et d'aujourd'hui, éd. Saint Paul Afrique, Kinshasa 1982*, 256 p.

LAVIGERIE Charles Martial, *Instructions aux Missionnaires*, éd. Maison Carrée, Alger 1939, 526 p.

LES DOSSIERS DU C.R.I.S.P., Congo 1964, D. Van Keerberghen &Fils, 101, r.Piers, Bruxelles 8, 1965, 592 p.

LOFFELD Edouard, *Le problème cardinal de la missiologie et des missions catholiques*, éd. Spiritus, Rhenen 1956, 416 p.

LOURTIE Charles, *Le capitaine Léopold Louis Joubert (1842-1927) au Tanganika*, éd. Neuville-en-Confroz, Neu-pré 1995, 161 p.

LUCA Augusto, *Il rischio di amare. Lettere di Vittorio Faccin*, éd. ISME, Parma 1970, 140 p.

- FACCIN Vittorio, « Lettre aux parents (Baraka, le 20.12.1959) », p. 16.
- FACCIN Vittorio, « Journal du voyage dans les Hauts-Plateaux (Mikalati, le 07.06.1960) », p. 26.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Baraka, le 10.01.1961) », p. 44.
- FACCIN Vittorio, « Lettre aux parents (Bukavu, le 08.02.1961) », pp. 47-51.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Uvira, le 21.02.1961) », p. 52.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Baraka, le 08.05.1961) », p. 59.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Bukavu, le 16.02.1962) », p. 74.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Usumbura, le 20.03.1962) », p. 76.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Murhesa, le 29.08.1962) », p. 86.
- FACCIN Vittorio, « Lettre au Supérieur Général (Murhesa, le 02.09.1962) », p. 88.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Kiringye, le 15.10.1962) », pp. 90-91.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Baraka, le 30.06.1964) », p. 112.
- FACCIN Vittorio, « Lettre à sa famille (Baraka, le 22.11.1964) », p. 113.

MANGO Barnabé, *Coutumes et civilisation chez les Warega*, éd. Centre de Recherches Anthropo-Ethnologiques, Mungombe 1969, 16 p.

MANZOTTI Antonino, *Souvenirs de la prise d'Uvira par les Mulélistes en 1964*, ronéotypé, éd. Conforti, Bukavu 2014, 34 p.

MARTINI Vittorino, *Padre Giovanni, uomo per gli altri*, éd. Tipografia Moderna, Piacenza 1974, 141 p.

- DIDONÈ Giovanni, « Lettre à ses parents (Uvira, le 05.10.1962) », pp. 53-54.
- DIDONÈ Giovanni, « Lettre à ses parents (Fizi, le 28.04.1963) », pp. 102-103.
- CIMA Palmiro, « Journal (Baraka 1966) », p. 133.

----------, *Sangue sul lago. P. Gino Carrara, testimone di Cristo sulle rive del lago Tanganika, nell'Est del Congo Belga*, éd. Tipografia Moderna, Piacenza 1974, 213 p.

- CARRARA Luigi, « Lettre à ses parents (Nakiliza, le 13.01.1963) », p. 100.
- CARRARA Luigi, « Lettre à sa famille (Fizi, le 12.03.1963) », p. 107.
- CARRARA Luigi, « Lettre à ses parents (Fizi, le 11.02.1964) », pp. 145-146.
- CARRARA Luigi, « Lettre à ses parents (Baraka, le 14.03.1964) », p. 150.
- CARRARA Luigi, « Lettre à ses parents (Baraka, le 22.11.1964) », p. 158.
- MORAZZONI Achille, « Homélie au 1er anniversaire de la mort (Cornale, le 28.11.1965) », p. 201.

MENEGAZZO Luigi, « Super Martyrio. Comunicazione del Superiore Generale », *iSaveriani*, n. 96 (2016), pp. 25-26.

MILANI Dominique, « La prova suprema. Ricordo dei martiri saveriani in Zaire », dans *Missionari Saveriani*, avril 1995, p. 5.

MISSIONARI SAVERIANI, « I primi mesi furono duri, poi abbiamo vissuto la vita di ogni missionario. Intervista ai padri Camorani e Veniero », *Missionari Saveriani* (15.01.1967), p. 2.

MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, « Au Pays natal du Capitaine Joubert », *Petit Écho*, n. 251 (juillet 1934), pp. 97-99.

MOELLER DE LADDERSOUS Alfred, « Tippo-Tip », dans *Biographie coloniale belge*, éd. Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, tome I (1948), col. 912-920.

MUNARI Tiberio, *Missionari in Congo*, éd. ISME, Parma 1962, 123 p.

MUTUMBI ALIMASI (sous la dir.), *L'assassinat de l'abbé Albert Joubert et du père Jean Didonè le 28.11.1964 à Fizi*, Ronéotypé, Fizi 1995, 13 p.

NDAYWEL È NZIEM Isidore, *Histoire générale du Congo : de l'héritage ancien à la République Démocratique*, éd. Le cri-Afrique éditions, Bruxelles 1998, 955 p.

NKUNZI Justin (sous la dir.), *Cent ans d'histoire de notre évangélisation (1906-2006)*, éd. de l'Archevêché, Bukavu 2007, 551 p.

OTENE Matungulu, *La Beata Anuariute Nengapeta, Vergine e martire e la sua guida spirituale Joseph Wittyebols vescovo di Wamba*, Proposta cristiana, 1997, pp.264

PALADINI Ferdinando – Mina Giuseppe, *Anuarite, martire africana*, EMI, Bologna 1988

VENTURELLI D.G., Padre Giovanni Didonè, Missionario Saveriano, Tipografia Emiliana Artigianelli, Venezia, 1994, p. 16.

PANSA Angelo, « Il racconto di una passione: Congo e Amazzonia, sempre in prima linea », dans *Missionari Saveriani*, mai 2009, p. 8.

PELIZZO Amedeo, *P. Pacifico Fellini*, coll. *Notiziario Saveriano* n. 275 (05.05.1986), éd. ISME, Rome 1986, pp. 89-123.

----------, *P. Carlo Catellani*, coll. *Notiziario Saveriano* n. 286 (30.06.1987), éd. ISME, Rome 1987, pp. 173-203.

----------, *P. Vittorino Ghirardi*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 05/1994, éd. ISME, Rome 1994, 23 p.

----------, *P. Edmondo Alvisi*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 06/1996, éd. ISME, Rome 1996, 28 p.

----------, *P. Lorenzo Camorani*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 02/1997, éd. ISME, Rome 1997, 32 p.

- CAMORANI Lorenzo, « Lettre au p. Giovanni Castelli (Nakiliza, le 01.08.1963) », p. 4.
- CAMORANI Lorenzo, « Lettre à Gianni Gazza, Supérieur Général (17.11.1966) », p. 5.
- ROTTINI Aldo, « Lettre au p. Giovanni Castelli (01.08.1963) », p. 4.
- CAMORANI Lorenzo, « Lettre au p. Augusto Luca (18.05.1967) », p. 8.

----------, *P. Antonio Ibba*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 03/1997, éd. ISME, Rome 1997, 30 p.

PESENTI Graziano, *La Beata Anuarite Nengapeta, Vergine e martire e la sua guida spirituale Joseph Wittyebols vescovo di Wamba*, Proposta cristiana, 1997, p. 264.

RŒLENS Victor, *Instructions aux missionnaires Pères Blancs du Haut-Congo*, éd. Anversoises, Anvers 1923, 534 p.

----------, « Les rayons et les ombres de l'Apostolat au Haut-Congo », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, p. 22-40.

ROMERO Oscar, « Discours du 24.06.1979 », dans TOMASO Ida, *Missionarie martiri in Africa. Sono vive per la parola che hanno annunciato*, éd. EMI, Bologna 2001, 260 p.

SARTORIO Pierluigi, « Lettre à Rino Benzoni, Supérieur Général (29.09.2006) », dans LUCA Augusto et SHUKURU Valentin, *Faire du bien à tous dans la confiance. Père Piero Sartorio, Missionnaire Xavérien au Congo, éd. Conforti*, Bukavu 2013, 32.

TURCO Faustin (sous la dir.), *Aperçus biographiques des Xavériens Défunts qui ont travaillé au Congo : prêtres, frères, sœurs et laïcs*, éd. Koch, Nogent sur Marne 2008, 99 p.

----------, *Aimer jusqu'à donner sa vie. Regards sur le martyre de Faccin, Carrara, Didonè et Joubert*, éd. Conforti, Bukavu 2014,72 p.
- TRETTEL Antonio, « Les Xavériens martyrs au Congo en 1964 et le contexte historique national et international (1960-1964) », pp. 5-31.
- DOVIGO Giuseppe, « L'Afrique a besoin d'être aimée. Vittorio Faccin, le frère qui devient Eucharistie », pp. 33-99.

----------, *Tout entier, toujours, uniquement pour le Christ. Hommage au 1er Evêque d'Uvira au 10ème anniversaire de sa mort (23 novembre 2014),* éd Conforti, Bukavu 2014, 52 p.

TUTU SHADARI Paulin, *Gli inizi della missione dei Saveriani in Congo 1958-1968.* Travaux de fin de cycle en vue de l'obtention du baccalauréat en théologie, Ronéotypé, Reggio Emilia 2005, 70 p.

VANNESTE Paul Henri, « Guillemé Mathurin », dans *Biographie coloniale belge*, éd. Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles, tome V (1958), col. 365-388.

VAN DE LAAK Adrien, *Les Pères Blancs-Missionnaires d'Afrique à Baraka (1948-1961) et au Sud Kivu et Maniema (février 1961-décembre 1975)*, Ronéotypé, Vaassen 2001, 37 p.

VAN REYBROUCK David, *Congo*, éd. Feltrinelli, Milan 2015, 339 p.

VAVASSORI Simone, « Editorial », dans MISSIONNAIRES XAVÉRIENS EN RDC, *Partage,* n. 79 (avril 2000), p. 1.

VERHAEGHE Raoul, « Les heures douloureuses de la Mission de Mpala », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, pp. 11-16.

WEGHSTEEN Joseph, « Historique du V.A. de Baudoinville », dans *Grands Lacs. Revue générale des Missions d'Afrique*, 1er février 1946, pp. 5-9.

WIKIPEDIA, *La rivolta dei Simba,* site consulté le 15.06.2016.
ZANA AZIZA ETAMBALA, *Recueil des lettres de Kaoze*, Ronéotypé, Kalemie 1980, 60 p.

c) Textes manuscrits et dactylographiés

AGAGIANIAN Grégoire-Pierre, « Lettre à Mgr Danilo Catarzi, évêque d'Uvira (Rome, le 10.03.1966) », consultée aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens (Bukavu, Congo), le 14.05.2016.
BEECKMANS Paul, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 2 p.
CATARZI Danilo, « Lettre à Mgr Richard Cleire, Uvira, le 15.01.1961 », Dactylographiée, conservée dans les Archives de l'Évêché du diocèse de Kasongo, consultée le 22.05.2016.
----------, « Lettre à ses Missionnaires (Mungombe, le 24.12.1966) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 8 (1967), p. 48.
----------, « Lettre à Mgr Giovanni Gazza (10.07.1967) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 18 (1967), p. 114.
----------, « Lettre à Mgr Giovanni Gazza (19.07.1967) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 20 (1967), p. 127.
----------, « Lettre à ses Missionnaires (juin 1968) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 43 (1968), p. XCI.
----------, « Lettre à ses Missionnaires (Uvira, février 1971) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 90 (1971), p. 25.
CIPOLLINI et WOLANSKY, « Esame delle ossa di padre Luigi Carrara e di fratel Vittorio Faccin effettuato a Cyangugu dai dottori Cipollini e Wolansky (Cyangugu,

le 07.03.1966) », Original dactylographié, consulté aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens à Bukavu le 25.04.2016.

CLEIRE Richard, « Lettre à Mgr Durrieu, Supérieur Général des Pères Blancs (Kasongo, le 08.02.1954) », conservée dans les Archives de l'évêché du diocèse de Kasongo, consultée le 22.05.2016.

----------, « Lettre au père Giovanni Castelli, Supérieur Général (Kasongo, le 09.06.1958) », Dactylographiée, consultée aux Archives de la Direction Générale des Missionnaires Xavériens à Rome le 03.08.2007.

CRIPPA Giuseppe, « Lettre au Supérieur Général (06.09.1967) », dans *Notiziario Saveriano*, n. 24 (1967), p. 153.

DIDONÈ Giovanni, « Lettre au père Francesco De Zen (Fizi, le 27.02.1964) », consultée aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens (Bukavu, Congo), le 14.05.2016.

DIERCKX Frans, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 04.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

FACCIN Vittorio, « Lettre au père Francesco De Zen (Baraka, le 22.11.1964) », consultée aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens (Bukavu, Congo), le 14.05.2016.

HERENTHALS Jules, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 20.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

HUYS Auguste, « Lettre de l'Auxiliaire du Vicaire Apostolique aux prêtres du Vicariat de Baudoinville (Kasongo, le 10 mai 1937) », Dactylographiée, consultée aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 06.06.2016, 1 p.

JOUBERT Albert, *Lettre à Mgr Rœlens (Lusaka le 22.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 2 p.

----------, *Serment avant le sous-diaconat (Baudoinville, le 31.01.1935)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 2 p.

----------, *Serment avant l'ordination diaconale (Baudoinville, le 18.05.1935)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

----------, *Acte de réception du carnet du capitaine Joubert (Baudoinville, le 21.08.1958)*, Dactylographié, conservé dans les Archives de l'évêché du diocèse de Kalemie-Kirungu à Kalémie, consulté le 03.06.2016.

JOUBERT Joseph, « Lettre à Mgr Morlion (Baudoinville le 03.07.1958) », Manuscrit du communiqué nécrologique d'Agnès Atakae, conservé dans les Archives de l'évêché du diocèse de Kalemie-Kirungu à Kalémie, consulté le 03.06.2016.

JOUBERT Léopold-Louis, *Testament*, Manuscrit (original), conservé dans les Archives de l'évêché du diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie, consulté le 03.06.2016.

KAOZE Stefano, *Cahier manuscrit* (daté du 03.10.1948), consulté au Petit séminaire de Kalémie, le 12.06.2016, 53 p.

KIMEMBE Joseph, *Abbé Stefano Kaoze. Biographie*, Dactylographié, 12 p. Texte consulté à la bibliothèque du Petit Séminaire de Kalémie, le 12.06.2016.

LANIO Paul Pierre, « Lettre au Vicaire général de Kasongo (Kigoma, le 06.05.1965) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

MAKOLOVERA Félix, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 20.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives

de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

MALIYABWANA Thomas, « Lettre à Mgr Mala (Kabalo, le 22.07.1963) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

----------, « Lettre à Mgr Mala (Kindu, le 18.09.1963) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

----------, « Lettre au Père Économe Général de l'Archidiocèse de Bujumbura (Baraka, le 29.12.1964) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

----------, « Lettre au Père Économe Général de l'Archidiocèse de Bujumbura (Kibanga, le 12.10.1964) », consultée aux Archives de l'Évêché de Kasongo le 21.05.2016.

MEULEMAN Jules, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

MISSION DE KALA-St JEAN, *Cahier de mise en place des abbés (1933-1970),* consulté aux Archives de la paroisse St Jean Marie Vianney à Kala, le 11.06.2016.

MISSIONNAIRES D'AFRIQUE (sous la dir.), *Carnets et lettres du capitaine Joubert (1882-1916)*, dactylographié, Mours 1955, 168 p.

MISSIONNAIRES D'AFRIQUE, *Diaire de la mission de Saint Louis du Mrumbi (1892-1947)*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, 492 p.

----------, *Diaire de la mission de Mpala. Extrait se relatant à l'histoire de l'antiesclavagisme,* Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, pp. 1-37.

----------, *Diaire de la mission de Kasongo. Mission de Vieux-Kasongo-Tongoni (1904-1938)*, Dactylographié,

consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, pp. 1-200.

----------, *Diaire de la mission de Lusaka (1911-1939)*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, 338 p.

----------, *Cahier de la Mission de Kala*, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, pages non numérotées.

----------, *Diaire de la mission de Kibangula (1953-1959)*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, pp. 123-178.

----------, *Diaire de la mission de Mungombe*, Dactylographié, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, à la date du 17.07.1961.

MOGLIANI Costantino, « Lettre à Mgr Danilo Catarzi (Bujumbura, le 04.12.1966) », consulté aux Archives de la Maison Mère des Missionnaires Xavériens à Parme le 24.06.2016.

----------, « Lettre au père Gianni Gazza, Supérieur Général (Bujumbura, le 08.12.1966) », consulté aux Archives de la Maison Mère des Missionnaires Xavériens à Parme le 24.06.2016.

PANSA Angelo, « Lettre aux amis (Baraka, le 19.05.1961) », consultée aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens (Bukavu, Congo), le 14.05.2016.

----------, « Lettre aux amis (Baraka, le 24.07.1961) », consultée aux Archives de la Maison Régionale des Missionnaires Xavériens (Bukavu, Congo), le 14.05.2016.

PERSYN Robrecht, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 05.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

PIE XII, « Fidei donum (21.04.1957) », *La Documentation Catholique*, n. 1251 (1957), n. 6, col. 584.

RŒLENS Victor, « Note sur le capitaine Joubert », Papier dactylographié consulté aux Archives de l'évêché du Diocèse de Kalémie-Kirungu, à Kalémie, le 03.06.2016, 8 p.

----------, « Note historique sur le clergé indigène (Baudoinville, le 21.05.1934) », Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016, 8 p.

TACK Achille, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 10.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 2 p.

TOMASELLI Secondo, « Lettre au père Giovanni Castelli (07.07.1958) », dans CALARCO Domenico, *P. Secondo Tomaselli*, coll. Profili Biografici Saveriani, n. 06/2003, éd. ISME, Rome 2003, 14 p.

VAN ACKER Auguste, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 20.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

----------, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 10.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

VAN HERPE Jérôme, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 10.08.1934)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

VICARIAT DE BAUDOINVILLE, *Registre de baptême de Mpala* à la date du 13.02.1888, consulté au Secrétariat de la paroisse St Joseph de Kirungu le 08.06.2016.

----------, *Registre de baptême de Saint Louis de Mrumbi*, consulté aux Archives de l'évêché du Diocèse de Kalé-

mie-Kirungu, à Kalémie, le 02.06.2016.
----------, *Registre du Grand-Séminaire (1905-1940)*, consulté aux Archives de l'Évêché de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 06.06.2016.
----------, *Cahier du Conseil du Vicariat* (à la date du 11.09.1935), Manuscrit, consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 04.06.2016.
VLEUGELS Jozef, *Rapport formatif sur Albert Joubert (Lusaka le 17.09.1925)*, Manuscrit consulté aux Archives de l'Évêché du Diocèse de Kalemie-Kirungu, à Kalemie le 03.06.2016, 1 p.

d) Revues

"FEDE E CIVILTÀ", Periodico di formazione Missionaria dell' Istituto Saveriano, Archivio Centro Studi Confortiani Saveriani, settore Riviste della Congregazione, Istituto Saveriano Missioni Estere, Parma.
"MISSIONARI SAVERIANI", mensile di notizie, testimonianze, proposte dei Missionari Saveriani, Missionari Saveriani, Via Piamarta, 9 – 25121 Brescia.
"MISSIONE OGGI", annuncio – dialogo – liberazione, mensile dei Missionari Saveriani (Dal 1903 al 1978 "Fede e Civiltà"), Missionari Saveriani, Via Piamarta, 9 – 25121 Brescia.
"VITA NOSTRA", Bollettino privato dell'Istituto S. Francesco Saverio per le Missioni Estere, Parma.
"VITA NUOVA", settimanale di notizie e idee della Diocesi di Parma, Piazza Duomo 1, 43121 Parma.
ISAVERIANI, numero speciale, Memoria del martirio dei nostri Confratelli, Novembre 2014, numero 84, p. 14-16.

e) Interviews

BASUZWA Thérèse, « Témoignage sur Agnès Kalombe, la mère de l'abbé Albert Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kirungu le 09.06.2016.

BILEMBO BUBOBUBO Charles, « Témoignage sur l'abbé Albert Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 20.05.2016.

GIAVARINI Mario, « Témoignage sur les événements de Baraka de 1964 », propos recueillis par Faustin Turco à Vicenza le 23.06.2013.

KALANGONGO Deogratias, « Témoignage sur Abedi Masanga », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 25.05.2016.

KANYUMBU Perpétue, « Témoignage sur Agnès Kalombe, la mère de l'abbé Albert Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kirungu le 09.06.2016.

KASHINDI MBOKO Gratien, « Témoignage sur la mort des confrères de Baraka », propos recueillis par Faustin Turco à Baraka le 17.05.2016.

KIWELE Martin, « Témoignage sur l'abbé Albert Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kirungu, le 08.06.2016.

MAZZOCCHIN Piero, « Témoignage sur les événements de Baraka et Fizi de 1964 », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 22.05.2016.

MBUNGU FUNDI Didace, « Témoignage sur Abedi Masanga », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 25.05.2016.

SIFA BINTIKILI, « Témoignage sur les Xavériens tués à Baraka (28.11.1994) », dans MILANI Dominique, *La capanna di Mamma Sifa. Ricordando la morte dei nostri confratelli nel Congo il 28.11.1964*, Dactylographié, Parme 2004, p. 3.

TATA KAHENGA Pontien, « Témoignage sur l'abbé Albert Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kasongo le 20.05.2016.

TRICK Christine, « Témoignage sur la famille du capitaine Joubert », propos recueillis par Faustin Turco à Kalemie le 02.06.2016.

ZAMPESE Francesco, « Témoignage oral sur le père Aldo Vagni », propos recueillis par Faustin Turco à Garoua (Cameroun) le 18.01.2015.

Table des matières

Introduction . . . . . pag. 3

Aperçu Biographique . . . . . » 9
Léopold-Louis Joubert, père d'Albert
(1842-1927) . . . . . » 10
Un administrateur saint . . . . . » 11
Modèle de laïc-missionnaire . . . . . » 13
Un mariage fondé sur la foi et la charité. . . . . » 13
Agnès, mère d'Albert . . . . . » 13
Amitié entre l'abbé Stefano Kaoze et le
capitaine Joubert . . . . . » 16

**Albert au séminaire : à Lusaka (1920-1925)
et à Baudoinville (1925-1935)**
Premières évaluations du séminariste Albert . . . » 19
Longue et qualifiée formation au sacerdoce
(1925-1935) . . . . . » 22
Admission aux Ordres Sacrés . . . . . » 25
Déclaration écrite de fidélité aux engagements pris » 31

Ministère de l'Abbé Albert
Kasongo, vicaire paroissial (1935-1937) . . . . . » 35
Kala, paroisse St Jean-Marie Vianney (1937-1941) » 38
Lusaka, enseignant et missionnaire au
Petit-Séminaire (1941-1945) . . . . . » 42
Moyo, Paroisse St Jean évangéliste
(1945-1953) . . . . . » 46

Kabambare, paroisse Ste Thérèse de Lisieux (1953-1956) . . . . . » 47
Kibangula, paroisse St Paul Apôtre (1956-1957) » 49
Moyo, paroisse St Jean évangéliste (1957-1958) » 54
Mungombe, Petit Séminaire du Diocèse d'Uvira (1958-1963) . . . . . » 55

Le Congo dans la tourmente
Premiers signes préoccupants de l'après-indépendance . . . . . » 57
Un climat de « vraie persécution » contre l'Église Catholique . . . . . » 58
Un jésuite essaye d'interpréter la situation . . . . » 60
a) La révolution congolaise et les rébellions . » 61
b) Qui sont les rebelles simba ? . . . . . » 67
c) Les différentes idéologies des rebelles . . . » 71
d) Deux catégories de rebelles . . . . . » 71
e) Le communisme athée, grand modèle pour la révolution congolaise . . . . . » 72
Une foule de témoins, un martyrologe sans fin . . » 74
a) Le chemin de croix des Pères Blancs . . . . » 78
b) L'assassinat de Stanleyville (22-28 novembre 1964) . . . . . » 84
c) Martyre de Mgr Wittebols et ses confrères Prêtres des Sacrés Coeurs . . . . . » 92

L'Abbé Albert vers le don total de sa vie
Kibanga, paroisse Notre Dame (du 14.04.1964 au 10.09.1964) . . . . . » 107
Albert à Kibanga, persécuté et en danger de mort » 108
Il est accueilli à Fizi et il choisit la fraternité sacerdotale . . . . . » 110

Kibanga, centre révolutionnaire . . . . . » 111
Fizi, paroisse St Jean Baptiste
(20.09.1964-28.11.1964) . . . . . » 112
Conscients du danger . . . . . » 115
Problèmes sociaux et révolution . . . . . » 115
Les mulélistes sont au village : paix en danger . . » 116
Arrivée imminente des mulélistes . . . . . » 118
Les *Simba* sont arrivés . . . . . » 119
Terreur muléliste . . . . . » 120
Atmosphère toujours tendue . . . . . » 121
Les Mulélistes continuent à gagner du terrain . . » 123
Dangers imminents et imprévisibles . . . . . » 124
Luigi Carrara, compagnon de Vittorio Faccin,
s'attendait au Calvaire . . . . . » 125
Lettre testament du père Giovanni Didonè à
son catéchiste . . . . . » 126
Persécutions à Baraka . . . . . » 127

Deux martyrs, déjà reconnus
La Bienheureuse Anuarite . . . . . » 129
Le Bienheureux François Spoto . . . . . » 131
Une remarque pour terminer . . . . . » 136

Les Xavériens Au Kivu Et Leur Témoignage
Une tragédie annoncée . . . . . » 137
Un groupe de Missionnaires pris en otage
par les simba à Uvira . . . . . » 139

Les missionnaires xavériens décident :
nous restons
Lettre du père Secondo Tomaselli . . . . . » 149

Lettre des pères Milani et Novati . . . . . » 152
Allocution de l'évêque Mgr Catarzi . . . . . » 155
Fidélité au Christ et non pas recherche du martyre » 156

Récit de la mort des martyrs . . . . . » 159
Les dépouilles mortelles des martyrs . . . . . » 177

Et l'abbé albert, est-il un vrai martyr ? . . . . . » 183
Un vrai martyrologe congolais . . . . . » 184

Quelques Témoignages De Visu
Prestation de serment de fidélité au diable . . . . . » 189
Haine contre la prédication missionnaire . . . . . » 190
Le bourreau haïssait la foi chrétienne . . . . . » 191
Méthodes de persécutions chinoises . . . . . » 194
Prédication missionnaire contre la révolution muléliste . . . . . » 195
Quelque chose de diabolique . . . . . » 196
Les rebelles faisaient référence aux diplomates chinois . . . . . » 198

La renommée de martyre continue. . . . . » 201

Conclusion . . . . . » 207
Deux « signes » miraculeux . . . . . » 208
Deux remarques finales . . . . . » 213

Bibliographie . . . . . » 219

Leberit
Via Aurelia, 308 00165 Roma
Tel. e Fax 06.6620695